





BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III.^a SALA

SCAFFALE.....

4

PLUTEO.....

IV

N.^o CATENA.....

16

III 4. IV 16

LES
TREIZE NUITS DE JANE





OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES HOMMES VOLANTS, 4 vol. in-18 avec sept gravures.	3 fr.
FOLIES DE JEUNESSE, avec gravure, 4 vol.	3 —
LES MYSTÈRES DU VILLAGE, 2 vol.. . . .	2 —
LA DAME AUX ÉMERAUDES, 4 vol	4 —
LES FEMMES HONNÊTES, 4 vol.	4 —
UNE TIGRESSE, 4 vol.	4 —
BRIN D'AMOUR, 4 vol.. . . .	4 —
L'AMANT DE LUCETTE, 4 vol.	4 —
MINETTE, 4 vol.	4 —
LA TRIBU DES GÊNEURS, 4 vol.	4 —

LACNY. — Imp. VARIGAULT.





Lagay. — Imp. A. Varigault.



HENRY DE KOCH

LES

MAIZE NUTTS DE JANE

CONSTITUTION

DE NE JOURNEMENT



PARIS

EDITEUR - G. BOURGEOIS, EDITOR

10, RUE DE LA HARPE, 10






HENRY DE KOCK

• LES

TREIZE NUITS DE JANE

**CONFESSIONS
D'UNE JOLIE FEMME**

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

A. CADOT ET DEGORCE, ÉDITEURS

37, RUE SERPENTE, 37



17793

III. 4. IX. 16

LES

TREIZE NUITS DE JANE

CONFESSIONS D'UNE JOLIE FEMME

PROLOGUE

Nous étions sept ou huit chez Paul Lemercier ; sept ou huit, assis devant un bon feu ; tous, le cigare ou la cigarette aux lèvres. — O nos fringants et pimpants et musqués grands pères, que sont devenus vos petits-fils ! — Tous fumant, buvant du thé, et causant...

Ma foi, causant de femmes et d'amours, rien que d'amours et de femmes.

Ne nous en veuillez point : le plus âgé de nous n'avait pas trente ans.

Chacun avait conté déjà son historiette plus ou moins sentimentale ou galante; voire plus ou moins grivoise...

Pardonnez-nous-le encore, mais il n'y avait, parmi nous, ni cerveaux glacés, ni cœurs blasés, ni oreilles hypocrites.

Lorsqu'un nouveau venu apparut sur le seuil du salon.

C'était Théodore Spindler, un charmant garçon dont je vous ai parlé, lecteur, dans *Minette et le Démon de l'Alcôve*.

Théodore Spindler, un artiste de talent, un esprit d'élite, un cœur d'or.

A l'aspect de notre ami, nous nous étions levés tous comme un seul homme, en criant :

— Une histoire d'amour, Spindler ! Une histoire d'amour !

Spindler s'approcha de la table, ingurgita, au vol, la première tasse qu'il trouva pleine, s'assit, alluma un londrès...

Puis, s'inclinant en souriant...

— Je suis tout disposé à vous satisfaire, Messieurs, dit-il, quoique vous m'érigiez, ce me semble, un peu à brûle-pourpoint, en narrateur.

Mais je me permettrai, d'abord, quelques questions :

Avez-vous du temps à vous, et de quelle humeur êtes-vous ?

Vous faut-il une histoire brève ou longue ? Simple ou compliquée ? Gaie ou triste ?

J'attends.

— Conte ce que tu voudras, et comme tu voudras, repartit Raoul Lemercier ; nous ne pouvons pas mieux te répondre.

— Certes, et cette confiance m'honore.

— Tu entends cette bouilloire qui chante ? J'ai de quoi la remplir vingt fois. Nous possédons des cigares à discrétion ; quatre bouteilles de rhum, en sus de celle-ci qui agonise ; un pain de sucre tout entier ; cinq citrons ; un demi kilo de thé...

Et il me reste, pour finir mon hiver, plus d'une voie de bois dans mon bûcher.

Conté donc, et si tu nous amuses, pour te prouver notre reconnaissance, nous avalerons, sans t'interrompre, toute mon eau, tout mon rhum, tout mon thé, tout mon sucre, tous mes citrons...

Nous fumerons tous mes cigares...

Et nous brûlerons tout mon bois.

Y es-tu ?

— J'y suis.

Et Spindler entama son récit en ces termes

I

JANE.

Vous vous souvenez de Jane, Messieurs? Jane, une des étoiles du demi-monde, Jane, une délicieuse créature, morte, si fatalement, l'année dernière, des suites d'une chute de cheval.

Elle avait vingt-trois ans lorsqu'elle mourut; elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Grande comme une Anglaise, et svelte comme une Parisienne, elle possédait, nonobstant, bien à elle, ces formes magnifiques, qu'on ne rencontre plus guère, aujourd'hui, aussi... comment dirai-je? aussi marmoreennes, que chez les filles de la Normandie. Ses cheveux étaient bruns, soyeux, naturellement on-

dés; son nez, droit, rappelait celui de la Vénus de Milo; l'œil, frangé de longs cils recourbés, étincelait comme un diamant noir; la bouche, mignonne et vermeille, garnie de petites dents de nacre, était fine et railleuse. Elle avait le front large, un peu bombé, avec des tempes invisiblement bleues par les sinuosités des veines; son pied et sa main ont fait le désespoir de bien des duchesses; bien des ducs les eussent, à genoux, moulés sous leurs baisers.

J'avais eu occasion de rencontrer plusieurs fois Jane au bois, au théâtre, et dans quelques-unes de ces réunions intimes, saupoudrées de galanterie et de baccarat, de lansquenet et de médisances, comme excellent à en donner Paula Mareel, Sophie Rigaut, Eulalie Ponthieu, et tant d'autres dames... non patronesses, de notre connaissance...

Et, à chacune de ces rencontres, j'avais consacré dix minutes pleines à admirer Jane.

Oh ! affaire d'art, pas autre chose. Je n'aime pas si vite d'abord, ensuite je n'aime que celles dont je erois pouvoir être aimé. Que j'aie puisé dans la force de mon caractère, ou dans la sagesse de mon imagination, cette règle de conduite... peu importe ! Ce qu'il y a de certain, c'est que je m'en suis toujours parfaitement trouvé. Avis aux amateurs.

Un soir, au sortir de l'Opéra, j'avais été invité à souper chez Sophie Rigaut. Elle avait alors pour amant le grand Archibald de Bogue, — vous savez, cet extra-gentleman, plagiaire du comte d'Orsay, qui changeait de pantalon six fois par jour, et de gants douze fois; — je m'apprêtais à me mettre assez mélancoliquement à table, vis-à-vis de notre couple; — ils étaient dans la lune de miel, et le rôle de tiers, gênant ou non, vis-à-vis de deux amoureux, est toujours un très-piteux rôle...

Tout à coup, la porte du salon s'ouvrit, — nous soupions dans le salon pour avoir plus chaud, — et la femme de chambre de Sophie annonça : Mademoiselle Jane.

— Jane! s'écrièrent en même temps de Bogue et Sophie, tant mieux! elle déridera peut-être Théodore.

— C'est possible, répliquai-je; du moins, tandis que vous roucoulez, je ne serai pas condamné à faire la chouette.

Jane entra; elle était pâle, ce soir-là, fatiguée.

La pâleur et la fatigue des gens qui s'ennuient.

Elle serra la main de Sophie et d'Archibald, m'adressa un de ces saluts sans conséquence, comme on en conserve, tout stéréotypés sur les lèvres, à

l'usage des personnes avec lesquelles on n'a jamais échangé que des banalités...

Puis, s'asseyant devant le couvert qu'on lui avait dressé, entre Sophie et moi :

— Mon Dieu, dit-elle à ses hôtes, je suis un peu folle de tomber ainsi comme une bombe chez vous, à cette heure, n'est-ce pas ? Mais imaginez-vous qu'au moment de me mettre au lit, je me suis aperçue que je n'avais pas envie de dormir.

Alors, je me suis demandé où je pourrais bien aller passer deux ou trois heures...

J'ai pensé à vous...

Et me voici.

— Et tu as été on ne peut mieux inspirée, ma chère, repartit Sophie, car non-seulement tu nous surprends fort agréablement, *Babald* et moi, mais encore, j'en suis sûre, tu combles de joie ce pauvre Théodore qui était furieux de souper tout seul avec nous !

— Tout seul ? Ah ! oui ; monsieur regrettait de n'avoir pas la moindre petite dame à ses côtés... pour lui faire un doigt de cœur, tout en buvant et mangeant !...

Et monsieur pense qu'avec moi...

— J'aurai, si vous le permettez, madame, quelqu'un à faire manger et boire, à mon exemple...

Ce qui émoussillera encore mon appétit.

En parlant de la sorte, d'une main j'emplissais de champagne la coupe de Jane, de l'autre je couvrais son assiette de victuailles.

Jane me regarda d'un air surpris. Elle s'était attendue à une niaiserie galante, et je ne lui avais répondu qu'une niaiserie de mangeur.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria-t-elle d'un ton où perçait quelque dépit, comme j'érigeais devant elle une véritable pyramide de blancs de volaille et de truffes ; mais je ne suis pas une ogresse, moi, si vous êtes un ogre ! Assez ! assez ! Sophie, ordonne donc à ce monsieur de ne pas me nourrir si furicusement !

Sophie et Archibald partirent d'un grand éclat de rire ; je les imitai...

Et, à son tour, secouant gaïement la tête, Jane reprit, en me menaçant du doigt :

— Ah ! vous vous moquiez de moi, monsieur ! Il suffit ; j'aurai ma revanche.

— Quand et comme il vous plaira, madame, répliquai-je.

Pendant une heure à peu près que dura le souper, nous ne nous adressâmes pas une seule parole, Jane et moi. Elle se contentait de m'observer à la dérobée, dans le but sans doute de découvrir quel genre d'homme j'étais avant de se risquer à pointer en belle.

Et je la laissais m'étudier sans paraître m'en préoccuper le moins du monde...

Poussant l'indifférence à son endroit jusqu'à négliger de lui rendre de ces petits services qu'à table un homme doit à une femme...

Ceci pour lui prouver que je ne tenais pas, — généreux à dessein en lui permettant de taxer de gracieuseté ce qui n'eût été que de la politesse, — à ce qu'elle me roulât à mon tour sur un terrain où je l'avais battue.

On servit le café. Jane paraissait suivre avec un vif intérêt les méandres d'une analyse d'un drame nouveau que lui faisait Archibald. Encore une manie malheureuse de ce bon *Babald* ! Entre la poire et le fromage, à souper, il fallait absolument qu'il racontât le mélodrame ou le vaudeville qu'il avait vu la veille.

Je me levai et allai m'asseoir au piano.

A quoi rêvais-je, tandis que mes doigts couraient au hasard sur le clavier ? Franchement, je ne saurais trop l'expliquer. Nier que Jane me plût et que je n'eusse pas eu quelque peu l'idée d'attirer son attention en jouant près d'elle le rôle d'un bourru original, serait mentir ; mais dire que je fusse amoureux, sinon amoureux, au moins très-désireux de profiter des chances favorables d'une rencontre fortuite... non. Du reste, je vous ai déjà exposé ma profession de foi sincère en matière de sentiment avec les femmes galantes. Règle générale, chez nous autres artistes, gens de rien, c'est-à-dire presque toujours gens sans le sou, c'est toujours une sottise de nous jeter trop vite au-devant de ces dames. La plupart d'entre elles n'aiment que l'argent ; celles-ci ne peuvent donc que dédaigner souverainement nos avances ; et, quant à celles qui, douées d'un peu plus de cœur, ou enclines, à leurs moments perdus, à se laisser entraîner à ce qu'elles intitulent : « un caprice », il est reconnu que celles-là préféreront toujours aller à la montagne que de laisser venir la montagne à elles...

Est-ce seulement affaire de goût, ou bien soif de liberté dans le plaisir ? — liberté à laquelle ces

pauvres filles sont si souvent forcées de renoncer par métier, — je l'ignore. Quoi que ce soit, nous devons, à mon sens, d'autant plus respecter leur système, qu'il nous évite des pas de clerc...

Et qu'il flatte notre amour-propre.

Le seul genre d'amour, parfois, que nous ayons à leur offrir en échange de ce qu'elles nous donnent.

— Chantez-nous donc quelque chose, Théodore, me cria Sophie, comme je rêvassais ainsi au piano.

— Oui, chantez-nous quelque chose, répéta Archibald, qui avait baissé la toile sur le cinquième acte, ça aidera à notre digestion.

Jane ne joignit pas un mot au vœu de nos amphitryons.

— Soit, répliquai-je ; en guise de verre de chartreuse, *l'Adieu* de Schubert.

Je n'ai pas de voix, mais, paraît-il, le peu que j'ai l'air d'en posséder est assez sympathique. — Si je me vante, n'en accusez que vous, messieurs ; c'est vous-mêmes, avec vos compliments, qui m'avez induit à vanité à ce sujet. — Je chantai donc, *mezzo voce*, pour ne point troubler le repos des voisins, et facilement, à mon aise, en chanteur qui chante plus pour lui que pour les autres.

Archibald et Sophie m'écoutaient avec attention.

Quant à Jane... oh ! je m'en étais bien aperçu ! dès les premières phrases de ma romance, elle avait pris sur ses genoux Léo, le king-charles de Sophie, et s'était mise à le caresser avec un luxe de tendresse qui menaçait, à la longue, de coûter quelques mèches de ses soies au pauvre animal.

L'Adieu achevé...

— C'est charmant ! fit Sophie.

— Oh ! oui, c'est délicieux ! fit Archibald.

— Encore quelque chose, hein, Théodore ? reprit Sophie, qui quittait alors la table avec son amant.

— Encore, toujours quelque chose ! reprit Archibald. La musique pousse à l'amour.

Et, pour mieux démontrer, je suppose, à sa maîtresse, la valeur de son aphorisme, Archibald s'éclipa avec elle sous la portière de leur chambre à coucher.

Jane me tournait le dos ; elle n'avait pas lâché le chien, qui, à bout de mansuétude, commençait à grogner et à montrer les dents.

J'attaquai la ritournelle d'*Ay Chiquita*, d'Iradier.

A la fin du premier couplet, Sophie et Archibald

n'avaient pas plus reparu qu'ils ne devaient reparaitre aux suivants...

Mais Jane avait cessé de jouer avec Léo, qui s'en était allé, très-satisfait, se coucher sur un tapis...

Comme je terminais le second couplet, elle se leva lentement...

Bref, après le troisième, elle était assise, à ma droite, près du piano...

Et elle me disait avec un accent qui retentit encore à mon oreille :

— Oh ! monsieur, quelle musique ! quelle musique ! J'avais entendu déjà, plusieurs fois, cet air, mais jamais il ne m'a fait autant de plaisir que ce soir !

Je regardai Jane. Son visage rayonnait. Le teint s'était animé... les yeux étincelaient... les lèvres étaient frémissantes... Ce n'était plus la lorette insoucieuse, ennuyée, folle, coquette, tout à la fois, que j'avais vue, tout à l'heure, venant demander à souper à ses amis, parce qu'elle n'avait pas envie de dormir...

C'était une femme heureuse d'entendre une belle chose, et poétisée, rendue plus belle encore, elle-

même, par ce bonheur qu'elle ressentait si vivement.

Je lui tendis la main.

— A la bonne heure, dis-je; vous aimez donc la musique, madame?

— J'aime tout ce qui est bon et beau. Vous en doutiez?

— Je ne vous connaissais pas.

Elle sourit.

— Au fait, les débuts de notre rencontre, ce soir, n'étaient guère de nature à vous donner une haute opinion de mon intelligence.

Mais vous non plus, je ne vous connaissais pas.

— Êtes-vous musicienne?

— J'ai appris le piano six mois, puis je l'ai laissé là. Est-ce que nous avons le temps d'apprendre quelque chose, nous autres!

— Bah! voulez-vous que je vous donne des leçons?

— Des leçons, vous?

Elle me considéra une seconde comme pour se rendre compte de la valeur de ma proposition. J'étais sérieux. Cependant, elle secoua la tête.

— Non, reprit-elle, je vous remercie, mais... vos

leçons ne me serviraient de rien. Je suis trop vieille, à présent, pour m'astreindre à un travail quelconque; et puis, je vous le répète, on ne me laisserait pas apprendre.

— Mais, si vous aimez tant la musique, il vous est facile, du moins, de vous contenter en allant souvent aux Italiens, à l'Opéra.

— Non, dit encore Jane, j'ai mauvais goût, sans doute, mais la grande musique ne me plaît pas. D'ailleurs, à l'Opéra, aux Italiens, à l'Opéra-Comique, ce serait toujours un plaisir de convention, à heure fixe, au milieu de tout le monde, que j'irais chercher... sans parvenir, le plus souvent, à le trouver. Quand nous sommes quelque part, nous autres, est-ce que nous nous appartenons? Est-ce qu'il n'y a pas autour de nous, sans cesse, des regards qui nous forcent à leur sourire... des voix qui nous obligent à leur répondre!

Je suis allée, en effet, plusieurs fois à l'Opéra et aux Italiens, mais je n'y ai rien entendu... parce qu'on ne m'a pas permis d'y rien entendre... et je m'y suis ennuyée, par conséquent, parce qu'on m'y a ennuyée. Et...

Et nous causons là de choses bien inutiles, et

nous perdons notre temps quand nous le pourrions si bien employer !

Allons, monsieur Théodore, si cela ne vous fatigue pas, chantez, chantez encore !

Cet *Adieu* de Schubert est adorable, mais il y a aussi, de lui, la *Sérénade*, les *Plaines de la jeune fille*. Connaissiez-vous ces mélodies ?

— Oui.

— Chantez-les. Sophie et Archibald se sont couchés, comme c'est leur louable habitude à la fin d'un souper, qu'ils aient ou non des convives. Chantez... personne ne viendra nous interrompre.

Et vous savez que je suis heureuse de vous entendre.

Parlant ainsi, Jane avait posé sa main sur mon épaule; son genou touchait mon genou; ses grands yeux, pleins d'une douceur exquise, me caressaient...

J'obéis à cette quadruple prière... je ne demandais pas mieux que d'obéir.

Schubert, Grisar, Monpou, puis ces airs russes que vous connaissez, ces airs de Kamroba, si naïfs et si tendres, tout mon répertoire, enfin, y passa...

Deux heures sonnèrent, et je chantais, et Jane m'écoutait toujours.

Seulement, il y avait eu des intermèdes à notre concert.

Sous l'impression de cette musique qui la captivait, à plusieurs reprises Jane s'était rapprochée de moi de telle façon que mes lèvres avaient pu, craintives d'abord, effleurer les boucles de ses cheveux; puis, plus audacieuses, se poser sur une bouche... qui ne se détourna point...

De ces paroles banales, fondamentales d'ordinaire en pareille circonstance : « Je vous aime. — M'aimez-vous? — Peut-être. — Vous ne m'aimeriez pas! » il n'en fut pas prononcé une seule entre nous.

Je ne songeais pas plus, je vous jure, en embrassant Jane, à ce qui pouvait résulter de mes baisers, qu'elle ne songeait elle-même à un engagement quelconque de sa part en me les laissant prendre.

Si bien que lorsque, arrachés à nos extases musico-amoureuses par la voix de Sophie et d'Archibald, qui nous criaient de leur lit :

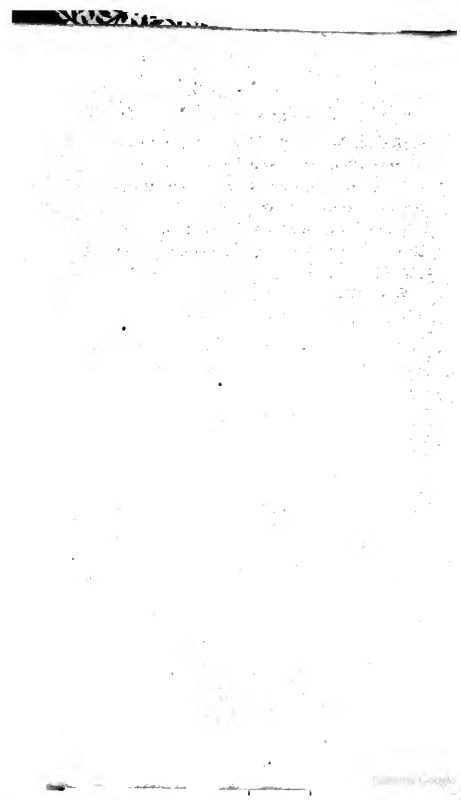
— Dites donc, eh! là-bas, mes enfants, est-ce que

vous allez chanter toute la nuit? C'est gentil, la musique, mais il faut dormir aussi!

Si bien que lorsque nous quittâmes, Jane et moi, le piano, avec un soupir de regret...

Sans nous être concertés, il était de toute évidence, pour moi, que je devais accompagner Jane chez elle...

Et, pour Jane, qu'elle ne pouvait faire autrement que de se laisser accompagner par moi.



CE QUI PROUVE QU'ON NE CROQUE PAS TOUTES LES
POMMES.

Si j'étais un fat et un sot, si j'étais seulement un sot ou un fat, je m'arrangerais en sorte, à ce passage de mon récit, que vous pussiez croire que Jane fut à moi.

La pauvre fille ne sortirait pas de sa tombe pour me démentir.

D'ailleurs, une faute de plus ou de moins en ce genre ne pèserait guère sur sa mémoire.

Mais, comme je n'ai nulle prétention au rôle de Lovelace, encore moins à celui de Bazile, je me bornerai à continuer mon histoire, sans en enjoliver le plus légèrement en ma faveur les détails.

Bref, je vous dirai la vérité, toute la vérité... comme à un tribunal...

Dût cette vérité me faire du tort dans votre esprit.

Un coupé attendait Jane à la porte de Sophie Rigaut. Jane demeurait rue de Navarin. Nous montâmes; le cocher toucha.

Chemin faisant, — environ dix minutes, — nous restâmes silencieux, ma compagne et moi.

J'avais enlacé sa taille de mon bras droit; elle tenait sa tête appuyée contre la mienne.

Ce fut tout.

Arrivée devant sa demeure, Jeanne sauta d'un bond hors de la voiture, sonna, puis, me prenant par la main pour me guider dans l'obscurité, elle me fit traverser un vestibule et gravir deux étages.

Une femme de chambre nous reçut, nous précéda sans mot dire dans la chambre à coucher, y alluma des bougies...

Puis se retira.

Je m'assis, et tandis que Jane passait un peignoir de nuit, j'examinai avec curiosité le luxe qui régnait autour de moi; un luxe de bon goût, d'ailleurs.

— Eh bien! s'écria Jane, sa toilette achevée.

— Eh bien? répliquai-je.

Elle avait pris place à mes côtés; nos regards s'interrogèrent réciproquement.

Tout d'un coup, nous partimes en même temps d'un joyeux éclat de rire.

Nous nous étions compris sans parler. Elle ne voulait pas plus se donner tout de suite à un homme qu'elle connaissait à peine, quelque aimable qu'il lui eût paru...

Que je ne tenais moi-même à user de ma position et de quelques droits acquis pour la posséder sur l'heure.

Néanmoins, comme la délicatesse, entre gens qui se plaisent, n'exclut pas la politesse...

Et que la politesse, entre gens qui se plaisent, consiste surtout à se prouver mutuellement qu'on se plaît...

J'attirai doucement Jané sur mes genoux, et elle se laissa attirer; ma main se promena, à demi discrète, sur des trésors encore emprisonnés dans un corset, et elle ne repoussa pas ma main; enfin, ma bouche chercha de nouveau sa bouche, et sa bouche évita à la mienne les trois quarts du chemin.

Un frisson parcourut à la fois tout notre être;

nos yeux se noyèrent, notre respiration s'oppressa.

Ah! un peu plus, et, subjugués par l'entraînement des sens, nous allions, tout en voulant rester sages, devenir complètement fous!

Mais Jane s'arracha à mon étreinte, se leva en chancelant, et, d'une voix qu'elle essayait de rendre assurée :

— Voyons! dit-elle, vous n'êtes pas pressé de me quitter, n'est-ce pas?

— Oh! non.

— Eh bien! *savez-vous*, — comme on dit en Belgique, — vous allez allumer un cigare... Oh! ne craignez rien, j'aime l'odeur du tabac. J'ai d'excellent vin de Chypre, nous en boirons quelques verres en causant. Il n'est que deux heures, nous avons du temps à nous, et nous passerons ainsi une nuit délicieuse.

Ma proposition vous convient-elle?

— Parfaitement.

— A merveille. Aidez-moi, alors... Ah! d'abord, ouvrez la croisée; on étouffe ici.

— C'est vrai.

En un clin d'œil, nous eûmes dressé près de la fenêtre ouverte une petite table en palissandre, sur

laquelle nous posâmes le vin de Chypre, dans sa bizarre maison de verre, et nos deux fines coupes en vieux bohème.

Nous nous assîmes l'un à côté de l'autre, laissant au fond de la chambre les bougies, dont l'éclat eût fatigué nos yeux.

On entra en septembre : le ciel était magnifique, tout parsemé d'étoiles; l'air se jouait dans nos cheveux et rafraîchissait notre visage.

— A votre santé, ami ! fit Jane en saisissant sa coupe, pleine jusqu'aux bords de vin doré.

— A votre santé, Jane

— La belle nuit ! reprit-elle après avoir bu.

— Oui, la belle nuit !

Cela vous est-il arrivé souvent, Jane, de vous écrier ainsi : « La belle nuit ! »

Elle sourit.

— Quelle singulière question ! J'ai vingt-trois ans à peine, et en voilà sept au moins qu'il ne tient qu'à moi d'aimer et d'être-aimée. Croyez-vous donc que, parmi tous ces amours-là, je n'aie pas trouvé quelques lueurs de bonheur ?

— Je crois d'autant plus au bonheur pour vous,

Jane, que vous me paraissiez, à tous égards, faite pour lui.

Cependant, la main sur la conscience, là, toute charmante, toute aimable, toute spirituelle que vous êtes, compteriez-vous douze belles nuits dans votre vie ?

Jane réfléchit.

— Si par *belles* vous entendez celles qui ont été employées en joies du cœur, et rien que du cœur, dit-elle, non, sans doute, je ne compterais pas douze belles nuits dans tout le cours de mon existence. Etre douze fois heureuse... vraiment heureuse !... mais, en admettant que je mourusse à cinquante ans, ce que je ne souhaite pas, — à mon avis, toutes les femmes comme moi devraient mourir à quarante... et c'est déjà bien honnête ! — je m'estimerais très-satisfaite, entendez-vous ?... très-satisfaite d'avoir alors, et seulement alors, douze bons souvenirs de ma vie à emporter dans ma mort !

— Enfin, bonheur, plaisir, joie, quelle que soit la nature du sentiment qui les ait remplies, nuits d'ivresse de l'âme et nuit d'ivresse des sens, nuits de gaieté et nuits de douces rêveries, m'en choisiriez-

vous bien douze, dans... quelques centaines, je suppose... qui ne se ressemblaient point ?

Jane me regarda surprise, un peu déflante.

— Ha cà ! mais, c'est une confession générale que vous me demandez là ?

— Confession générale, soit ! Qu'importe, si le confesseur s'engage d'avance à absoudre !...

— A condition que la pécheresse l'amusera ?

— Quant à ceci, je m'en repose sur votre intelligence.

— Flatteur ! Il s'en prend à ma vanité pour m'exciter au bavardage !

— Je m'en prends à l'amitié, à l'intimité qui règnent déjà entre nous... je m'en prends aux trois ou quatre heures que nous avons à passer ensemble... à ce délicieux vin, que vous versez si généreusement, ma jolie Jane, et qui vous sollicite autant à parler, je gage, qu'il m'invite à vous écouter !

Jane hocha la tête.

— Et, murmura-t-elle, cela vous amusera... réellement, Théodore, de m'entendre vous conter des aventures qui ne peuvent être, pour la plupart, que galantes ?

Je compris la pensée de Jane.

— Aujourd'hui, oui, répliquai-je, aujourd'hui, cela m'amusera.

Nous ne sommes encore que des amis, aujourd'hui.

Mais demain, si vous le voulez, j'aurai tout oublié.

Jane eut un sourire triste. Elle savait trop bien, qu'en fait de taches sur le passé d'une femme, un homme n'oublie jamais... que ce soit cette femme, elle-même, qui lui ait montré ces souillures, où le monde qui ait pris plaisir à les lui découvrir.

Peiné de l'attitude de Jane, j'allais revenir sur ma proposition...

Mais, soudain, frappant joyeusement des mains, elle s'écria :

— Eh bien ! puisque vous le désirez, Spindler, je consens à vous faire le récit de douze de mes nuits les plus curieuses...

Tant pis pour vous si vous vous repentez, un jour, de votre trop complète instruction !

Je commence. — *Première nuit : premières amours.*

— Attention !

Jane vida, d'un trait, sa coupe de vin de la *Commanderie*.

La lorette avait repris, en elle, le dessus sur la femme.

Et, devant cette transformation, à mon tour, j'imposai silence à mon cœur au bénéfice de mon esprit.



PREMIÈRE NUIT. — PREMIÈRES AMOURS.

Mon père était doreur sur cadres, ma mère était blanchisseuse de fin.

Vous voyez que je ne sors pas d'une souche aristocratique et que je ne fais pas la petite bouche pour l'avouer.

Mais pourquoi vous mentirais-je ?

D'abord je vous dirais que je suis la fille d'un prince et d'une princesse, que vous ne me croiriez pas... et vous auriez bien raison.

Ensuite, pour nous autres... lorettes, comme on nous appelle, la honte, — si tant est que nous

éprouvions parfois de la honte, — ne doit-elle pas exister plutôt dans notre présent... ou notre avenir... que dans notre passé ?

Franchement, je crois qu'aucune de nous n'a le droit de rougir de la blouse de son père et du tablier de sa mère, tandis qu'au contraire ce tablier et cette blouse pourraient, devraient fuir le contact de nos robes de soie !

Je dis : devraient, car il n'est que trop avéré que le plus souvent, en dépit de la morale, tabliers et blouses se montrent plus qu'indulgents pour le luxe mal acquis de celles dont ils abriteront mal l'enfance.

Et ils ont tort, sans doute. Si nos pères et nos mères nous chassaient, quand nous revenons à eux parées de nos fautes, qui sait si, pour racheter la joie de leurs chastes baisers, nous ne renoncions pas aux joies de nos folles amours !

Mais je ne suis pas là pour philosopher.

Je déclare donc que je suis la fille d'un doreur et d'une blanchisseuse.

Et que mon père et ma mère, qui continuent leur état, sont tout simplement enchantés quand je vais *manger la soupe* chez eux... et leur porter quelque

billet de spectacle enroulé dans un billet de banque,

J'avais seize ans; ma mère et mon père m'avaient toujours gâtée, ce qui signifie qu'à seize ans je savais tout au plus lire et écrire...

Ce qui signifie encore que, malgré mes seize ans, je n'étais absolument bonne à rien... pas même à aider ma mère dans ses travaux ou dans les soins de son ménage.

Ah bien, oui ! travailler, moi ! Du reste, je l'eusse voulu qu'on m'en eût empêchée. Ma mère criait toute la journée que j'étais bien trop jolie pour faire une blanchisseuse !

Ce que je vous dis là, vous étonne, peut-être ? Eh ! mon Dieu, c'est pourtant notre histoire commune, à toutes. La graine de lorettes, ça pousse tout seul, sans direction, sans appui, sans secours... comme toutes les mauvaises herbes. Si bien que lorsqu'il y a, par hasard, dans cette graine, un germe de qualité, il s'en va en feuilles, jamais en fruits.

J'étais donc très-ignorante, mais j'étais jolie... très-jolie.

Mon père et ma mère m'admiraient donc du matin au soir...

Et, trouvant bon d'amplifier sur eux, moi, je m'admirais encore, quelquefois, du soir au matin.

De cette adoration perpétuelle de ma petite personne, développée par les éloges de ma famille, surexcitée par mes propres penchants, il devait résulter ceci : que, lasse de me répéter, devant ma glace, que j'étais belle, je souhaiterais qu'un amoureux le répétât pour moi.

Ce fut aussi ce qui arriva.

Jusqu'alors, au milieu de quelques jeunes filles, la plupart mes parentés, avec lesquelles je passais d'ordinaire mes journées, je n'avais prêté qu'une assez médiocre attention aux causeries dont elles entremêlaient leurs travaux ou leurs jeux....

Dans ces causeries, l'amour tenait toujours le dé, et je me souciais trop peu encore de l'amour pour que les aventures dont il était le héros eussent le don de m'intéresser.

Mais, à seize ans révolus... quelquefois plus tôt... — ceci dépend de la dose de flamme que la nature lui a mise dans les veines, — une jeune fille commence à prêter l'oreille à certains propos.

De l'intérêt à la curiosité, il n'y a qu'un pas, et de la curiosité au désir, qu'un bond.

Parmi mes compagnes, ils'en trouvait deux de fort instruites en matières galantes. Ce genre d'instruction ne demande qu'à se répandre. Ces demoiselles, qui avaient d'abord conservé quelques ménagements en face de mon indifférence... — je pourrais dire de mon innocence; — s'animèrent bientôt; pressées par mes questions, elles m'apprirent tout ce qu'elles savaient... elles m'apprirent même ce qu'elles ne savaient pas....

Bref, en moins de deux mois, j'acquis d'assez amples connaissances, — théoriquement parlant, — quant à ce qui concerne l'amour, en général, et les amoureux en particulier...

Et mon éducation si brillamment entamée, je ne songeai plus qu'à la compléter par la pratique.

Mais là était le difficile, au moins il me le semblait à ce moment; quoique née dans le peuple, et n'en rougissant pas plus alors que je n'en rougis aujourd'hui, je sentais, cependant, que mes instincts m'entraînaient hors du cercle où ses goûts, ses habitudes, ses travaux, obligent le peuple à vivre.

Ainsi, enfant, j'avais toujours eu en horreur

profonde la barrière, et ses danses et son gros vin bleu....

Plus tard, tout en mangeant — il le fallait bien ! — les pommes de terre de la table paternelle; j'avais rêvé, par intuition, les truffes au vin de Champagne de Bignon ou de Brébant.

A seize ans, enfin, désireuse d'aimer et d'être aimée, d'être heureuse et de rendre heureux, je détournais mes regards, pourtant, quelque joli garçon qu'il pût leur paraître, du jeune ouvrier que je rencontrais sur mon chemin....

Et, de même que j'avais deviné les truffes en face des pommes de terre, le vin à cent francs la bouteille en face du vin à dix sous le litre, de même, maintenant, j'entrevois les bottes vernies et les gants glacés en face des souliers à clous et des mains nues et calleuses.

Ah ! Spindler, quelles belles phrases je pourrais vous débiter ici à propos des gros souliers et des bottes fines, des mains noires de l'ouvrier et des gants blancs du lion; mais, outre qu'elles ne nous amuseraient ni l'un ni l'autre, je pense que ces tirades, un peu beaucoup usées depuis qu'elles servent, nous feraient perdre énormément de temps. Je

les abandonne donc sans regrets, aux auteurs du boulevard qui veulent faire leur cour au paradis, et je poursuis mon récit.

C'était au printemps. Dans les dispositions où je me trouvais depuis deux mois, grâce aux savantes leçons dont je vous parlais tout à l'heure, l'arrivée des premiers beaux jours devait avoir une grande influence sur moi.

J'étais devenue mélancolique; je ne dormais plus, je mangeais pour la forme; les roses de mon teint disparaissaient; ma taille, déjà si mince, prenait des proportions à rendre une guêpe jalouse.

Mon père et ma mère s'alarmèrent de mon état; sans s'en expliquer la cause, ils cherchèrent à en combattre les effets, et, dans ce but, ils décidèrent que j'irais passer un mois à la campagne, chez une de nos parentes.

Un matin, escortée de mon père, je descendais à Joinville-le-Pont, chez ma tante Vollier; mon père payait à la brave femme les frais de mon séjour dans sa modeste demeure, — car la pauvre veuve n'avait pas les moyens de m'héberger gratis; — puis il me quittait en me promettant de revenir, avec ma mère, me voir au moins une fois par semaine.

Et, le soir même de mon installation, en me promenant au bras de ma tante, qui tenait à me faire les honneurs de son pays, je rencontrais celui qui devait, le premier, m'apprendre à annoncer ce joli verbe : aimer,... que depuis, hélas ! bien d'autres m'ont fait conjuguer sur tous les *modes* et tous les *temps*.

Connaissez-vous Joinville-le-Pont, Spindler, ou plutôt, l'avez-vous connu autrefois ? Aujourd'hui, le voisinage d'un camp de manœuvres l'a absolument métamorphosé... — pas à son avantage. — Il y a sept ans, Joinville-le-Pont était un des plus charmants villages des environs de Paris. Le bois de Vincennes vous ombrageait jusqu'à sa porte, et si, le dimanche, d'honnêtes boutiquiers en liesse venaient troubler le calme de l'endroit par leurs innocentes orgies de famille, dans la semaine, du moins, soit qu'on côtoyât les bords de la Marne, qui longe le village, soit qu'on allât prendre le frais sous les vertes allées de chênes et de marronniers qui l'abritaient alors, on était sûr de trouver là ce repos, cette solitude, cette douce monotonie dans la vie, qui sont les principaux attraits de la campagne.

Je me promenais donc dans le bois, vers les sept

heures du soir, ravie déjà de ce qui m'entourait... plus ravie encore de ce qu'un secret pressentiment me promettait de joies dans cette existence nouvelle.

Ma tante me contait je ne sais quelles rengaines que je n'écoutais guère ; je trouvais bien plus doux d'écouter les linots et les fauvettes.

Tout à coup, au détour d'un sentier, nous nous croisâmes avec un jeune homme qui s'arrêta à notre aspect.

Ce jeune homme était Lucien de Flavarens.

Lucien de Flavarens, dont vous avez dû, ainsi que moi, applaudir tout récemment les premiers et heureux essais comme compositeur. Lucien de Flavarens avait dix-sept ans alors ; il était de petite taille, mais bien prise, élégante ; il avait les cheveux bruns, avec de grands yeux bleus, la bouche spirituelle, le nez légèrement courbé en bec d'aigle. Les tons un peu bistrés de son teint donnaient à sa physionomie quelque chose d'arabe qui s'alliait d'ailleurs à ravir avec la cambrure de son pied, tout de race, et la finesse de sa main. Revêtu d'un costume de campagne des plus simples, il se promenait en lisant, et sans doute sa lecture

l'intéressait vivement, car ce n'avait été qu'en se trouvant presque heurté par nous qu'il s'était décidé à lever la tête... d'un air qui n'exprimait d'abord, il faut l'avouer, que de la mauvaise humeur.

Cependant, en reconnaissant ma tante, et surtout, je me le rappelle, après un regard jeté sur moi, l'expression contrariée des traits de Lucien de Flavarens s'évanouit aussitôt pour faire place à un gracieux sourire.

— Madame Vollier ! s'écria-t-il. Ah ! c'est vous, chère dame, qui venez ainsi m'interrompre dans mes études !

— Pardon, mon petit voisin, répliqua ma tante d'un ton où la familiarité se mêlait au respect, pardon ; ma nièce et moi nous ne vous avons pas aperçu, sans cela...

— Sans cela, vous m'eussiez privé de votre rencontre, et j'eusse été le seul puni.

Ah ! mademoiselle est votre nièce, madame Vollier ; reprit Lucien, au bout d'un silence qu'il employa à m'examiner avec une curiosité bien minutieuse pour un aussi jeune homme.

— Oui, monsieur Lucien, oui, c'est ma petite

Jane, qui était un peu souffrante à Paris, et que son père m'a amenée pour qu'elle se rétablît au bon-air de notre village.

Et nous la soignerons joliment, voyez-vous, notre Jane ! Et dans huit jours, quand elle aura mangé, chaque matin, une bonne grosse côtelette avec une couple d'œufs frais, elle n'aura plus cette petite mine pâlotte qu'elle a à cette heure !

Et nous la promènerons dans les champs, dans les bois, sur la rivière ! et nous la dorloterons, nous la mijoterons !

Ce qui ne nous empêchera pas de veiller à ce que les gentils garçons de votre espèce, monsieur Lucien, ne rôdent pas trop autour d'elle... parce que Jane est sage, et qu'une jeune fille sage et un gentil garçon ne doivent point se trouver trop souvent ensemble !

A ces paroles de ma tante, je devins pourpre de pudeur autant que de dépit. Lucien de Flavarens m'avait plu dès le premier moment; je trouvais donc très-ridicule qu'on m'enlevât l'espoir de le revoir.

Dé son côté, Lucien avait quelque peu rougi aussi. A dix-sept ans, chez un homme, l'audace près d'une femme n'est qu'un masque d'emprunt.

— Comme cela, balbutia-t-il, en tournant et retournant son chapeau de paille entre ses doigts, comme cela, ma bonne madame Vollier, à présent que mademoiselle... Jane... habite chez vous, il m'est défendu de m'y présenter ?

Ma tante secoua gaiement la tête. Son avertissement, si sérieux en apparence, n'était qu'un de ces lieux communs de morale ou de politesse que certaines gens, dans la bourgeoisie et dans le peuple surtout, affectent de pratiquer à l'occasion...

Sans autre intention que celle de prouver qu'ils savent ce que c'est que la politesse ou la morale.

La vieille veuve était un probe et digne cœur, pourtant ; mais elle n'avait pas assez d'intelligence pour se défler sérieusement du mal... ou elle était trop ignorante pour le prévoir.

— Allons ! allons ! s'écria-t-elle en tendant la main à Lucien, vous pensez bien que c'est pour plaisanter ce que j'en dis là, mon petit voisin, et que vous serez toujours le bienvenu dans ma bicoque !...

Quand il y logerait tout un pensionnat de jolies filles !

D'abord, parce que vous avez acquis le droit de

vous présenter chez moi à toute heure, entendez-vous, monsieur Lucien ?

Ensuite, parce que je n'ai pas peur qu'un monsieur tel que vous se soucie, plus que de Colin-Tampon, de nos filles ou de nos nièces !

Quand il vous plaira de venir me voir... nous voir... ne vous gênez donc pas. Et au plaisir, monsieur Lucien, continuez votre lecture, nous continuons notre promenade.

Le jeune homme nous salua, en m'adressant, en particulier, un petit sourire qui signifiait : « A bientôt ! »

Puis il s'éloigna... non sans se retourner quatre fois ! — Je les comptai.

— Comment et d'où connaissez-vous donc ce monsieur, ma tante ? m'écriai-je, lorsque je fus bien certaine que Lucien, disparu derrière un taillis, ne pouvait pas se retourner une cinquième fois.

— Mon Dieu ! voilà ce que c'est, Jane, repartit ma tante ; ce cher enfant, sans que tu t'en doutes, est tout ce qu'il y a de bon au monde. Le mois dernier, j'ai été très-malade. Forcée de garder le lit, et n'ayant, pour me soigner, qu'une bête de servante, une paysanne, que j'avais louée, et qui n'était pas

même capable de me faire une tasse de chiendent, je risquais fort de m'en aller tout simplement *ad patres* ! M. Lucien, qui demeure avec son père et sa mère et sa petite sœur, — qui est bien gentille aussi, — à quelques pas de moi, apprit, je ne sais comment, ma position, et alors, sans façons, sans embarras, il vint me voir, m'amena, un beau jour, un médecin... me soigna lui-même comme si j'eusse été sa mère... Oh ! il s'entendait à me préparer des tisanes, va, lui !... Et il ne craignait pas de se brûler les doigts ou de se les salir en touchant au feu ! Bref, mieux encore que tout ça, comme cette satanée maladie m'avait un peu gênée, — quand on n'a que ses malheureuses rentes de deux liards pour vivre, faut pas se permettre d'être longtemps souffrante ! — lorsque je commençai à me rétablir, le cher garçon me supplia... — Oh ! supplia est le mot ; je n'en voulais pas, de son argent, à cet amour ! — d'accepter deux beaux louis tout neufs... juste ce que m'avait coûté ma fluxion de poitrine...

Et voilà pourquoi je l'aime, mon petit M. Lucien ! Voilà pourquoi, tu conçois, je ne voulais que rire, tout à l'heure, en lui disant qu'il ne devait plus venir chez nous !

J'avais écouté, avec un plaisir infini, le récit de ma tante. Cela est si doux d'entendre l'éloge de celui que l'on se sent portée à aimer !

— Oh ! oui, ma tante, répliquai-je, vous avez raison, ce serait de l'ingratitude de votre part de ne pas aimer ce jeune homme ! Et maintenant que je sais ce qu'il a fait pour vous...

— Tu seras gracieuse avec lui... très-bien... et il n'y aura pas de mal à ça ; d'autant plus que, comme tu ne dois rester qu'un mois ici, les mauvaises langues n'auront pas non plus le temps de trouver à redire aux visites de M. Lucien.

Je retins un soupir. Hélas ! il n'était que trop vrai ! Je ne devais passer qu'un mois à Joinville-le-Pont !

Mais, à seize ans, un mois, n'est-ce pas un siècle ?

L'âge seul nous apprend à nous plaindre du peu de durée des heures ; jeunes, nous ne savons même pas les compter.

— Et... M. Lucien... il est donc riche, ma tante ? repris-je après un silence.

— Riche... je ne te dirai pas au juste... mais je crois ses parents à leur aise. C'est la deuxième année qu'ils viennent habiter, à Joinville, une jolie

maison qu'ils louent pour la saison d'été. Le père est un artiste... un musicien, un compositeur, à ce que m'a dit M. Lucien; lui, il se destine aussi à l'état de son père; il y a une domestique, une cuisinière... la maman et la petite fille portent des robes de soie dans la semaine; le papa arrive souvent de Paris en cabriolet... en citadine... enfin, je te le répète, si ce ne sont pas des millionnaires, ils ont de quoi, pourtant!

Mais où en étais-je donc quand nous avons rencontré M. Lucien? Ah! je te parlais de défunt tonton; je te disais que le brave homme avait un faible pour la boisson; c'est bien ça. Et puis, ma chère...

Ma tante reprit le cours de ses confidences que je me repris, moi, à faire semblant d'écouter...

Cependant, ce n'était plus le chant des linots et des fauvettes qui m'intéressait! La voix de Lucien de Flavarens, qui résonnait encore à mon oreille, avait bien plus de charme pour moi que la roulade la plus perlée des mignons chanteurs des bois!

IV

PREMIÈRE NUIT. — PREMIÈRES AMOURS (*Suite*).

Je n'entrerais pas dans de grands détails sur le développement de mes amours avec Lucien de Flavarens. Ma mission n'est pas de vous donner l'histoire complète de ma carrière galante... — il me faudrait plus d'une nuit pour cela; — mais, seulement, de vous en signaler les péripéties les plus curieuses.

Pendant trois semaines consécutives, Lucien de Flavarens vint régulièrement, chaque matin, passer deux heures près de moi chez ma tante.

Au bout de ces trois semaines, nous nous adorions tous deux; nous nous l'étions juré mille fois...

nous nous l'étions même prouvé par quantité de baisers échangés furtivement; quand ma vieille parente nous faisait la grâce de nous tourner le dos une minute, ou quand nous parvenions à aller nous promener, sans elle, dans l'enclos attenant à sa maisonnette.

Mais mille serments et mille baisers ne sont que la monnaie d'une de ces heures de joie... auxquelles nous aspirions de toute notre force, Lucien et moi, sans en connaître encore toutes les délices!

Après quelques derniers refus de ma raison qui se débattait, pour la forme, en manière d'acquit, contre mon cœur, il avait été convenu enfin, entre moi et Lucien, que nous saisirions, sans conteste, la première occasion favorable que le hasard nous offrirait d'être tout entiers l'un à l'autre.

Mais quand, comment et où cette occasion devait-elle se produire, c'est ce que nous ne pouvions prévoir et moins encore susciter, naïfs et craintifs amoureux que nous étions!

Chez ma tante, je l'ai dit, quoique assez mal surveillés, nous l'étions trop bien encore pour trouver ces heures de liberté que nous rêvions; au dehors,

impossible; Lucien était connu de tout le village, et quand même ma tante nous eût permis, ce qui n'était pas probable, de sortir seuls ensemble, à coup sûr jamais je n'eusse accepté, si Lucien eût osé me l'offrir, d'entrer avec lui dans un des restaurants du pays, ou de m'égarer à son bras dans les taillis, trop peu feuillus, du bois.

Lucien se désolait, car l'époque de mon retour à Paris approchait...

Et il avait encore quatre mois à passer à Joinville, lui !

Pour ma part, je vous l'avoue, tout en ne le laissant pas aussi visiblement paraître, cette pensée que j'allais être forcée de me séparer bientôt de mon charmant maître, sans avoir appris de lui tout ce qu'il pouvait m'enseigner, me chagrinait également beaucoup.

Un matin, Lucien se présente à moi rayonnant. Justement, ma tante était dans sa cuisine...

— Jane, ma Jane adorée, me dit Lucien, nous sommes sauvés ! Si tu veux, la nuit prochaine, la nuit tout entière, est à nous !

— La nuit ?

— Oui ; écoute : mon père et ma mère partent vers

l'après-midi pour Paris ; il y coucheront. A onze heures, ce soir, quand tout dort dans le village, j'arrive sous la fenêtre de ta chambre... — rien de plus facile puisque cette fenêtre donne sur la rue... — tu sautes dans mes bras, nous courons chez moi...

Et demain, au point du jour, je te ramène ici ; tu montes sur mes épaules pour regagner ta chambre... tu te fourres dans ton lit...

Et personne n'a rien vu... personne ne sait rien ! Et nous avons été heureux, bien heureux, ma Jane !

Eh bien ! Acceptes-tu ?

Je refusai dix minutes...

A la onzième, j'acceptai.

Ah ! l'on a beau aimer et être aimée, pour se décider, à seize ans, à sauter par une fenêtre dans les bras de son amant, il faut bien dix minutes, n'est-ce pas ?

Les hommes sont injustes en naissant : Lucien me garda rancune trois secondes de ce que je n'avais pas accepté tout de suite.

Ma tante se mettait régulièrement au lit à neuf heures ; à onze je m'élançais, d'un bond résolu, hors de ma chambre.

Ainsi que Lucien l'avait prévu, le village était silencieux, désert; nous franchîmes, sur la pointe du pied, l'étroite distance qui nous séparait de la maison de M. de Flavarens; une fois dans le jardin, la porte refermée sur nous, nous poussâmes, en même temps, Lucien et moi, un soupir de joie qui s'éteignit dans un baiser...

— Viens ! viens ! me dit-il ensuite.

Il me tenait le bras ; nous traversâmes une pelouse, qu'embaumaient des massifs de rosiers et de lilas épanouis sous la rosée du soir.

— Où me conduis-tu donc ? murmurai-je.

— Au salon ; la bonne n'est pas encore couchée... en attendant qu'elle s'endorme, je vais te faire un peu de musique. Aimes-tu la musique, Jane ?

— Beaucoup.

— Oh bien ! je m'en vais te jouer une jolie valse !

La douce clarté des étoiles éclairait seule le salon ; Lucien se plaça au piano, me prit sur ses genoux et commença de jouer...

Je l'écoutais dans une profonde admiration... et il jouissait fièrement de son succès. Il avait tenu à me faire connaître son talent, et j'étais enchantée,

moi, de lui prouver que j'é savais comprendre une autre musique que celle des orgues de Barbarie.

Naïfs bonheurs des amours de notre jeunesse, on peut vous railler plus tard, mais en trouver qui vous égalent... jamais !

Les dernières modulations de la valse vibraient encore que Lucien, après m'avoir donné un second baiser, plus brûlant que le premier... — la musique porte au cœur, vous le savez, Spindler, — entoura doucement ma taille de son bras, en me répétant ;
« Viens. »

Je me laissais, sans la moindre résistance, emmener vers un escalier qui conduisait à la chambre de mon amant, lorsqu'en passant, je distinguai, sur la cheminée du salon, un oranger en fleurs...

Casser une petite branche de l'arbuste odorant et la glisser dans mon sein fut, pour moi, l'affaire d'une seconde...

Lucien vit mon mouvement.

— Que fais-tu ? me dit-il.

— Je veux conserver un souvenir de cette nuit.

Ces fleurs ne me quitteront jamais !

La main de mon amant tressaillit dans la mienne.

— Mais, reprit-il, c'est que... cet oranger... c'est

ma mère qui le soigne... Et quand elle s'apercevra demain qu'on y a touché !... Enfin !

J'avais rougi à ce reproche indirect échappé au respectueux enfant de sa mère, et, sans doute Lucien devina mon émotion, car il s'empessa d'ajouter, en me serrant contre lui :

— Oh ! je ne t'en veux pas au moins, ma Jane ! Tu ne pouvais pas te douter... Seulement, vois-tu, si tu m'avais dit un mot, dans le jardin, on cueillerait un bouquet énorme sans qu'on s'en aperçût, tandis qu'après cet oranger...

Mais c'est fini, là, c'est fini..., n'en parlons plus ! Je serai grondé demain, — parce que, comme de raison, je prendrai le crime sur moi... — mais qu'importe, si ces fleurs te font plaisir ! — Montons.

Nous montions ; à ce moment, on toussa au-dessus de nous. Je m'arrêtai machinalement...

— Ce n'est rien, n'aie pas peur ! fit Lucien, en souriant ; c'est notre domestique qui ne dort pas encore, à ce qu'il paraît.

— Et si elle allait nous entendre ?

— Oh ! je lui ai... confié que je recevrais quelqu'un cette nuit ; elle a un peu crié, d'abord, mais comme c'est une bonne fille, elle ne dira rien.

— Et ta sœur?

— Quant à elle, il n'y a pas de danger. A sept ans, rien ne vous réveille. D'ailleurs, ma chambre est éloignée de la sienne.

Montons donc. Allons! est-ce que tu recules, maintenant?

— Oh! non! non!

Sous nos pas, l'escalier craquait et geignait, le traître, comme si nous eussions été des voleurs, et non des amoureux! Arrivée dans la chambre de Lucien, je me laissai tomber sur une chaise: Mon cœur battait, battait!

Lucien, qui venait d'allumer une bougie, se rapprocha de moi. Il était tout tremblant aussi...

Nous nous regardâmes... puis nous baissâmes les yeux...

Nous devons avoir l'air de deux coupables qui redoutent de s'avouer réciproquement leurs torts.

De baisers et de douces paroles, il n'en était plus question, en cet instant, entre nous; sur le point de commettre une faute irréparable, vers laquelle, pourtant, pendant trois semaines consécutives, mes vœux, mes désirs avaient incessamment tendu, sans que je songeasse à leur résister... près d'appartenir

à un homme que j'aimais, de connaître un bonheur si souvent rêvé, le remords glaçait tout à coup mon cœur... la frayeur envahissait mes sens... un sentiment de répulsion instinctive s'emparait de tout mon être!...

Troublé, de son côté, à l'aspect de ma terreur; se reprochant de l'avoir causée — parce qu'il m'aimait véritablement, — et hésitant à essayer de la faire cesser, — parce qu'il était jeune et qu'il doutait de lui; — de son côté, Lucien demeurait immobile en face de moi...

Combien de temps gardâmes-nous ce silence, cette attitude pénibles? Je n'en sais rien...

Soudain, cette même exclamation nous échappa en même temps à tous deux : « Tu pleures ! »

En effet, je pleurais de honte, de regret, moi...

Et lui, il pleurait de chagrin.

Il se précipita à mes pieds... je saisis à deux mains sa jolie tête... mes lèvres se collèrent sur son front si pur...

Nous nous demandions mutuellement pardon de nos larmes.

— Eh bien! oui... oui... nous serons sages, puisque tu le désires ! s'écria Lucien, allant ainsi, par

une délicatesse exquise, au devant d'une prière que je n'osais lui adresser; oui, je te respecterai... oh! je te respecterai tant que tu me l'ordonneras ma Jane!... Mais comme je n'entends pas que tu te fatigues à passer la nuit sur cette chaise, tu vas te mettre sur mon lit, et moi je resterai-là dans ce fauteuil, à ton chevet. Ah! pleureras-tu encore, à présent?

— Non, non, répliquai-je en sautant au cou de mon amant, non, je ne pleurerai plus... je ne pleure plus déjà, tiens!

Lucien me repoussa doucement; l'élan de ma reconnaissance le gênait quelque peu dans l'exercice de ce respect qu'il venait de me promettre... et auquel il se croyait absolument condamné, maintenant... quoi qu'il pût arriver!

Cher petit! Ah! Spindler, Lucien de Flavarens n'avait que dix-sept ans, à cette époque, et les plus gros péchés de sa vie, une vierge eût pu, sans rougir, en entendre la confession!

C'est étrange, ce que je vous conte là... c'est invraisemblable!... Invraisemblable et étrange, c'est de l'histoire, pourtant.

Pour prouver ma confiance à Lucien, je m'étendis sur son lit. Ma tête reposait sur deux oreillers qu'il avait disposés avec soin... un couvre-pieds voilait chastement mes jambes...

Il s'assit dans un fauteuil, à ma droite.

— Et puis, me dit-il avec un sourire triste, es-tu contente de moi ?

— Oh ! bien contente ! m'exclamai-je. Aussi, je t'aime plus que jamais !

— Tu m'aimes... et je te fais peur !

— Peur... oh ! non, ce n'est pas de la peur que tu me causes ! Et, tiens, j'ai si peu peur de toi, au contraire... je t'aime tant... que... la première fois que nous nous retrouverons comme ce soir, je ne te refuserai rien, je te le jure !

Mais ce soir...

— Ce soir, tu me refuses tout ?...

— Tout ! Oh ! non... et si tu as envie de m'embrasser...

Les lèvres de Lucien volèrent vers les miennes, et, cette fois, ce fut moi qui le repoussai ; il s'animait... je me sentais faiblir...

Et cet acte de sagesse que j'avais décidé tout à

l'heure par pudeur, je tenais à le poursuivre, maintenant, par amour-propre.

De l'amour-propre à l'égard d'un homme qu'on aime ! Aux dépens de son propre bonheur ! Nous sommes bien niaisés, quelquefois, à force de vouloir nous montrer intelligentes !

— Causons, repris-je, tandis que Lucien retombait palpitant, brisé, sur son siège ; causons... contez-moi vos projets, vos travaux, mon ami ; voulez-vous ?

Le pauvre petit secoua la tête.

— Non, répliqua-t-il ; si vous le permettez, Jane, je vais reposer un peu. Je ne sais pourquoi, mais je suis anéanti ; ma tête est en feu, mes tempes battent... il me semble qu'une heure de sommeil me fera du bien.

Une pensée de compassion me porta à me rapprocher de Lucien... S'il souffrait, n'en étais-je pas la cause ? Une pensée de dépit me retint : puisqu'il songeait à dormir à mes côtés, qu'il dormit donc !

— Eh bien ! c'est cela ; bonsoir ! dis-je.

Et je lui tournai le dos.

Je l'entendis encore soupirer deux ou trois fois, puis rien... rien... au bout de quelques minutes... que le bruit cadencé de sa respiration...

Il s'était endormi.

Je me retournai avec précautions, supposant, espérant presque, qu'il se jouait de moi...

En le voyant réellement plongé dans le sommeil, j'eus envie de pleurer.

Sans me rendre compte du sujet de ma colère, j'étais furieuse contre Lucien... contre moi-même !...

Mais bientôt, à l'aspect de ces grands yeux clos... de cette bouche muette... à l'aspect de ce visage frais et jeune, déjà altéré par une première déception ; à l'aspect, enfin, de cet innocent enfant qui m'avait si généreusement laissée innocente... tout mauvais sentiment s'évanouit en moi pour céder la place à l'admiration, à la tendresse !

Spindler, je vous ai promis la confidence de mes nuits les plus chères sous le rapport du plaisir ou du bonheur que j'y goûtai...

Nous mettrons la nuit que je passai près de Lucien de Flavarens au nombre de mes plus heureuses.

Et cependant Lucien ne se réveilla qu'au point

du jour... et, au point du jour, il nous fallut nous hâter de reprendre le chemin de la maison de ma tante

Il me serra dans ses bras, une dernière fois...

Et je ne le revis pas ce jour-là... ni le lendemain... ni le surlendemain....

Il était parti avec son père, subitement, instantanément, sans qu'on lui laissât le temps de venir me dire adieu. Il était parti pour un long et lointain voyage; parti... bien parti !... Je ne devais le revoir... que six ans après...

Et alors...

Mais, cette nuit-là, je vous la raconterai plus tard.

.
Vous connaissez l'histoire de mes premières amours, Spindler.

Trois semaines de doux babillages entremêlés de baisers...

Quatre heures entières consacrées à regarder dormir mon amant...

Un dernier baiser..

Et plus rien.

Allons, c'est bien candide, n'est-ce pas, tout cela ;

Bien naïf, bien enfantin... bien bête !... Risquez le mot, il ne me le fâchera pas !

Et si je vous disais, pourtant, que dans toute ma vie, je n'ai jamais retrouvé quatre heures aussi délicieuses que celles, *si bêtement* employées, de cette nuit !



V

DEUXIÈME NUIT. — RICHE !!!

O profanation ! O folie ! O misère ! Et penser que c'est notre lot fatal à toutes ou presque toutes ! Dire que ce que nous avons refusé, par amour, à quelque charmant garçon, jeune, beau, spirituel, et qui nous adorait, nous l'avons donné, par faiblesse, à quelque vieux libertin, laid, sot, ennuyeux, ennuyé... qui ne voyait en nous qu'un objet de fantaisie.. dont il eût très-volontiers fait le sacrifice, peut-être, avant même d'en avoir goûté, s'il en eût rencontré sur sa route un plus curieux à acquérir... ou moins cher.

Pauvre Lucien de Flavarens ! Oh ! comme ton image se reflétait dans mes larmes, ce jour-là !...

Comme je me reprochais amèrement d'avoir eu peur du bonheur avec toi, alors que le plaisir me semblait si triste avec un autre !

Mais regrets et tristesse, hontes et douleurs, ce n'est point de cela qu'il s'agit, n'est-il pas vrai, Spindler ?

Je vous dois mes belles nuits ; vous en connaissez déjà une... Passons à une seconde.

J'avais dix-huit ans ; je n'habitais plus dans ma famille, et j'étais figurante au théâtre peu impérial des Délassements-Comiques.

Vous voyez que j'avais fait pas mal de chemin en deux ans. Oh ! quand nous nous y mettons, nous allons vite, nous autres.

J'avais alors pour amant un jeune vaudevilliste pauvre comme Job, médiocrement beau, mais qui ne me déplaisait pas, parce qu'il était assez spirituel et que, c'était à sa protection que je devais mon entrée dans un théâtre. . où j'espérais me faire un avenir.

Axiome : à un moment donné, toute femme sans avenir en rêve un au théâtre.

Un soir, — le soir de la première représentation d'une revue dans laquelle je ne disais que quatre

mots, et fort mal, par parenthèse, mais dans laquelle aussi je portais un costume de Persane qui me seyait à ravir, — un soir, donc, en montant à ma loge, je reçus des mains du concierge du théâtre, — à qui un valet tout galonné d'or l'avait remis, — un billet conçu dans ces termes :

« Mademoiselle,

» Vous êtes trop jolie pour végéter dans un *bouiboui*; consentez à m'accorder un instant d'entretien, et je m'engage à vous faire riche et heureuse. Une fleur à votre corsage, demain en scène, et je vous attends le soir dans ma voiture, à votre sortie du théâtre. »

C'était bref, mais c'était éloquent.

Riche et heureuse ! Que de séductions dans ces deux mots pour une Persane qui ne possédait qu'un misérable mobilier en noyer, au cinquième, rue de Saintonge, au Marais !...

Et un amant qui ne pouvait la mener dîner chez Passoir que le dimanche !

J'hésitais cependant : j'avais quelques regrets à l'idée de quitter un homme qui m'amusait. Ah ! c'est que les hommes qui nous amusent sont encore plus

rare que ceux qui nous plaisent, voyez-vous !

Mon vaudevilliste se chargea fatalement du soin de faire cesser mon indécision.

Le soir où j'avais reçu mon fameux billet californien, B..., qui s'était vu refuser le matin trois actes aux Folies-Dramatiques, se montra d'une humeur de dogue avec moi.

J'avais faim ; il refusa de me conduire souper.

J'étais en train de causer, il était en train de se taire.

Enfin, j'eusse désiré qu'il fût aimable, quand ce n'eût été que pour jouir une dernière fois du charme de cet amour fantaisiste, avec lequel je prévoyais que j'allais rompre sans retour.

Arrivé devant ma porte, rue de Saintonge, B... effleura mon front de ses lèvres trop distraites, puis, me tournant le dos :

— Au revoir, Jane ! me cria-t-il ; ce soir, je m'en vais chez moi travailler.

Ah ! l'art fait souvent bien du tort à l'amour ! Il est vrai que l'amour le rend bien à l'art !

De ce moment, mon parti était pris.

Le lendemain, j'entrais en scène avec un énorme camélia à ma ceinture...

Et, sitôt la pièce achevée et mon costume asiatique remplacé par une pauvre petite robe de soie mauve, — qui commençait à tourner à la feuille morte, quoique je la ménageasse comme la prunelle de mes yeux, — je descendais quatre à quatre l'escalier du théâtre et m'élançais résolument dans une calèche qui m'attendait dans la rue, devant la porte des artistes...

Et je me trouvais vis-à-vis d'un homme de quarante à quarante cinq ans, que je reconnaissais pour l'avoir vu, ou plutôt deviné, des coulisses dans la salle, caché au fond d'une avant-scène.

Je ne vous ferai pas le portrait du marquis de Boisselles, — le monsieur à la calèche. — D'abord, je serais assez embarrassée, aujourd'hui, de vous dire la couleur de ses cheveux ou de ses yeux. — Il est certains amants que nous avons si peu, mais si peu regardés! — Ensuite, cela est absolument indifférent à l'intérêt de mes confessions.

Mais je vous rapporterai le discours que me tint le marquis :

« Ma chère enfant, me dit-il, vous me plaisez d'une façon extrême. Voulez-vous être ma maîtresse, et demain je vous installe rue de la Ferme-des-Ma-

thurins, dans un bel appartement, et je vous donne trois domestiques pour vous servir, des diamants et des cachemires pour vous parer, des maîtres, s'il vous est agréable, pour vous instruire, une voiture et des chevaux pour vous promener, et enfin deux cents louis par mois pour vos frais de maison et vos menus plaisirs.

« Et, en échange de tout cela, je ne vous demande qu'un peu d'affection...

« Et beaucoup de fidélité.

« Oh! quant au chapitre de la fidélité, j'y tiens essentiellement. Je ne crois pas qu'on puisse m'idolâtrer; — les femmes ne nous idolâtrèrent pas, nous autres! — mais je pense qu'il est possible, en y mettant de la bonne volonté de part et d'autre, de garder à soi ce qui est à soi.

« Bref, la fidélité chez une maîtresse est mon dada, ma marotte, ma manie; — traitez cela comme il vous plaira; — mais, maniaque, fou ou niais, je suis ainsi bâti et je reste tel.

« Répondez-moi donc franchement par un oui ou un nom.

« Oui, et demain, je vous le répète, à quatre heures,

voire voiture ira vous prendre où vous demeurez pour vous transporter où vous demeurerez...

« Non... et j'ai l'honneur de vous offrir mes excuses pour avoir abusé de vos instants... et de vous souhaiter mille succès dans la carrière dramatique.

« J'attends. »

Ce cher marquis de Boisselles ! Il n'attendit pas longtemps.

Je ne connaissais encore, en fait de contes de fées, que ceux de Perrault et de madame d'Aulnoy, et il venait de me faire entrer, du premier coup, à pleines voiles, dans une aventure digne des *Mille et une Nuits* !...

Ce fut, du moins, la réflexion que je fis, quelques mois plus tard, en lisant les *Mille et une Nuits* et en me rappelant ma première entrevue avec Boisselles.

Un oui énergique, accentué, jaillit de ma bouche.

Oui, à un peu d'affection. Oui, à beaucoup de fidélité. Oui, surtout, au bel appartement, aux

domestiques, aux diamants, aux cachemires, aux chevaux, aux deux cents louis par mois !

— Vous êtes charmante, Jane ; dit le marquis, signons-nous le traité ?

Il me tendait la main... Je lui tendis mes lèvres... Il faut être généreux avec les généreux.

Le lendemain, à quatre heures précises, — Oh ! Boisselles était un homme ponctuel ! — *Ma* voiture, attelée *de mes* chevaux, et menée par *mon* cocher, venait me prendre à mon taudis pour me conduire à *ma* nouvelle demeure.

Par un raffinement de délicatesse, dont peu de grands seigneurs sont capables, le marquis, ce jour-là, ne brilla chez moi que par son absence. Quelques lignes, que me remit ma femme de chambre, me parlèrent, seules, en son nom.

Voici ce qu'il me disait dans ce billet :

« Soyez à vous avant d'être à moi, ma chère Jane. Je viendrai demain savoir si vous êtes contente de votre ami. »

Avouez que ces procédés étaient du meilleur goût et qu'il y avait l'étoffe d'un Richelieu ou d'un Lauzun dans Boisselles !

Pour ma part je fus très-touchée... si touchée, que je songeai sérieusement, — ma parole ! — à rester fidèle, à tout jamais, à mon marquis !

Il est des moments, dans la vie, où l'on ne doute de rien.

Revenons à mon installation dans mon appartement de la rue de la Ferme.

Lecture faite du billet de Boisselles, mon premier acte de volonté fut de répondre négativement à ma femme de chambre qui me demandait, d'un ton respectueux : — « Si madame était dans l'intention de sortir après dîner. »

J'avais bien plus et bien mieux à voir chez moi que dehors, ma foi !

Seulement, je n'osais rien regarder, tandis que ma femme de chambre était là !...

Et je n'osais pas non plus la renvoyer, de peur qu'elle ne devinât pourquoi je voulais demeurer seule !

Cependant j'avais dépoillé ma modeste toilette d'amante de vaudevilliste pour revêtir ma robe de chambre de maîtresse d'un marquis.

De fines pantoufles arabes remplaçaient, à mes pieds, les bottines de cuir verni... rendues trop larges par un trop long usage...

Pour me donner une contenance, je m'assis dans un fauteuil et me mis à parcourir *mon* journal de modes. — J'étais abonnée à un journal de modes.

Cinq heures sonnèrent.

— Madame est servie, vint me dire *mon* cocher, qui était aussi *mon* valet de pied.

J'attendais cette annonce avec impatience, non parce que j'avais faim, mais parce qu'il entraînait dans mon plan de dîner le plus tôt et le plus vite possible.

Je mangeai donc très-peu... quoique le menu du dîner fût certes de nature à me retenir à table, puis, me levant aussitôt et me dirigeant vers ma chambre à coucher, je dis à Élixa, ma femme de chambre :

— Je suis fatiguée... je ne tarderai pas à me mettre au lit ; disposez tout, ensuite vous pourrez vous retirer.

Élixa s'inclina ; en moins de cinq minutes elle eut accompli mes ordres ; puis, m'ayant indiqué

une sonnette qui correspondait de la ruelle de mon lit à sa chambre, — si se trois étages plus haut, — elle s'éloigna.

Alors, et seulement alors, je me crus réellement maîtresse chez moi ! Alors, seulement alors, j'examinai, autour de moi, tout ce qui était à moi !

J'avais allumé un candélabre à six branches ; d'abord, je passai en revue ma chambre à coucher, capitonnée en satin blanc, meublée en bois de rose, et sur le parquet de laquelle je foulais un moelleux tapis de velours, blanc aussi, à grandes fleurs brodées...

Ensuite ce fut le tour de mon boudoir, tout tendu en satin également ; — puis celui de mon salon, en palissandre ; de ma salle à manger, en vieux chêne ; de mon cabinet de travail... garni d'une magnifique bibliothèque, dont on avait, malheureusement, omis de me remettre la clef...

Je suppléai tant bien que mal à cette privation momentanée de mes livres, en m'asseyant à un délicieux petit bureau de Boule où, pour me faire la main, — et essayer mes plumes, — j'écrivis les premiers mots qui me vinrent à l'esprit. — Chose

bizarre, le nom du marquis n'eut pas sa place parmi les mots en question. Après cela, J'étais pardonnable ; je ne savais même pas encore comment s'écrivait ce nom. Il n'y eut point jusqu'à mon antichambre où je voulus donner un coup d'œil, et à ma salle de bains où je restai vingt minutes en contemplation devant une baignoire en marbre.

Porcelaines, bronzes, argenterie, je touchai à tout, je regardai tout, je dérangeai tout. Dans le salon, un splendide piano d'Erard dormait, son clavier vierge encore, peut-être, depuis sa sortie des ateliers du facteur, de tout contact... Je ne craignais pas de le tirer de son sommeil, le malheureux, pour lui faire chanter sous mon doigt, — je ne dis pas mes doigts... — *Viens, gentille dame, et Ah! vous dirai-je, maman.*

Enfin, je retournai dans ma chambre, où quantité d'objets, échappés aux premiers empressements de ma curiosité, semblaient m'attendre pour me captiver encore. Que de trésors réunis à mon intention ! Depuis la montre à la Lépine, constellée de brillants, reposant avec sa chaîne dans son écrin, jusqu'aux chemises en tulle de Hollande, brodées, empilées par douzaine sur les rayons d'une armoire.

à glace... depuis l'écran chinois et la boîte à gants, chef-d'œuvre de Tahan, jusqu'aux bas de soie et aux voilettes en point d'Angleterre... tout me disait que le marquis de Boisselles ne se contentait pas d'être l'amant le plus magnifique, mais qu'il était aussi l'homme le plus intelligent, le mieux doué, sous le rapport du goût.

Ce n'est rien de donner; donner bien, voilà où git le talent.

Ah ! Spindler, aujourd'hui que je touche à mes vingt-trois ans et que j'ai déjà croqué un prince, trois marquis, deux comtes, un agent de change et un restaurateur, le présent le plus superbe — qu'on me l'envoie par un valet ou qu'on le dépose en personne sur mes genoux, — ne me cause plus guère, comme plaisir, qu'une sensation de quelques secondes.

J'ai vu trop de diamants pour me laisser éblouir encore par l'éclat de leurs feux... j'ai trop souvent changé de mobilier pour me réjouir d'une nouvelle métamorphose... ce qu'on me donne aujourd'hui fût-il cent fois plus beau et plus riche que ce que j'ai repoussé du pied hier.

Mais n'avoir jamais vécu que dans une gêne voisine de la pauvreté, et tomber tout d'un coup en pleine abondance, en plein luxe ! Hier, avoir emprunté cinq francs à une amie pour apaiser les cris d'un petit fournisseur revêché, et aujourd'hui posséder de l'or à pleines mains ! Pouvoir se dire : « J'ai un appartement à moi !... j'ai des domestiques ! j'ai une voiture... des chevaux ! j'ai des dentelles, des parures, des cachemires !... »

Spindler, six heures sonnèrent ; les bougies des candélabres se mouraient, le jour filtrait à travers les rideaux de ma chambre à coucher...

Et j'étais debout encore, encore plongée dans l'admiration de mes richesses, nageant encore dans l'extase de mon adorable rêve à yeux ouverts !

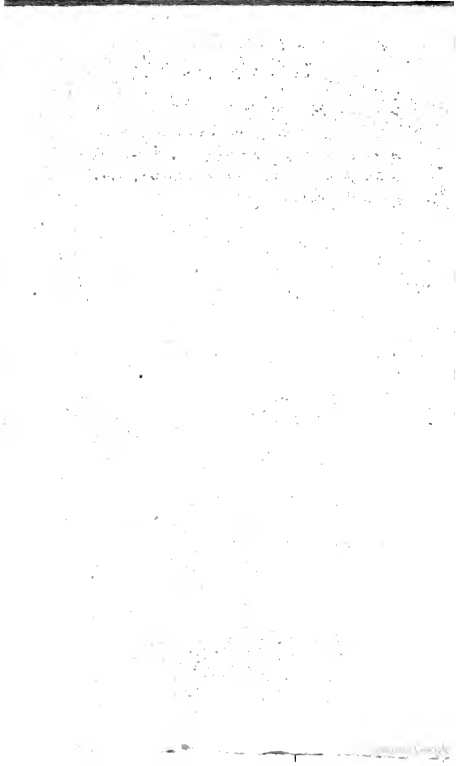
J'avais passé une nuit, une nuit tout entière, à égrener le chapelet de mon honneur.

La raison, plutôt que le besoin, me murmura à l'oreille qu'il fallait dormir, pourtant...

Je me jetai sur mon lit, je fermai les yeux, mes membres s'engourdirent... je sentis un nuage s'appesantir sur mon cerveau...

Et je m'endormis enfin... à regret...

Oui, à regret ! Quelque chose me disait alors que cette nuit — non plus que celle que je vous ai racontée précédemment, — n'aurait pas, ne pouvait pas avoir sa pareille !



VI

TROISIÈME NUIT. — L'AMOUREUX AU BALCON.

Je vous ait dit mes deux nuits les plus poétiques, Spindler ; pour varier nos plaisirs, passons à une troisième, dont le rire fit les frais. Somme toute, j'ai plus ri dans ma vie que je n'ai soupiré et pleuré. D'abord, ça fane de pleurer.

J'étais, depuis six mois, la maîtresse du marquis de Boisselles.

Et je ne lui avais fait encore que six infidélités.

Une par mois, c'était raisonnable, n'est-ce pas ?

Un matin du mois de novembre, Boisselles, en me quittant, me dit qu'il partait pour la chasse et qu'il ne reviendrait que le lendemain.

Boisselles, en parfait gentilhomme qu'il était, ne mentait jamais ; le soir, par conséquent, sans la moindre défiance, je rentrais chez moi, en compagnie d'un certain Édouard Pommier, un peintre que vous connaissez peut-être, très-décidée, je l'avoue, à ajouter un septième fleuron à la nouvelle couronne dont j'avais enrichi le blason de mon marquis.

Édouard Pommier était un grand beau garçon, d'un esprit un peu de convention, comme celui de la plupart de ses confrères : un esprit à mots qui ne dépasse point la rampe des ateliers.

Mais il était fort amoureux... je craignais de m'ennuyer seule... donc j'avais autorisé Édouard Pommier à me ramener des Variétés, où nous nous étions rencontrés ce soir-là, à ma demeure.

Seulement, en rentrant, j'avais eu soin de dire à Éliisa, ma femme de chambre, — qui me servait, comme servent toutes les femmes de chambre... de lorettes, avec le plus aveugle dévouement, — de veiller, pour m'avertir en cas d'alerte.

On a beau compter sur la parole d'un amant, il est bon de se prémunir un peu contre les éventualités.

Il y avait environ deux heures que nous causions, Édouard Pommier et moi... que nous causions, autant que je me le rappelle, d'une façon très-animée...

Lorsque, soudain, au milieu d'une réplique des plus vives de sa part à un de mes arguments les plus serrés, le bruit produit par un doigt qui heurtait à la porte de ma chambre à coucher nous interrompit désagréablement tous deux.

Ce doigt appartenait à Éliisa qui, discrète jusque dans la complicité, me cria de la pièce voisine :

— Madame, je viens d'entendre une voiture s'arrêter dans la rue devant la maison ; j'ai regardé par la fenêtre sans pouvoir distinguer qui est-ce qui entrait à cette heure... mais je ne sais pourquoi, j'ai peur ! Faites attention, madame.

Éliisa achevait à peine sa prudente admonition qu'un coup de sonnette résonnait dans l'antichambre.

Il n'y avait pas à douter : c'était Boisselles. Restait à savoir s'il revenait guidé par un soupçon où tout simplement par un caprice d'amoureux.

Dans l'une ou l'autre hypothèse, la situation n'en était pas moins dangereuse.

— Que faire, madame? me dit Élixa.

— Mais... cacher M. Édouard, d'abord! répliquai-je.

— Oui, sans doute, il faut me cacher! s'écria Édouard Pommier. Mais où cela! Ne m'avez-vous pas dit que le marquis est très-jaloux, Jane? Qui dit jaloux dit violent. Si M. de Boisselles a eu vent de quelque chose et qu'il me trouve ici... Diable! diable!... mais cela ne serait amusant pour personne, je crois!

En s'exprimant ainsi, mon beau peintre bondissait dans la chambre, comme un renard dans une cage, tout en réunissant à la hâte sous son bras les diverses pièces de sa toilette dont la chaleur de notre conversation l'avait obligé de se défaire...

Les femmes méprisent les poltrons. Je ne pus m'empêcher de hausser les épaules en regardant le visage, devenu blême, d'Édouard Pommier...

Néanmoins, comme ce n'était pas le moment de me poser en Spartiate... d'autant plus qu'un second

coup de sonnette, plus pressant, plus impérieux que le premier, retentissait :

— Nous sommes sauvés ! m'écriai-je, frappée d'une inspiration.

Et j'ouvris une fenêtre...

Edouard Pommier recula !... Je crois, Dieu me pardonne, qu'il craignit un instant que je ne songeasse à le jeter dans la rue pour me débarrasser de lui !

Mais se ravisant à la vue du large balcon qui se dressait devant la croisée et s'étendait tout autour de mon appartement :

— Ah ! oui, j'y suis ! fit-il. Merci, Jane, merci !

Et il se précipita vers le lieu d'asile.

Je refermai la fenêtre, sur laquelle je laissai tomber les rideaux...

Puis, m'élançant dans mon lit :

— Va, maintenant, va, dis-je à Élixa.

Ce bon de Boisselles, avec son faux nez d'Othello, était vraiment trop facile à tromper !

Il arriva à moi désolé de m'avoir réveillée, puisque j'étais malade... — Je m'étais faite malade, comme bien vous pensez ! — Il comprit parfaite-

ment qu'Élisa, qui s'était endormie à mes côtés, en me veillant, n'eût entendu que le second appel de la sonnette. Pour mon compte, plongée dans l'engourdissement de la migraine, il était fort naturel que je n'eusse rien entendu du tout. Bref, après avoir excusé son importunité en la mettant sur le dos de son amour, — ce qui était une manière très-convenable de s'excuser; — après m'avoir expliqué, en dernier lieu, comme quoi, s'ennuyant à la chasse, il s'était senti pris du désir de revenir se distraire près de moi... — désir assez fâcheux pour moi et assez mal exaucé pour lui, — de Boisselles me baisa le poignet, mit un louis dans la main d'Élisa... — qui l'empocha sans rougir, la friponne! — et se retira en marchant comme sur des œufs pour ne point redoubler mon mal de tête!

Je vous le jure, Spindler, en voyant ce cher homme qui s'éloignait si piteusement j'eus une fantaisie de remords...

Il est vrai qu'elle me passa tout de suite, comme passent toutes les fantaisies qu'on ne se passe pas.

La visite de Boisselles avait duré un quart d'heure tout au plus...

Nous lui donnâmes le temps de descendre l'escalier et de remonter dans sa voiture...

La voiture partit au grand trot...

— Ouvre vite à ce pauvre M. Édouard, Élisabeth m'écriai-je; les nuits sont fraîches... il doit se morfondre dehors.

Je riais; riant aussi, Élisabeth ouvrit la croisée...

Elle s'avança sur le balcon...

Le rire se glaça aussitôt sur ses lèvres.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle, avec un cri étouffé, mais il n'y est plus !

— Comment ! il n'y est plus !

— Non, madame, non !... M. Édouard n'est plus sur le balcon !

— Mais tu es folle !

Enveloppée dans un peignoir, je sautai de mon lit à la fenêtre...

Élisabeth ne m'avait point trompée ; la terrasse était bien veuve de mon amant ! Je la parcourus dans toute son étendue, comme si j'eusse espéré trouver Édouard Pommier blotti derrière quelqu'un des vases de fleurs qui la décoraient !...

Rien sous les lauriers roses ! rien sous les orangers ! Nulle trace, nulle part, de mon amoureux !

Stupéfaite, et jetant avec un vague effroi un regard sur le pavé de la rue, dont mes fenêtres étaient distantes de la hauteur de trois étages, trois grands étages, que certes Édouard Pommier n'eût pu franchir sans le secours d'un ballon, je lançai en même temps, machinalement, à demi-voix, ces mots dans l'espace :

— Édouard ! Édouard, mais où êtes-vous donc ?

Et Élixa, qui m'avait accompagnée, toute tremblante, dans mes investigations, de répéter après moi :

— Monsieur Édouard ! monsieur Édouard, où êtes-vous ?

O surprise ! Édouard nous a répondu... et il nous a répondu à quelques pas de nous seulement !

Où était-il donc ?... Écoutez :

Ma terrasse, qui se continuait, moitié à mon profit, moitié à celui d'un locataire limitrophe, sur toute la façade de l'étage, était séparée, comme cela se pratique en pareil cas, au point où finissait mon appartement, par une grille.

Pour être plus libre chez moi quand il me plaisait de prendre l'air, et pour éviter les regards curieux, j'avais fait cloisonner cette grille de mon côté.

Et bien ! poussé par la terreur, par le besoin de s'abriter contre des recherches auxquelles il supposait une issue terrible, Édouard Pommier avait osé aller se cacher derrière la grille en question, en enjambant, à cet effet, par-dessus l'appui facial de mon balcon, et, pis que cela ! en se faufilant, pour atteindre son but, à travers les pointes aiguës dont la susdite grille était hérissée.

Et c'était de ce lieu que, à mon évocation et à celle de ma femme de chambre, il venait de répondre en sourdine :

— Je suis là ! je suis là !

Élisa et moi, nous n'en pouvions croire nos oreilles.

Nous nous penchâmes en dehors pour nous assurer du fait.

— Comment ! m'écriai-je, comment, vous êtes là, Édouard ! Mais par quel moyen y êtes-vous parvenu ?

— Oh ! c'est tout simple !

Et il m'expliqua ce que je viens de vous expliquer.

— Je redoutais pour vous, ma chère Jane, ajouta-t-il en terminant, quelque algarade désagréable, si j'étais surpris par votre marquis.

— Et, pour m'éviter un ennui, vous avez joué votre vie!... Car enfin, si le pied vous avait manqué en traversant...

— Je tombais dans la rue et je me tuais... c'est possible! Mais je n'ai pas songé à cela : je ne voulais que disparaître...

Et j'ai disparu.

— En vérité, pensai-je, si je n'étais certaine qu'il n'a été courageux que par frayeur, voilà un homme que je devrais adorer pour une action aussi extraordinairement vaillante!

Élisa, qui n'avait pas les mêmes raisons que moi de suspecter l'héroïsme de mon amant, levait les yeux au ciel en murmurant sur le ton de l'enthousiasme :

— Est-ce assez beau ! Avoir risqué sa vie pour madame ! Est-ce assez beau !

Mais l'admiration d'Élisa ne devait pas tarder à s'évanouir, comme vous l'allez voir.

Je tendis la main à Édouard.

Après tout, j'aurais eu mauvaise grâce à paraître douter de ses louables intentions dans cette circonstance.

Si l'on fouillait au fond de beaucoup de grands traits de générosité, de courage ou de cœur, ne trouverait-on pas trop souvent un mobile bien différent de celui que l'opinion leur prête ?

— Je vous sais gré de ce que vous avez fait pour moi, Édouard, lui dis-je ; mais le marquis est loin, bien loin... nous sommes libres : revenez donc vite, il me tarde de vous récompenser comme vous le méritez de votre valeureuse conduite.

— Oh ! oui, madame, que vous devez une récompense à monsieur ! s'écria Élixa ; car bien sûr qu'à sa place, dix-neuf sur vingt y eussent regardé à deux fois avant de sauter par là.

Édouard secouait modestement la tête.

— Eh bien ! je vais revenir de votre côté, dit-il.

— C'est cela.

Il leva la jambe pour la passer par-dessus la balustrade.

Je ne pus retenir un mouvement d'effroi.

Quant à Élixa, elle rentra dans l'appartement en disant :

— Pardonnez-moi, madame, mais c'est plus fort que moi. Il m'est impossible de voir cela : je serais capable d'en mourir !

Au reste, Édouard avait déjà reposé son pied sur la dalle.

Il mesurait d'un œil morne la distance qui le séparait de la rue :

— Il est certain, fit-il, que c'est diantrement haut ! Je n'y avais pas pris garde tout à l'heure, mais maintenant...

— Maintenant, vous trouvez, comme moi, que c'est épouvantable, n'est-ce pas ?

Oh ! s'il y avait un moyen de vous éviter cet affreux chemin !

— Un moyen !... Je ne demande pas mieux, mais lequel ?... Ah ! si je frappais aux carreaux de votre voisin...

Est-ce un voisin ou une voisine qui habite là ?

— C'est l'un et l'autre. Mais frapper à leurs carreaux dans la nuit !... Vous allez les effrayer !

— C'est juste. On me prendra pour un voleur... on tirera sur moi, peut-être!

D'ailleurs, ce serait confier notre secret à des étrangers; et, pour votre réputation, ma belle Jane, il vaut mieux éviter cette confidence.

Ma réputation n'avait rien à appréhender, hélas ! mais le soin de mon intérêt me préoccupait quelque peu. En effet, en admettant que mes voisins ouvrirent de bonne grâce un passage à Édouard, par leur appartement, qui me répondait qu'ils ne causeraient pas de cette aventure dans la maison, et que le bruit n'en arriverait pas ainsi bientôt jusqu'à Boisselles ?

L'égoïsme rend cruel.

— Vous avez raison, Édouard, repris-je ; ce moyen est impraticable.

— Il ne me reste donc plus qu'à sauter le pas ?

— Dame !.. Bah ! ce qu'on a fait une fois...

— On peut le refaire... Hum ! Ceci n'est pas toujours parole d'Évangile, ma petite Jane. Enfin !

— Tenez, j'aurai du courage, moi aussi, Édouard. Je demeurerai là et je vous tiendrai par votre redingote quand vous aurez le corps en dehors.

— Non, non ! Bien obligé ! Je préfère que vous ne me touchiez pas, au contraire ! Restez là, soit ! mais ne bougez pas ! ne soufflez pas !

— Comme il vous plaira.

— Allons ! je traverse... — Une fichue idée que j'ai eue là, quoique ça ! Si j'avais su que le marquis n'eût pas de soupçons ! — Je traverse...

Pour la seconde fois, Édouard avait appuyé sa jambe sur l'appui du balcon...

Pour la seconde fois, il la ramena à lui.

Il renouvela un troisième, un quatrième, un cinquième, un sixième essai...

Et, toujours, son pied revint au point qu'il n'avait quitté qu'à regret !...

Pour moi, le cœur serré, malgré tout, à l'idée du périlleux voyage auquel je contraignais en quelque sorte le pauvre peintre, puisque ma volonté lui interdisait la voie naturelle pour se tirer de là, j'avais senti, d'abord, mes cheveux se dresser et tout mon être frémir, lorsque le malheureux s'était disposé à se suspendre de nouveau dans l'espace !...

Mais, en voyant ses nombreuses et toujours in-

fructueuses tentatives... en l'entendant, surtout, répéter, — chaque fois qu'il reprenait pied, — avec un accent en même temps comique et désolé :

— Non, je ne pourrai pas ! ma parole d'honneur, je ne pourrai pas !

La terreur fit place, en moi, à la gaieté.

Je me mis à rire, mais à rire à ce point qu'Élisa, rassurée, accourut, tandis qu'Édouard, interdit, me considérait, les coudes appuyés sur la balustrade.

— Qu'est-ce donc, madame, qu'est-ce donc ? s'écria Élisa, qui ne demandait qu'à prendre sa part de mon accès d'hilarité.

— Oui, qu'y a-t-il, Jane ? dit Édouard. En vérité, il me semble que le moment est assez mal choisi pour rire. Pourquoi riez-vous, voyons ? Parlez !

Le ton piqué du peintre redoubla ma joyeuse humeur.

— Pourquoi je ris ! répliquai-je ; mais je ris parce que je présume que vous resterez de l'autre côté de la grille jusqu'à la fin du monde, mon cher, attendu que vous n'oserez jamais la franchir une seconde fois ! Ah ! ah ! ah !

Et mon rire d'éclater plus fou que jamais... et Élisa de m'imiter...

Et Édouard, — qui n'était pas un sot, s'il n'avait été un héros que par hasard, — et Édouard de faire sa partie avec nous, convaincu que cela avait meilleure grâce, de sa part, que de se fâcher.

Vous devinez de quelle façon se termina l'aventure.

Édouard heurta à l'une des fenêtres de mes voisins.

Déjà réveillés par nos rires, qui retentissaient dans toute la rue, ces bons voisins n'éprouvèrent qu'une surprise médiocre en devenant acteurs dans notre petit drame nocturne. Ils savaient qui j'étais, d'ailleurs, et, quoique d'honnêtes bourgeois, comme il y avait à peine deux mois qu'ils étaient mariés et qu'ils étaient jeunes, ils se montrèrent indulgents.

Ils firent plus encore : ils promirent d'être discrets, et ils tinrent leur promesse.

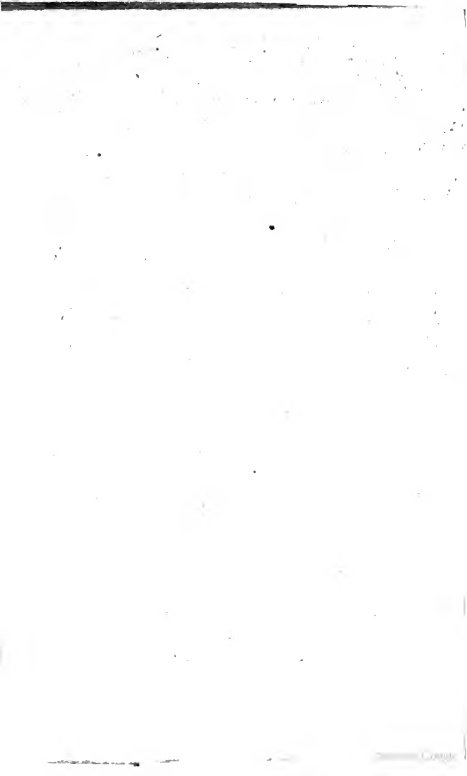
Depuis cette nuit, je ne rencontre pas Édouard Pommier sans rire.

Je l'appelle l'*amoureux au balcon*.

Il m'avait suppliée de ne pas ébruiter cette his-

toire, et jusqu'aujourd'hui, en effet, je l'avais gardée pour moi...

Je vous la confie, Spindler; ne la contez qu'à tout Paris.



VII

QUATRIÈME NUIT. — LES GALANTRIES D'UN CHEVALIER DU LANSQUENET.

Parmi les nombreux aspirants à l'honneur et au plaisir de ma conquête, lorsque j'étais la maltresse du marquis de Boisselles, il y en avait un d'une nature assez originale.

Celui-là se nommait Max de Brügen.

Max de Brügen — un homme d'une trentaine d'années à cette époque, — n'était ni beau ni laid, ni pauvre ni riche, ni spirituel ni bête, ni bon ni méchant.

Or, malgré ou grâce à toutes ces demi-qualités,

Max de Brügen me plaisait... me plaisait beaucoup.

Cependant, je refusais de répondre... catégoriquement... à ses desirs; de *couronner sa flamme*, comme on chante dans les opéras-comiques.

Et pourquoi refusais-je ?

Parce que Max était joueur... oh ! joueur comme... — Holà ! j'allais vous citer un vaudevilliste de mes amis, et il ne me le pardonnerait pas !... Mettons que Max était joueur comme les cartes. Quand une comparaison heureuse vous manque, il faut bien se contenter d'une rengaine. — Il avait mangé déjà au jeu l'héritage de son père et de deux oncles; à l'époque où je le connus, il s'occupait de couper en herbe le bien qui devait lui revenir de sa mère, pour en faire litière aux tapis-verts de Paris.

Et, pourtant, ces dernières bribes de richesse épuisées, Max de Brügen n'ignorait pas qu'il n'aurait plus rien à espérer dans l'avenir.

Mais un joueur s'inquiète bien de l'avenir !

J'avais avoué à Max de Brügen la cause de mes rigueurs.

— Je ne pouvais croire, lui avais-je dit, qu'un homme qui passait ses jours et ses nuits au jeu, fût

susceptible de goûter quelque bonheur dans la société d'une femme.

Ce à quoi il m'avait répondu :

— Mettez-moi à l'épreuve, Jane, et vous verrez si j'ai l'air de m'ennuyer avec vous... et si je vous ennuie quand je serai votre amant.

— D'ailleurs, lui avais-je dit encore, — un peu pour me débarrasser de lui, un peu pour le piquer d'amour-propre; — d'ailleurs, à quel propos vous aimerais-je, mon cher? Qu'avez-vous à m'offrir de mieux que Boisselles, pour que je le trompe à votre profit?

De l'amour... Boisselles en a autant que vous à mon service.

De la fortune.... il en a davantage.

Et puis, ce que vous possédez ne vous appartient jamais réellement en propre, à vous! Votre or, le lansquenet et le baccarat vous le prêtent aujourd'hui pour vous le reprendre demain.

Or ou amour, ce qu'on me donne est donc de meilleur aloi que ce que vous m'offrez.

Surpassez le marquis... éblouissez - moi, non par des présents... — vos diamants auraient toujours, pour moi, une odeur de tripot qui m'empêche

rait de les porter, — mais par un acte de tendresse à la fois somptueux et bizarre....

Par quelque chose qui me flatte et me captive, enfin...

Et, dans ce cas, peut-être consentirai-je à vous écouter... et à oublier mes dangereuses rivales : mes dames de Trèfle, de Pique, de Carreau et de Cœur.

Je tenais ce discours à Max de Brügen, un soir, assise à ses côtés dans mon boudoir, lorsque ma femme de chambre m'annonça que le marquis m'attendait au salon.

Max me salua ; mais, avant de se retirer :

— Ainsi donc, fit-il, en me baisant la main, vous me jurez... par Vénus, que le jour où je vous prouverai qu'un infâme joueur, de ma sorte, peut et sait, quand il le veut, aimer mieux que qui ce soit au monde, vous n'aurez rien à me refuser ?

— Je vous le jure ! répliquai-je en riant.

— Il suffit ; merci, Jane, et... au revoir.

Et Max de Brügen s'éloigna, ruminant, sans doute déjà, mille projets tendant à me vaincre.

Malheureusement pour lui, ce soir-là, l'état critique de sa bourse s'opposait à l'exécution de mon

vœu. Accomplissez donc, sans le sou, un acte de tendresse... à la fois *somptueux et bizarre* !

La veille, le pauvre garçon avait perdu les derniers quinze cents francs qui lui restaient d'une somme assez rondelette empruntée, à grand'peine, huit jours auparavant, à un usurier.

Il rentra chez lui. Étendu sur une natte, il se mit à chercher des inspirations dans la fumée de sa cigarette.

Le *chez lui* de Max de Brügen mérite une mention particulière.

Imaginez-vous que Max habitait, rue du Helder, un appartement charmant, mais que cet appartement charmant avait l'inconvénient d'être meublé avec ce que notre joueur intitulait un *meublier roulant*, c'est-à-dire un mobilier qui s'en allait chez le tapissier, quand son maître avait besoin d'argent, pour ne revenir au logis que quand le tapissier était rentré dans son prêt.

Or, justement, Max de Brügen, ayant oublié de dégager ses meubles, lorsqu'il avait emprunté récemment à l'usurier, son appartement était complètement vide le soir en question. Une natte de joncs, un vase pour mettre son tabac, un lit de sangle, un

pot à eau et une chaise de paille, — toutes choses sur lesquelles on ne lui eût pas avancé deux liards, — telles étaient, avec une pièce de deux francs qui se morfondait, solitaire, au fond de son gousset, ses uniques ressources pour capter la fortune.

Max fuma huit cigarettes avant d'avoir mis le grappin sur une idée.....

Tout à coup il se leva. L'inspiration s'était laissé saisir aux cheveux; il ne s'agissait plus que de savoir si elle ne portait pas de fausses nattes.

Il ouvrit une croisée donnant sur la cour de la maison et appela son portier. Le portier monta.

M. Bridault, le portier, était un vieux tailleur en vieux qui vénérât Max parce que celui-ci, s'il oubliait toujours de payer l'amende de cinquante centimes qu'il devait lorsqu'il rentrait tard, — et qu'il avait perdu, — se plaisait par contre, lorsqu'il avait gagné, — qu'il rentrât tard ou non, alors, — à gratifier noblement son concierge d'une belle pièce de cinq francs, voire parfois d'un napoléon !

A locataire généreux portier aimable.

M. Bridault sourit gracieusement à Max de Brüngen sans avoir l'air de s'apercevoir qu'il ne restait pas une seule glace dans l'appartement pour refléter

son sourire. L'honnête concierge était, d'ailleurs, au courant des manœuvres du mobilier roulant ; je suppose même qu'il daignait fermer les yeux sur des pérégrinations que le propriétaire de la maison n'eût sans doute pas tolérées s'il les eût connues....

— Monsieur a besoin de moi ? fit-il en s'inclinant.

— Oui, mon cher Bridault, oui, repartit Max, du ton de Don Juan avec M. Dimanche, j'ai besoin de vous.

Mais, avant tout, une question, mon cher Bridault. Êtes-vous superstitieux ?

Le concierge écarquilla les yeux et les oreilles.

— Si je suis superstitieux ? répéta-t-il. Je ne comprends pas bien ce que monsieur entend par là.

Max sourit en dessous ; la mine effarée du brave homme le divertissait fort.

— Je vais me faire comprendre, reprit-il ; je vous demande si vous croyez aux pressentiments, aux avertissements, aux pronostics ? Si vous craignez de répandre le sel sur la table, et si vous décidez le pain d'une croix avant de l'entamer ? Si vous êtes réjoui quand vous avez mis, par mégarde, vos chaussettes à l'envers, et si vous vous gardez,

comme de la peste, de commencer une affaire un vendredi? Si vous redoutez les hurlements d'un chien ou d'une chouette à certaines heures, et si vous vous félicitez de rencontrer une araignée le soir? Si vous évitez de placer les fourchettes et les couteaux en croix et si vous avez le soin de ne jamais conter, à jeun, à votre femme, les rêves qui ont pu vous tourmenter dans la nuit.

Eh bien! que répondez-vous à tout cela?

M. Bridault avait écouté, dans la plus religieuse attention, la longue tirade de questions de tireuse de cartes que lui avait débitée Max...

Et, à mesure que son locataire se plongeait de plus en plus dans cette tirade, le visage du pauvre portier prenait une expression de plus en plus grave et solennelle...

A ces derniers mots : « Que répondez-vous à tout cela ? » M. Bridault secoua lentement la tête de haut en bas et de bas en haut, et de son médium le plus accentué :

— Mais je réponds, fit-il, que je ne me donne pas pour un esprit fort, un philosophe, un voltairien, monsieur Max, et que... et que mon opinion est qu'il ne faut pas plus plaisanter avec des mystères...

qu'on serait très-embarrassé d'expliquer... qu'il ne faut jouer avec sa santé, quand on se porte bien...

— Et à plus forte raison quand on est malade; vous êtes dans le vrai, mon bon Bridault, et je suis ravi d'une manière de voir, de votre part, qui concorde parfaitement avec la mienne, quant à la conduite qu'on doit tenir en certaines occasions de la vie...

D'autant plus ravi, que j'ai la conviction intime, à cette heure, — puisque nous nous entendons si bien, — que vous allez apprécier, à sa juste valeur, l'opportunité du service que je me dispose à réclamer de vous.

M. Bridault se rengorgea.

— Je suis trop heureux... c'est certainement bien de l'honneur pour moi... balbutia-t-il.

— Voici ce que c'est, interrompit Max, sérieux comme un directeur de théâtre qui regarde s'il y a du monde dans sa salle; je n'ai pas d'argent...

Et, cependant, je ne vous cache pas que je suis dévoré d'une envie furieuse d'aller faire une partie quelque part ce soir.

Pour contenter mon envie, je pourrais, à coup

sûr, me rendre chez un de mes amis et lui emprunter quelques sommes...

Mais, outre que cette démarche me prendrait un temps que je considère comme précieux, elle aurait encore le désavantage de froisser un caprice qui vient de me pousser...

Un caprice... des plus capricieux...

Un caprice de joueur.

Celui de vous dire, à vous, mon cher Bridault... qui ne me devez rien pourtant, et qui, par ce motif même, peut-être, n'hésitez pas à m'obliger : « Possédez-vous cinq louis mignons... prêtez-les-moi ; j'ai le pressentiment qu'ils me porteront bonheur... et que je vous les rendrai, cette nuit, triplés.

M. Bridault se grattait le nez.

Il possédait bien, en effet, les cinq louis requis...

Et la perspective de les voir revenir accompagnés de dix camarades, s'il consentait à les confier à Max de Brügen, lui souriait assez...

Mais, d'un autre côté, cinq louis, c'est cent francs, et, cent francs, c'est une somme pour un portier...

C'est, souvent même, une somme pour tout autre qu'un portier.

Cependant Max de Brügen était si généreux... quand il pouvait être généreux !

Si aimable et si *pas fier* toujours !

Il venait de confesser à son concierge qu'il croyait, comme lui, à l'influence du vendredi, du sel renversé et des fourchettes en croix...

Le moyen de supposer qu'un homme doué de tels principes pût faire tort, à son prochain, d'une obligation !

M. Bridault cessa de se gratter le nez et s'inclinant devant Max de Brügen :

— Monsieur, dit-il, je vais quérir les cinq louis dont vous avez besoin et je souhaite, qu'en accord avec votre pressentiment, ils fassent, cette nuit, une infinité de petits entre vos mains.

Un éclair de joie jaillit de la prunelle de Max.

— Vivat ! s'écria-t-il ! Bridault, vous êtes la perle des concierges ! Si jamais je deviens millionnaire, je vous ferai monter en épingle.

.
Vingt minutes après cet épisode, Max de Brügen, le magot de son portier en poche, se rendait à l'hôtel de certaine comédienne du théâtre des Variétés, où l'on jouait, toutes les nuits, un jeu d'enfer.

Cependant, avait-il dit la vérité à M. Bridault en lui jurant qu'il croyait à la vertu de son argent pour lui attirer les faveurs de la fortune, ou était-ce, tout simplement, qu'il se trouvait alors si dépourvu de ressources que, pour s'en procurer, il n'avait pas hésité à puiser jusque dans la bourse d'un portier ?

Quand il me conta plus tard cette histoire, Max refusa de s'expliquer positivement sur le motif qui l'avait poussé à cet emprunt... au moins excentrique.

Pour mon compte, je ne erois pas me tromper en disant qu'une pensée de fatalisme ent plus de part que toute autre, en cette circonstance, dans la détermination de Max.

Tout joueur est superstitieux.

Nier l'influence des places à un tapis vert; celle de telle ou telle coupe, de telle ou telle carte, de telle ou telle heure; nier une sorte de divination à des moments donnés de veine ou de déveine; railler le sort qui peut tout pour vous au jeu, c'est braver son maître!... Un maître inconnu, sans doute, mais un maître qui existe, pourtant, et qui vous le prouve à chaque minute, à chaque seconde !

Bref, c'est avouer qu'il ne coule pas du pur sang de joueur dans vos veines ..

Et vous savez que Max de Brügen était joueur, lui. Oh ! joueur comme...

Allons, bon ! encore le nom de mon ami le vau-devilliste qui me venait aux lèvres ! Merci, pour qu'il m'attaque en diffamation si mes confidences arrivaient jusqu'à ses oreilles !...

Et qu'il ne m'envoie plus de loges à ses *premières* !

.....

Ce qui n'est pas une plaisanterie, si son pressentiment en était une, c'est que Max de Brügen gagna quinze mille francs, cette nuit-là, avec les cinq misérables louis de M. Bridault.

A quatre heures du matin, il rentrait chez lui
M. Bridault veillait ; cela se devine...

Et le cœur du prêteur dut battre, même, une fière chamade, au bruit des pas de l'emprunteur.

— Tenez, mon cher, cria le second au premier en lui jetant un billet de cinq cents francs, voici votre part.

Je vous le disais bien que votre argent me porterait bonheur !

Ma clef, hélas ! je me meurs d'envie de dormir.

Le lendemain, à midi, le *meublier* roulant avait quitté le magasin du tapissier pour se réinstaller dans le domicile de Max de Brügel...

Et le soir, vers les sept heures, Max se présentait à moi en me disant :

— Mon *acte de tendresse*, à la fois *somptueux et bizarre*, est tout prêt, ma chère Jane.

Êtes-vous prête aussi à tenir votre parole, vous ?

Il n'y avait pas à reculer. On a de la probité ou on n'en a pas...

Et puis je venais de me disputer avec Boisselles à propos d'un petit coup de canif dans le contrat, et je n'étais pas fâchée de me venger de l'ennui qu'on m'avait causé en essayant d'un véritable coup de sabre.

— Qu'exigez-vous de moi ? répliquai-je à Max.

— Je n'exige point ; j'espère. Où allez-vous de ce pas ?

— Mais au Gymnase, où l'on donne une pièce nouvelle.

— Très-bien ! Je passerai vous prendre à onze

heures, au Gymnase, et de là nous irons souper ensemble.

Est-ce convenu ?

— C'est convenu.

A onze heures cinq minutes, je montais en coupé avec Max de Brügen.

— Aux Frères Provençaux ! ordonna-t-il à son cocher.

— Ha ça ! dis-je, en route, — pour la forme : j'étais certaine d'avance que Max avait imaginé quelque merveille ; — ha ça, mon cher, vous savez que si je ne suis pas contente, il n'y a rien de fait ?

Max sourit orgueilleusement.

— Je m'en remets à votre impartialité, madame, repartit-il.

Un maître d'hôtel attendait notre venue sous le péristyle du restaurant ; Max échangea avec lui un regard d'intelligence.

— Si monsieur et madame veulent monter, tout est disposé, dit le maître d'hôtel.

— Bon. C'est au numéro 8, n'est-ce pas ?

— Au numéro 8, oui, monsieur ; au premier étage.

— Merci ; votre bras, madame.

Nous gravâmes quelques marches et arrivâmes devant le petit salon qui porte le numéro 8...

Mais, avant de tourner la clef qui se trouvait sur la porte :

— Ma belle Jane, dit Max, en se tournant de mon côté, bien des hommes vous ont adorée avant moi; je le sais, et, parmi ces hommes, ceux à qui vous avez permis de vous prouver leur tendresse, ont dû, dans leur reconnaissance de vos bontés, s'ingénier, pour vous plaire, en surprises galantes ou fastueuses de toute espèce...

Or, je n'attaque ni le goût ni l'imagination de mes devanciers, chère Jane; on n'attaque point qui ne peut se défendre; seulement, je m'adresse à votre loyauté même : entrez dans ce salon et dites-moi si, au mois de décembre, — car nous sommes en décembre, il importe que vous vous le rappeliez, — aucun de vos amants, eût-il été riche comme Rotschild et Pereire réunis, et magnifique comme Monte-Cristo... tout seul... vous a jamais offert un souper servi comme celui auquel je suis fier de vous convier.

Parlant ainsi, Max de Brugen ouvrait la porte du salon...

Et je ne pus reténir un cri... un cri d'admiration.

Ce n'était pas un salon que j'avais devant les yeux, mais un bosquet, une oasis, un Éden étincelant des fleurs les plus belles, les plus fraîches, les plus rares ! Tentures, rideaux, murailles, parquet, plafond, meubles, tout avait disparu là-dedans sous un revêtement de camélias roses et blancs, de cactus, de jasmins des Açores, de lilas de Perse, de rhododendrons, artistement nuancés, artistement mêlés les uns aux autres. Entrelacées aux pieds de la table qui supportait notre couvert, aux dossiers des fauteuils où nous allions nous asseoir, aux coussins du divan... où nous avions le droit de nous reposer, il y avait des guirlandes de fleurs ; il y en avait après le lustre qui éclairait de ses vingt bougies ce spectacle magique ; il y en avait autour des vases d'argent où le champagne se glaçait, autour de la pendule qui m'apprenait l'heure de cet enchantement !... Des fleurs, et puis des fleurs, et encore des fleurs ! Il y en avait partout et toujours, et toujours et partout aussi splendides comme couleur, comme éclat !

— Eh bien ! me dit Max, qui suivait, attentif, sur

ma physionomie, les phases de mon ivresse; eh bien! Jane, que pensez-vous de mes façons de traiter la femme que j'aime?

Pensez-vous encore qu'un joueur ne puisse être qu'un rustre, un ours, un Huron?

Mais entrez donc! Oh! n'ayez pas peur de marcher sur ces fleurs! elles sont là pour reposer vos petits pieds du contact monotone de la soie et du velours...

Et, quant à leurs parfums, vous ne l'ignorez pas, ma Jane: si, plus que leurs sœurs d'été, elles sont riches et brillantes de tons, moins que ces dernières aussi ces chères filles de l'hiver sont redoutables pour vos nerfs délicats.

Nous souperons, au milieu d'elles sans souffrir de leur société...

Et nous les quitterons sans un seul mauvais souvenir d'elles, ni du cœur, ni de la tête.

Je tendis la main à Max, et j'entrai résolument dans le salon, foulant sous mes pas son ravissant tapis.

Je ne devais sortir de ce nid d'amour qu'au petit jour.

.

Savez-vous, Spindler, ce qu'avait coûté à Max de Brügen sa poétique invention d'une oasis en plein hiver ?

Cinq mille francs, ni plus, ni moins. Cinq mille francs ! Lemichet, l'horticulteur, — le maître de cérémonies de Max en cette occasion, — me confessa ce chiffre, six semaines après, un jour que j'étais allée à ses sorres me commander un bouquet de bal.

Cinq mille francs de fleurs pour séduire une femme qui vous plaît !... Allons, n'est-il pas vrai qu'il n'y a au monde qu'un joueur — un joueur galant et aimable tel qu'était Max de Brügen, — pour commettre de ces délicieuses folies-là !



VIII

CINQUIÈME NUIT — L'AMOUR AU SOUVENIR.

On a dit que le bonheur fatiguait à la longue; on a dit vrai. Rien de plus monotone que de voir ses désirs de la veille se réaliser invariablement le lendemain! Rien de plus ennuyeux que de porter sans cesse des diamants et des cachemires! Rien de plus indigeste que de dîner toujours bien! Rien de plus fastidieux que de s'entendre dire toute la journée... quelquefois, hélas! toute la nuit; « Vous êtes charmante ! »

Il y avait dix-huit mois à peine que je vivais avec le marquis de Boisselles, et j'en étais arrivée déjà à cet état de satiété.

C'est que le marquis était trop bon et trop indulgent pour moi; — quoique je lui eusse prouvé maintes fois que je ne le méritais guère! — c'est qu'il était trop riche et trop généreux; c'est qu'il m'aimait trop...

Bref, je vous le répète, c'est que le ciel de mon existence était trop uniformément pur et bleu, et qu'à force de contempler ce radieux firmament, n'y apercevant jamais le plus léger nuage, j'avais fini par fermer les yeux — non plus éblouie, mais ennuyée — pour ne plus rien voir et pour bâiller à mon aise.

Bâiller à vingt ans, c'est triste, n'est-ce pas?

Je me livrais — en bâillant — à cette réflexion, étendue au fond de mon coupé, un matin que j'étais sortie pour m'occuper de quelques emplettes, lorsque, au détour d'une rue, j'aperçus une personne dont l'aspect me fit tressaillir.

Cette personne — oh! je la reconnus bien, quoiqu'il y eût près de quatre ans que je ne l'eusse vue! — n'était autre que Lucien de Flavarens. Lucien de Flavarens, que je retrouvais homme après l'avoir quitté enfant, et plus beau encore maintenant à mes yeux, avec sa tournure mâle et ses fières mous-

taches, qu'il ne m'avait semblé jadis avec son air timide et son imperceptible poil follet aux lèvres.

J'ordonnai à mon cocher de prendre le pas, pour ne point m'éloigner trop vite de ma bienheureuse rencontre. Néanmoins, je demeurais indécise quant à ce que je devais faire en cette occasion ?

« L'appellerai-je ? Ne l'appellerai-je pas ? » me répétais-je, sans abandonner du regard Lucien de Flavarens, qui poursuivait sa route, peu soucieux de cette voiture qui le suivait de la sorte.

Je ne sais quel sentiment de crainte me retenait...

Mais je sais bien quels désirs me poussaient !

Les désirs eurent le dessus.

Lucien de Flavarens, vous ai-je dit, ne se trouvait qu'à quelques pas de mon coupé, sur le trottoir...

— Lucien ! m'écriai-je, en me penchant tout d'un coup au dehors.

Il se retourna... me considéra une seconde... et tressaillit à son tour !

Oh ! il me reconnut aussi tout de suite !

J'avais ouvert la portière...

luxe d'emprunt ait quelque chose de ridicule pour vous?... Il me donne bien envie de me rire au nez à moi-même, quelquefois, quand je me hasarde à l'envisager de trop près !

— Jane, je vous jure que mon intention...

— N'a pas été de m'offenser... j'en suis certaine, mon ami.

— Seulement, vous concevez, la surprise...

— Et un peu aussi, avouez-le, la pensée que mon caractère a dû subir l'influence de mon changement de position, tout cela vous a donné à croire qu'il n'y avait pas lieu de se gêner avec moi !

Et, en effet, à quoi bon se gêner avec une femme de mon espèce ! Une femme galante !

Lucien allait se récrier de nouveau ; de nouveau, je lui coupai la parole.

— Assez sur ce sujet ! repris-je. Je vous ai prouvé, Lucien, que si je ne suis réellement qu'une femme galante, je n'ai pas abjuré, pour cela, toute intelligence, puisque je reconnais qu'il ne m'est pas permis de me révolter contre l'opinion. A présent, vous plait-il que je vous prouve, en outre, que je n'oublie pas les gens que j'ai aimés ? Écoutez-moi :

Lucien, toute autre à ma place, en cette circonstance, par politique ou par coquetterie, se garderait de vous parler tout de suite, comme je vais vous parler...

Moi, qui ne tiens à me montrer ni rusée, ni coquette avec vous, parce que je trouve que ce serait du temps perdu, je vous dis sans plus attendre, je vous dis la première : « Ami, je vous fis une promesse, il y a quatre ans, vous en souvenez-vous ? Une promesse qu'il ne dépendit pas de moi d'effectuer, vous me rendrez cette justice. Aujourd'hui que le hasard nous réunit, cet engagement que je pris avec vous autrefois, voulez-vous que je le remplisse ? Dame, je ne vous donnerai pas à vingt ans, ce que je vous aurais donné à seize, mais... »

— Mais vous êtes adorable, ma Jane ! interrompit Lucien, en me couvrant les mains de baisers, et je vous remercie mille et mille fois, entendez-vous, de venir si gracieusement au-devant de mes vœux... et j'accepte avec joie le bonheur que vous daignez m'offrir ! — Alors ?

— Alors, êtes-vous libre ce soir ?

— Oui.

— Eh bien ! vous m'attendrez... dans un endroit convenu... vers les sept heures.

— Bien. Et nous irons ?

— Cela ne me regarde pas.

— C'est juste !... Et nous resterons ensemble ?

— Jusqu'à demain.

— A merveille. Où demeurez-vous, Jane ?

— Rue de la Ferme-des-Mathurins.

— Je vous attendrai rue Le Pelletier. Il n'y a pas d'Opéra ce soir... ma voiture stationnera près du théâtre. Est-ce dit ?

— Parfaitement. Ah ! il est dit aussi, n'est-il pas vrai, Lucien, que pour ce soir, dans le passé comme dans le présent et l'avenir, nous ne causerons que de nous... et rien que de nous !

Lucien secoua affirmativement la tête.

— Soyez tranquille, ma Jane, reprit-il, nous ferons si heureuses les heures que nous passerons ensemble, ce soir, que, quand nous le voudrions, nous n'aurons pas une minute à donner aux autres.

Mon coupé s'arrêtait à ce moment ; nous étions en face d'un magasin de modes, où j'avais ordonné de me conduire.

— Au revoir, Jane t'a dit Lucien.

— Au revoir, Lucien, repartis-je.

.....
Ah ! que cette journée me parut longue !

J'ai aimé plusieurs fois dans ma vie ; plusieurs fois, par conséquent, j'ai attendu avec impatience l'instant où il me serait permis de dire : « je t'aime ! » à celui à qui je n'avais dit jusqu'alors que : « je vous aime ! »

Jamais les heures ne se sont, pour moi, écoulées aussi lentement que celles que je comptai, entre le moment de ma rencontre avec Lucien de Flavarens et celui où je devais le rejoindre.

Enfin ce moment arriva.

J'avais revêtu exprès une toilette des plus simples. Un voile épais cachait mes traits.

Je donnai mes derniers ordres à Élisabeth.

— Si le marquis vient ce soir, tu lui diras que je suis au théâtre ; quel théâtre ? tu l'ignores.

S'il vient cette nuit, tu lui diras que je couche chez une amie. Quelle amie ? On n'a jamais pu le savoir.

A pied, comme une grisette, je courus au lieu

du rendez-vous. Lucien de Flavarens m'y attendait déjà depuis vingt minutes.

La voiture partit au grand trot.

— Et où allons-nous ainsi, monsieur? dis-je en fire deux baisers.

— Ne le devinez-vous pas, Jane, puisque vous m'avez autorisé à vous conduire où il me plairait?

— Ah! m'écriai-je, en bondissant de plaisir, nous allons à Joinville!

Notre cher Joinville! Il s'était métamorphosé bien à son désavantage depuis quatre ans que je ne l'avais vu! Un fort et une plaine de manœuvres remplaçaient, à sa porte, les beaux arbres qui l'ombrageaient jadis.

La voiture nous arrêta chez Pinson, le restaurateur; Lucien commanda notre souper, puis, bras dessus, bras dessous, nous nous en allâmes nous promener.

La nuit était superbe; — une nuit comme celle-ci, tenez, Spindler; — la lune, dans son plein, répandait sur la terre sa lumière douce et calme...

Nous nous rendîmes d'abord du côté de la chau-

mière de ma tante ; — ma pauvre tante Vollier ; il y avait un an qu'elle était morte , alors ; — ensuite, nous saluâmes la maison des parents de Lucien !... Cette gentille maison, toute pleine pour nous de souvenirs, et qui appartenait aussi à des étrangers, maintenant. Depuis deux ans, Lucien et sa famille avaient cessé d'y venir passer, comme autrefois, la belle saison.

— Comme tout change ! murmurai-je, en me servant, avec un soupir, contre mon compagnon.

— Tout ! oui, excepté le cœur, tant qu'il bat aux bonnes pensées ! répliqua-t-il.

Nous sortîmes du village et nous nous dirigeâmes vers la rivière. Nous ne voulions pas revoir le bois ; pour l'atteindre, à présent, il y avait toute une aride plaine à traverser, et dans cette plaine, nous n'eussions pas même retrouvé la trace de ces étroits sentiers, de ces frais taillis de noisetiers, au milieu desquels nous nous étions si souvent égarés... exprès... en bégayant nos premières leçons d'amour.

Mais, sur les bords de la Marne, du moins, le temps et les hommes n'avaient rien détruit, rien transformé encore. Grands peupliers qui se plient,

en gémissant, sous la bisé; saules échevelés, vertes oseraies; et puis le barrage et son mugissement incessant, et les grenouilles qui coassent dans les joncs, et les poissons qui bondissent en se jouant, hors de l'eau, et les bachots rustiques des pêcheurs, et les élégantes embarcations des canotiers parisiens... là nous retrouvions, à peu près, tout tel que nous l'avions laissé.

Nous étions descendus chez Pinson à huit heures; nous n'y rentrâmes qu'à minuit. Le digne hôtelier s'inquiétait déjà de notre retard, et, surtout, de la mauvaise tournure que prenait notre souper, que Lucien avait, imprudemment, commandé pour onze heures.

Mais nous nous moquions bien du souper! Est-ce qu'on a faim quand on est heureux... heureux d'amour! L'amour qui conserve l'appétit n'est pas de l'amour. Quand le cœur est repu, l'estomac jeûne.

On nous avait dressé notre couvert dans une assez jolie chambre dont les fenêtres s'ouvraient sur la rivière...

Nous fîmes semblant de manger un brin de volaille...

De goûter de quelques fruits...

De boire quelques gouttes de vin...

Puis nous jetâmes, en même temps, tous deux, notre serviette, et nous repoussâmes la table.

— Te souviens-tu ? te souviens-tu ?

Jusqu'à cet instant, dans notre conversation, chaque phrase avait invariablement débuté par cette question.

Après les souvenirs, les faits ; après l'évocation du passé, la jouissance du présent ; après l'ombre, la proie !

Nous demeurâmes une heure encore à causer, Lucien et moi, accoudés, côte à côte, sur le balcon d'une des croisées de notre chambre...

Mais à causer, alors, comme on cause quand on s'aime... qu'il est minuit... et que personne ne peut voir de quelles variations charmantes on entremêle sa causerie !

.
Il est vrai, je n'avais plus seize ans, et je n'étais plus une petite fille...

Il est vrai, Lucien était devenu un homme... et un homme aux passions ardentes, impétueuses !...

Et pourtant, sur mon âme, Spindler, Lucien

m'aima tant et si bien, cette nuit-là, et je le lui rendis si bien et tant, qu'au sein de nos extases, reléguant, d'un commun accord, dans l'oubli, quatre ans d'inter règne, il nous sembla que nous nous retrouvions après nous être séparés seulement la veille.



IX

SIXIÈME NUIT. — UNE VENGEANCE.

J'ignore quel méchant hasard s'en mêla, mais Boisselles eut vent de ma nuit à Joinville avec Lucien de Flavarens, et, cette fois, il fut inexorable : il me quitta.

Cela me fit de la peine ; franchement, j'avais beaucoup d'amitié pour le marquis ; mais comme les prétendants à sa succession ne manquaient pas, j'eus bientôt remplacé Boisselles.

Mon nouvel amant... sérieux... se nommait le vicomte Terzé. Aussi riche que Boisselles, Terzé avait l'avantage sur ce dernier de mépriser souverainement la jalousie. Ce fut même à ce mérite particu-

lier qu'il dut de l'emporter sur ses concurrents : dans les derniers temps de notre liaison, Boisselles m'avait fait prendre les jaloux en horreur.

Pauvre Boisselles ! Il était écrit que je le regretterais un jour pourtant, en m'apercevant que j'avais troqué mon tyran borgne contre un tyran aveugle.

Mais nous n'en sommes pas encore là.

Terzé me laissait donc une grande liberté ; il est vrai qu'en revanche les heures que je passais en sa puissance me semblaient doublement désagréables, attendu que c'étaient toujours celles-là que j'aurais désiré passer avec un autre, et qu'en outre le cher vicomte — je ne tardai point à en acquérir la triste conviction — était bien le personnage le plus sot et le plus ennuyeux qu'on puisse rencontrer sur toute la surface du globe !

Oh ! son caractère était d'une égalité désolante, à ce monsieur ! Il n'avait pas une pensée, il ne prononçait pas un mot qui ne fût une impertinence ou une méchanceté.

Au début de nos relations, comme il avait ménagé quelque peu, sans doute, *ses moyens*, je m'étais bornée à constater, pour mémoire, sans autrement m'en inquiéter, les angles, aspérités et épines de ce cher

Terzé. Et, en effet, que nous importe que les amants que nous n'aimons pas ne soient pas aimables ! Au contraire, nous sommes plus disposées souvent à leur savoir gré du peu de soin qu'ils prennent de nous plaire qu'à le leur reprocher. Leurs fautes, à ce sujet, sont une excuse de nos infidélités.

C'était pendant l'hiver de 185... J'étais recherchée alors par un certain Léonce de Presles, quart d'agent de change ; un assez gentil garçon, jeune, spirituel quelquefois, et aussi empressé toujours près de moi que Terzé l'était peu...

Et que je dédaignais pourtant, — au grand courroux de mes amies, qui me répétaient sans cesse que Léonce valait certes la peine qu'on ne le dédaignât pas... — parce que, fantasque comme toute femme qui n'a que cela à faire, je m'étais prise alors d'une ardente passion pour un comédien qui ne possédait, comme homme, — et comme acteur aussi, je crois, — que de très-beaux yeux bleus.

Oh ! mais de magnifiques yeux bleus !

Or, il y avait trois semaines déjà que Léonce de Presles me courtisait ainsi en pure perte...

Et trois semaines également que Félicien Ray-

mond — mon comédien — ne me courtisait plus.. se contentant de me prouver, tant et plus, qu'il m'adorait..

Lorsqu'un beau matin, Léona Marcel, une de mes intimes, — c'est-à-dire une amie à qui je n'aurais eu garde de confier l'ombre d'un secret, — lorsqu'un beau matin, Léona Marcel entra dans mon boudoir en me criant d'un ton victorieux :

— Ah ! je te l'avais bien dit, Jane, que tu y arriverais !

— Que j'arriverais à quoi ?

— Eh !... A adorer ce cher Léonce de Presles, vraiment !

Je bondis de surprise.

— Moi... j'adore Léonce de Presles ?

— Sans doute, reprit Léona. Oh ! tu ne vas pas t'amuser à jouer à la discrétion, ma bonne, à présent que tout Paris le sait !...

— Ah ! tout Paris sait...

— Que tu es avec Léonce... Mais lui-même n'en fait pas mystère !... Et il a raison ! Pourquoi vous en cacheriez-vous ? N'êtes-vous pas libres tous deux de vous aimer ?

— Il est possible ; cependant...

— Cependant tu as l'air ébahi comme si je te contais là quelque chose d'étourdissant ! Mon Dieu, mais c'est tout simple au contraire ! Et, pour te convaincre qu'il est au moins inutile de nier, s'il faut te dire qu'en ma présence, hier au soir, chez Louise Berger, Léonce de Presles — après qu'on l'eût un peu prié, il est vrai, — nous a avoué...

— Que j'étais sa maîtresse, je serai convaincue, en effet, que Léonce de Presles...

— A menti peut-être ? Ah ! ah ! quelle mine furieuse ! Vous allez voir qu'elle va se fâcher contre ce pauvre garçon parce qu'il s'est montré fier de son bonheur ! Ah ! ah ! c'est trop fort, ma parole !

En entendant Léona Marcel répéter devant moi l'insigne mensonge dont Léonce de Presles était l'auteur, la colère m'était en effet montée au visage, et, un instant, j'avais eu envie de répondre par un énergique démenti...

Mais réfléchissant que, d'abord, Léona Marcel ne croirait pas à mon démenti...

Ensuite, que cette misérable histoire ne méritait pas ma colère...

Je redevins aussitôt calme et souriante, comme si ce qu'on m'apprenait eût été la chose la plus

inoffensive du monde; je fis mieux, je plaisantai sur la velléité de discrétion que j'avais eu la faiblesse d'éprouver en face d'une amie.

Si bien que lorsque Léona Marcel me quitta, une heure après, elle était plus persuadée que jamais que Léonce de Presles était mon amant.

Mais l'opinion de Léona, à ce sujet, dût-elle la partager avec tout Paris, m'était bien indifférente. Qu'on me prêtât un amant de plus ou de moins, à moi, à qui l'on en avait donné déjà mille, la belle affaire ! Notre réputation, à nous autres, — si tant est que nous ayons une réputation, — n'a rien à craindre de ce genre de bruits-là.

Ce qui me préoccupait pour le moment, au plus haut degré, le voici :

Je désirais me venger du mensonge de Léonce de Presles.

Je voulais cette vengeance à la fois originale et cruelle.

Demeurée seule, je me mis à fouiller, avec une sorte de rage, dans mon esprit...

Au bout de cinq minutes de recherche, je partis d'un long éclat de rire.

J'avais trouvé ma vengeance.

.

A ce propos, Spindler, vous devez, je gage, partager mon sentiment. N'est-il pas vrai que s'il y a, le plus souvent, niaiserie, chez un homme, à se targuer de ses bonnes fortunes, toujours, de la part de cet homme, dans quelque position qu'il scit, il y a honte et infamie à chanter une victoire... qu'il n'a pas remportée.

Sans doute, je n'ignore pas que pour la plupart de ceux qui nous poursuivent avec le plus de passion, toutes, tant que nous sommes, femmes du demi ou du quart de monde, petites actrices ou grisettes, nous valons si peu, au point de vue moral, que nous ne méritons guère qu'on se gêne avec nous.

Comme je vous le disais tout à l'heure, notre réputation est à l'abri de la calomnie. Nous nous sommes placées, par nos mœurs, au-dessous de la société; nous n'avons donc pas le droit de nous récrier si l'on nous insulte, de nous plaindre si l'on nous blesse.

Mais si bas que soit tombée une créature humaine, par ses fautes ou par ses vices, il lui est

cependant permis, s'il lui reste un peu de cœur, de châtier celui qui ne craint pas de se courber pour s'attaquer à elle.

Le dépit, la colère, nous tiennent souvent lieu d'honneur, de dignité.

Qu'après avoir été mon amant, M. Léonce de Presles se fût éloignée de moi avec dédain...

Qu'il m'eût traitée, partout, avec mépris...

Je n'aurais rien eu à dire.

Quand on a commis une sottise, il faut savoir en supporter les conséquences.

Mais, en trois semaines, je n'avais, et à mon cœur défendant, accordé à ce monsieur que quelques faveurs insignifiantes...

Je lui avais, tout au plus, abandonné mon petit doigt...

Et, sans vergogne, il prenait, aux yeux de tous, possession de ma personne tout entière !...

Je devais une correction à sa vanité...

Et je la lui administrai d'importance, ainsi que je vais vous le conter.

Léonce de Presles ne manquait pas un seul jour de venir me rendre ses devoirs. Ce jour-là, comme les autres, peu après que Léona m'eût appris qu'il

était mon amant, Léonce se présenta chez moi.

J'étais seule, par aventure; il en profita pour se montrer plus empressé, plus brûlant que jamais. Il ne pouvait supposer qu'on m'eût rapporté si vite ce qui s'était passé la veille. De mon côté, contre l'ordinaire, je simulai tant d'abandon, j'ouvris une oreille si complaisante au débit de ses tendresses, j'eus de si doux sourires pour ses serments... enfin, je participai, en rougissant si bien, à ses transports... lorsqu'il me fit lui permettre de revenir prendre le thé avec moi, le soir, en tête à tête...

Qu'en me quittant, j'en suis certaine, emportant avec lui l'espoir d'un bonheur imminent, loin de se reprocher le mensonge par lequel il avait défloré ce bonheur, Léonce fut plutôt disposé à croire qu'il n'avait fait qu'user d'un droit en empiétant sur l'avenir...

Et que le proverbe « Il ne faut pas vendre la peau de l'ours quand il court encore, » n'était décidément qu'un vain mot, propre à effrayer, seuls, les chasseurs sans courage ni talent.

Sur les dix heures du soir, toutes mes batteries dressées, mes mèches allumées, j'entrais dans ma chambre à coucher avec Léonce de Presles, qui ve-

nait d'arriver, et je m'asseyais à ses côtés en face d'un bon feu...

Élisa avait appêté le thé, à quelques pas de nous, puis elle s'était retirée... en riant dans sa coiffure. Elle était au courant de mon *scenario* de drame.

Je vous ferai grâce des détails d'une première heure qui s'écoula entre Léonce et moi; lui, à me renouveler ses promesses d'amour éternel; moi, à l'écouter de l'air le plus ému... le plus agité.

Comme on écoute quand on commence à ne plus entendre.

Mais, comme onze heures sonnaient, voilà que la portière de ma chambre se soulève et qu'Élisa annonce : « M. Félicien Raymond. »

A ce nom, Léonce s'était brusquement levé.

Il ne savait pas que Félicien Raymond fût mon amant, mais il savait que le comédien me faisait la cour; une telle visite, à pareille heure, ne devait pas être du goût de notre fat.

— Félicien Raymond! s'écria-t-il; vous n'allez pas le recevoir, je pense!

Élisa... dites que madame n'est pas visible.

— Et pourquoi donc ne recevrais-je pas Félicien?

répartis-je d'un ton candide. Mais il se fâcherait... et il n'aurait pas tort... puisque je l'attends !

— Vous l'attendez ?

— Je l'attends ce soir... comme tous les soirs, depuis un mois ; ne vous l'ai-je pas dit ? Va, Élixa... fais entrer.

Léonce me regardait, ébahi.

— Vous attendez M. Félicien Raymond tous les soirs ? répéta-t-il.

— Mais sans doute ! D'où sortez-vous ? Ignorez-vous qu'il est mon amant ?

Félicien Raymond entra en cet instant. Machinalement, Léonce de Presles recula devant lui.

Le comédien salua d'abord mon hôte, puis, me baisant la main :

— Bonsoir Jane ! fit-il ; je suis un peu en retard, n'est-ce pas ? Ce n'est pas ma faute, je jouais en dernier.

Au surplus, tu étais en trop bonne société, à ce que je vois, pour t'ennuyer.

Asseyez-vous donc, monsieur, je vous en prie.

Elisa, apportez-moi une tasse, mon enfant ; je prendrai aussi du thé... cela me réchauffera ; il gèle à pierre fendre, ce soir.

Félicien s'était jeté, près de moi, dans un fauteuil.

Pâle, les sourcils froncés, les lèvres serrées, Léonce considérait, tour à tour, et mon visage, qui conservait la plus complète impassibilité, et celui de Félicien, de Falcien, qui semblait trouver tout naturel de se comporter dans ma maison comme si elle eût été sienne.

Il n'y eut pas jusqu'à la physionomie d'Elisa — qui, sur l'ordre de Félicien, s'était empressée de le servir, — que le regard de Léonce interrogea.

Comme la mienne, la physionomie d'Elisa resta calme sans affectation, souriante sans ironie...

De sorte que, n'apercevant nulle part apparence seulement de raillerie, l'infortuné, à qui il ne restait pas même la ressource de se fâcher, se demandait, j'en suis sûre, ce qu'il lui fallait faire.

Et quelle contenance il devait tenir en cette occasion...

Et, si je me moquais de lui, — ce dont il ne doutait guère — comment il parviendrait à échapper au piège que je lui avais tendu !

Cependant Félicien savourait son thé avec un flegme splendide.

— Mais, est-ce que je vais boire seul? dit-il en se tournant vers Léonce et moi.

Je fis un signe; Elisa remplit ma tasse et celle de Léonce.

— Vous causiez, reprit Félicien; que je n'interrompe point votre entretien... si je n'y puis prendre part.

— Oh! nous causions de choses peu intéressantes; repartis-je, sans me soucier du coup d'oeil foudroyant que Léonce me lança; nous causions chiffons et théâtre...

— Théâtre! mais c'est mon affaire! Et de quelle scène était-il question?

Léonce mettait du sucre dans la tasse qu'Elisa lui avait apportée.

— Il était question de la scène du monde, monsieur, dit-il, et madame était occupée de me prouver, au moment où vous êtes arrivé, qu'il n'y a pas que sur les planches que l'on voit des comédiens... et des comédiennes de première force!

— Ah! bah! tu prouvais cela à monsieur, Jane! s'écria Félicien.

— Je faisais mon possible, du moins, pour le prouver, mon ami, répliquai-je avec modestie.

Léonce buvait à coups redoublés; il se brûlait évidemment, car on lui avait donné, bouillante, sa part d'infusion, mais la fureur qui le gagnait de plus en plus le rendait insensible à la souffrance physique.

— Mon Dieu, oui, repris-je en abandonnant sans façons ma main à Félicien, qui, — sans plus se gêner non plus, — la caressa de nouveau de ses lèvres, tandis que Léonce de Presles rendait sa tasse, déjà vide, à Elisa; mon Dieu, oui, monsieur me disait que, la plupart du temps, au théâtre, les vaudevilles, les comédies, et surtout les drames, sont un tissu d'invéraisemblances si grossières, que le spectateur le plus naïf ne peut s'y laisser prendre...

D'où il résulte qu'il n'est que médiocrement impressionné par certaines situations mal amenées, comme il a de la peine à rire à certaines plaisanteries grossièrement conduites...

Et je répondais à monsieur qu'il se trompait; que, quoi qu'il en pût dire, au théâtre, les invéraisemblances ne sautent pas si bénévolement, et tout de suite, aux yeux du premier venu...

Que, sur les planches comme dans la société, frapper fort vaut mieux souvent que frapper juste...

Paree que les gens de tact et de goût sont plus rares...

— Que les fous et les niais, n'est-il pas vrai, madame ?

— Que les fous et les niais, si vous voulez, monsieur... et surtout que les fats... qui ne se doutent jamais de rien... qui ne devinent rien, qui ne voient rien, à force de croire incessamment — et à tort, — à leur souveraine intelligence.

Léonce de Presles changea de couleur.

Mes derniers mots avaient été comme un éclair à travers son cerveau ; il se rappelait ses vanteries de la veille, et il commençait à comprendre que je pouvais bien avoir voulu le punir de ces vanteries en le rendant ridicule !

Mais quel est l'homme qui consentira à jouer un mauvais rôle, lors même qu'il sera forcé de reconnaître *in petto* que ce rôle lui convient sous tous les rapports !

Léonce allait répliquer... Félicien ne lui en laissa pas le loisir. Il ne s'agissait, pour mon amant et pour moi, que de gagner du temps, et non de discuter...

Se lançant donc, tête baissée, dans des phrases à

perte de vue, dans des tirades inextricables, Félicien, qui ne manquait pas de bagou, à défaut d'érudition, se prit à parler si fort et si serré...

Et philosophie, et histoire, et femmes, et amour, et finances, et politique..

— Et immortalité de l'âme aussi, Dieu me pardonne!

Quo quinze minutes... quinze longues minutes se passèrent ainsi, emportées par cette avalanche de mots...

Elisa, debout derrière nous, à s'efforcer, de bonne foi, de comprendre ce que ces mots signifiaient...

Moi, à feindre de les écouter...

Et Léonce de Presles à lutter pour les entendre.

Et quand je dis : *lutter*, vous allez savoir pourquoi :

J'avais versé, dans la dernière tasse de thé offerte à Léonce, quelques gouttes d'une liqueur soporifique, de composition inoffensive, — présent d'un jeune médecin de mes amis dont vous entendrez parler bientôt; — et pendant que son rival se livrait à un cours impromptu de littérature et de morale, malgré lui, Léonce se courbait sous l'étreinte d'un sommeil invincible.

A la tirade sur les finances, il ferma l'œil gauche...

A celle sur le système de la fraternité universelle, il ferma l'œil droit...

Enfin, un ronflement sonore interrompit court le chapitre de la transfiguration des âmes, suivant le dogme de Brahma...

Le champ de bataille était à nous.

Elisa courut au vaincu.

— Ça y est ! mais c'est que ça y est bien ! s'écria-t-elle en le contemplant avec une sorte de terreur. Il dort ! il dort à poings fermés.

Nous partîmes d'un grand éclat de rire, Félicien et moi.

— Ce pauvre M. Léonce ! reprit Elisa, en voilà un tour auquel il ne s'attendait pas !

Et s'il n'allait plus se réveiller jamais, jamais, dites-donc, madame ?

— Sois tranquille, il s'éveillera quand il le faudra, c'est-à-dire demain matin.

Jusque-là, va te coucher de ton côté, ma bonne. Il est une heure et nous voulons nous reposer aussi.

Elisa s'éloigna, non sans adresser un dernier regard, mi-effrayé mi-moqueur, à Léonce qui, étendu

dans son fauteuil, continuait de dormir comme une souche... un loir... ou un bienheureux. Choisissez,

Ce ne fut que vers les dix heures du matin que Léonce de Presles rouvrit les yeux.

Le premier objet qui frappa son regard fut mon lit, mon lit dans lequel je reposais encore...

Aux côtés de Félicien.

Léonce crut rêver, sans doute, et, pour rappeler ses esprits, il donna, en se levant, une si violente secousse au fauteuil qu'il quittait, que, du même coup, Félicien et moi nous nous éveillâmes.

Sûr, après une minute d'examen, qu'il n'était pas le jouet d'un songe, Léonce s'avança vers nous.

— Madame, me dit-il, vous vous êtes moquée de moi !

— Mais... je ne le nie pas, monsieur, repar-tis-je.

— Et pourrais-je connaître le motif de votre indigne conduite ?

— Indigne?... mais pas trop, monsieur. Cherchez dans votre mémoire et vous y trouverez ce motif.

Léonce haussa les épaules.

— Quelques sottises qu'on vous aura rapportées.

— Des sottises, en effet, monsieur, que vous avez dites et qui méritaient une leçon.

Léonce pâlit.

— Soit, madame, reprit-il, mais si je puis accepter, de votre part, la punition d'une faute... — punition que vous avez choisie un peu sévère, convenez-en ; — au moins, vous reconnaîtrez pour juste que je n'accepte pas aussi bénévolement la participation qu'il a plu à votre amant de prendre dans cette affaire.

M. Félicien Raymond me comprend, je pense ?

— Très-bien, monsieur ! s'écria Félicien. Si bien, que je me mets, où et quand vous en déciderez, à votre disposition.

— Je n'en demande pas davantage, repartit Léonce de Presles, qui salua et disparut.

.
Ah ! mon cher Spindler, on a raison de dire que la vengeance est une arme à deux tranchants, qui blesse souvent, à la fois, et celui qu'elle menace et celui qui l'emploie.

Mon pauvre Félicien Raymond paya d'une balle dans l'épaule et de six semaines de souffrances

ma tasse de thé au laudanum, à ce fat de Léonce de Presles!

Depuis ce moment-là, tout en ne me rappelant point sans rire la nuit que je viens de vous conter, j'ai résolu pourtant, de quelque calomnie que je fusse victime, de ne m'en point venger jamais autrement que par le dédain.

Je le reconnais, Spindler, et je le confesse : toutes les colères, toutes les haines, toutes les larmes réunies, d'une femme... comme moi... ne valent pas une goutte de votre sang.



X

SEPTIÈME NUIT. — L'AMOUR MÉDECIN.

Ce médecin, qui m'avait fourni la liqueur grâce à laquelle Léonce de Présles s'était si facilement endormi entre mon amant et moi, ce médecin était, dans son genre, un type non moins curieux que Max de Brügen. Jugez-en :

A trente ans révolus, Robert, — le docteur en question, — malgré beaucoup de science et de talent, en était encore réduit à vivre dans un hôtel garni et à courir, cinq jours sur six, après une pièce de vingt francs.

Pourquoi ? parce que Robert avait une passion... je me trompe, deux passions qui l'emportaient la-

cessamment en lui sur les exigences de sa profession, sur ses aspirations au bien-être.

Robert adorait les femmes.

Robert adorait le vin de Champagne.

Et, amoureux ou gris, — quelquefois l'un et l'autre en même temps, — Robert le médecin cessait aussitôt d'exister pour céder la place à Robert le fou...

Un fou des plus amusants, d'ailleurs; un fou des plus capables de vous faire passer quelques heures joyeuses, pour peu, surtout, que vous fussiez disposé à rire.

Mais qu'il eût été maladroit de votre part d'appeler à vous si, malade, attristé, vous eussiez eu réellement besoin de secours et de conseils.

Nonobstant ses défauts, Robert avait une assez nombreuse clientèle.

Il est vrai de dire que la clientèle était, comme valeur, au niveau du praticien.

Robert était médecin de lorettes.

Ceci vous explique comme quoi, d'un côté, s'il était rationnel qu'on pardonnât au docteur ses excentricités galantes ou bachiques, de l'autre, il

était plus compréhensible encore qu'il ne s'enrichit point au service de ses malades.

J'avais rencontré Robert chez Paula Marcel, et la première fois que je le vis, son ton leste, plus que leste, grivois, me déplut souverainement.

A notre seconde entrevue, comme il était à jeun, ce jour-là, — c'est-à-dire que, sans avoir moins d'esprit il avait, en outre, meilleur ton, — je l'écoutai avec un certain plaisir...

A la troisième, il me demanda la permission, — que j'é lui accordai tout de suite, — de se présenter de temps en temps chez moi.

Quelques semaines plus tard, Robert était devenu un des familiers préférés de ma maison. Il venait le matin, il venait dans la journée, il venait le soir; il me contait des anecdotes sur les grands et sur les petits théâtres, sur les chanteuses de l'Opéra et sur les colombines du Cirque, sur les grisettes du quartier latin et sur les grandes dames du quartier Bréda...

Installé sans façon à ma table, — quand je dinais, par hasard, seule, — au dessert il ingurgitait une

ou deux bouteilles de son Moët chéri, en prenant le menton d'Élisa...

Étais-je souffrante, il me griffonnait une ordonnance au dos d'un billet doux...

Et, ce faisant, sans négliger de me répéter à chaque instant que j'étais jolie comme les amours, et que j'avais tort de ne pas l'aimer autant qu'il m'aimait, Robert trouvait moyen de dépenser tant de gaieté et de bonne humeur, que je ne pouvais que rire avec lui, lorsqu'il consentait à ne point dépasser les bornes, sans parvenir jamais à me fâcher quand il allait trop loin.

Un soir que je me sentais dans une de ces veines de fatigue de l'âme et de l'esprit qui vous brisent... — tenez, comme hier, par exemple, au souper de Sophie Muller, — Robert entra chez moi. J'étais seule, je parcourais distraitement un volume de contes nouveaux, que Terzé m'avait apporté le matin ; j'avais le teint pâle, l'œil vagué...

Robert m'examina un instant en silence ; puis il s'approcha, se mit à genoux près de mon fauteuil, sur le tapis, et me dit :

— Bonsoir, Jane. Vous vous ennûyez, ce soir ; voulez-vous que je vous tiénne compagnie ?

Je le regardai avec une sorte de stupeur. Son accent, sa physionomie étaient si différents alors de sa physionomie et de son accent habituels, que je ne croyais pas avoir affaire au même homme.

Il lut dans ma pensée, car il reprit en souriant :

— Allons ! vous aussi, comme les autres, ma chère Jane, vous vous étonnez de me voir sérieux ! Mon Dieu, je ne disconviens pas qu'il soit dans mon organisation de rire et de dire ou de faire sans cesse des folies ; mais la nature la plus insouciant se plie, quand il le faut, à de certaines exigences, et cela sans peine, je vous le jure ! Je vous aime, Jane... oui, je vous aime ! Vous ne me croyez pas, et je le regrette : je suis de ces hommes auxquels il est sans conséquence d'accorder quelques moments de bonheur, et qui ont l'esprit d'en savoir le même gré que si on leur donnait des siècles de félicité ! Enfin, vous êtes triste, ce soir... et je veux vous distraire. Causons. Si vous avez des chagrins, je les partagerai avec vous... Si ce n'est

que l'ennui qui vous tourmente, je le chasserai.

En parlant ainsi, Robert avait passé un bras autour de ma taille ; son haleine effleurait mon front, son regard plongeait dans mes yeux...

Je ne sais plus ce que j'éprouvai, mais je rougis...

— Ha ça ! m'écriai-je, en essayant de sourire et de me dégager de son étreinte, quelle est cette fantaisie de sentiment qui vous prend ce soir, s'il vous plaît ? Je m'endormais, en effet, quand vous êtes entré ; allez-vous donc abuser de mon engourdissement pour me séduire ?

Quel vin avez-vous bu ce soir ?

De chez quelle jolie femme sortez-vous ?

Robert ne sourcilla point ; seulement, il se leva, ramassa le livre qui s'était échappé de mes mains, et alla s'asseoir, à quelques pas de moi, sur un canapé.

— Que lisiez-vous là ? dit-il froidement en feuilletant le volume ; des contes... des contes fantastiques... Peuh ! après Hoffmann, c'est bien risqué, le fantastique ! Voyons les titres : *La Mendiante de Munich ; les deux Étudiants ; le Bonheur au Jeu...*

Tiens ! le *Bonheur au Jeu*... celui-là peut être amusant, qu'en pensez-vous, Jane ?

— Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ? répliquai-je en arrêtant un regard scrutateur sur Robert.

Ce mot de jeu m'avait rappelé mon aventure avec Max de Brüngen, et je soupçonnais Robert, qui devait connaître cette aventure, d'y vouloir faire allusion.

— Oh ! reprit-il, je disais cela... sans trop savoir pourquoi. Pour dire quelque chose... peut-être.

— Voilà un peut-être qui n'est pas fort, mon cher !

Eh bien ! pour vous punir, vous allez lire ce conte. S'il est ennuyeux, tant pis pour vous !

— Et pour vous aussi, il me semble, ma bonne.

— Oh ! moi, j'aurai toujours la ressource de ne pas l'écouter.

— Et si vous l'écoutez... et s'il vous intéresse, que gagnerai-je à ma complaisance ?

Robert s'était rapproché de moi ; sa main avait repris ma main, ses yeux s'étaient de nouveau rivés à mes yeux...

Décidément, sa visite de ce soir avait un but plus positif que d'ordinaire ; je le comprenais et ne m'en formalisais point, tant les manières du jeune médecin me semblaient différentes, à leur avantage, de ses manières accoutumées...

Où, peut-être, parce qu'à force de désirer de me distraire, j'étais disposée, ce soir-là, à me laisser dominer par l'imprévu.

Ne riez pas, Spindler ! sur dix fois qu'une femme se donne, — soit qu'elle aime, soit qu'elle n'aime pas, — il en faut compter au moins cinq où elle obéit, avant tout, à l'attraction de l'inconnu.

— Eh bien ! repartis-je en rougissant encore, si ce conte m'amuse... et si vous le lisez bien... je vous donnerai pour récompense...

— Un baiser ?

— Va pour un baiser.

— Mais... un vrai baiser ?

— Qu'entendez-vous par un vrai baiser ?

— J'entends... Je vous expliquerai cela quand nous y serons.

Je commence,

Et Robert me lut... ce que je vais vous raconter à mon tour. Car ce conte m'amusa et je me le rappelle encore aujourd'hui comme si j'en avais entendu la lecture hier.



XI

LE BONHEUR AU JEU

CONTE FANTASTIQUE.

J'ai trouvé l'historiette suivante dans un bouquin qui avait appartenu à mon grand père. Par malheur, il manquait deux feuillets à ma trouvaille, et justement à l'endroit le plus intéressant. Je vous offre ce que je puis vous offrir, lecteur, comptant sur votre intelligence pour suppléer à la lacune susdite.

C'était en 1768; un jeune gentilhomme français, le marquis Horace de Saint-Sever, après avoir perdu dix mille louis au baccara, dans une réunion d'intimes, venait de rentrer chez lui; où, la tête entre les mains, les coudes appuyés sur une cheminée, il

se désolait. Notre marquis était ruiné; en moins de cinq ans, il avait englouti, dans l'abîme du jeu, ses rentes, ses propriétés et jusqu'à ses espérances; l'héritage de deux tantes fort vieilles et millionnaires.

Se désoler, quand on n'a plus le sou, est une occupation naturelle, mais oiseuse. Donc, ayant répandu une quantité raisonnable de larmes, et s'étant arraché un nombre suffisant de cheveux, Horace se prit à chercher un moyen d'éviter le dénouement tragique qui devait couronner son existence...

C'est-à-dire qu'il se demanda ce qu'il pourrait bien faire pour n'en être pas réduit à se fourrer une balle dans le crâne ou six pouces de lame dans le ventre.

Horace était joueur... comme un comédien en vacances. Parmi les projets qu'il enfanta, pour se tirer de la fâcheuse situation à laquelle un sort implacable l'avait réduit, il ne se trouva, par conséquent, aucune idée, bien méritoire..., au point de vue de la morale. Les rêves les plus fous, au contraire, les plus extravagants, naissaient tour à tour dans le cerveau du malheureux gentilhomme.

Mais tout cela n'aboutissait à rien. Un moment après s'être ingénié un nouvel expédient, et s'être écrié : « Je suis sauvé ! » la réflexion venait, sans pitié, briser la joie...

Et le marquis se reprenait à chercher pour se réjouir encore et se dépêcher de rechef.

Cet exercice durait depuis une heure. En une heure, Horace avait déjà fabriqué cent fausses lettres de change, pillé cinq cents diligences, assassiné mille fermiers généraux...

Lorsque, tout à coup, renonçant à ces expédients d'une nature non moins vulgaire que dangereuse :

« Si j'évoquais le diable ! pensa-t-il ; avec ce gailard-là, si l'on risque l'enfer, on peut du moins narguer la place de Grève ! »

Et, enchanté de son inspiration, Horace, la tête haute, le sourire aux lèvres, prononça, d'une voix sonore, ces paroles :

« Satan ! Satan ! toi le protecteur né des amoureux, des voleurs et des joueurs, Satan, viens à mon aide ! »

En 1768, comme on n'abusait pas du diable comme de nos jours, où on le met à toutes sauces, en romans, en vaudevilles, en drames, en chan-

sons, en dessus de pendûles et en bonbons, Satan daignait, parfois, se rendre à l'appel des gens qui avaient besoin de lui.

Ce soir-là, sans doute, il était en belle humeur, car, à peine Horace eût-il formulé son évocation que quelque chose roula, à grand bruit, dans l'intérieur de la cheminée, et vint s'abattre au milieu de l'appartement.

Ce quelque chose, c'était le mauvais ange, sous sa forme traditionnelle : un corps de singe, des cornes et un pied de bouc... une tête d'huissier.

— Que me veux-tu ? dit le diable à Horace qui était demeuré cloué au parquet, à cette apparition plus digne, comme forme, d'un ramoneur que d'un adversaire du ciel.

Horace s'inclina et répondit d'un ton assez ferme, quoique le cœur lui battît alors véhémentement :

— Ce que je veux, maître ? d'abord, vous remercier d'avoir consenti à vous déranger pour moi ; ensuite, vous offrir mon âme en échange d'un petit cadeau qui ne vous coûtera rien.

— Ton âme !... peuh ! Est-ce que les joueurs ont

une âme ! Je ne te demande rien ; toi, que désires-tu ?

— Une misère : le don de gagner toujours, partout, tout le monde, et à tous les jeux.

Satan poussa ce fameux éclat de rire que vous connaissez pour l'avoir entendu imiter, à peu près, au théâtre, par M. Mélingue ou M. Frédérick-Lemaître, et, assénant un coup de griffe sur l'épaule d'Horace, il s'écria d'une voix railleuse :

— Farceur ! vas-tu être assez heureux, hein ! C'est convenu... ton vœu est exaucé. Tu gagneras toujours, partout, tout le monde, et à tous les jeux. Au plaisir de te revoir.

Et le diable s'envola, laissant après lui, dans la chambre, une petite odeur d'ammoniaque à faire pleurer ; ce qui nous porte à croire que les parfumeurs du diable sont des drôles qui lui volent son argent.

A dater de cette heure, le marquis Horace de Saint-Sever eut, comme on dit, la fortune dans sa manche. Aux jeux de hasard, ainsi qu'aux jeux d'adresse, personne ne pouvait plus lutter avec lui ; les Grecs eux-mêmes, cette respectable engeance dont la profession est de lutter contre tout

le monde, se sauvaient à l'approche du grand vainqueur. Prenait-il la banque au *lansquenet*, il passait à perte de vue; au *baccara*, il amenait toujours un *neuf*; à l'*écarté*, il retournait continuellement le *roi*; à la *mouche*, il avait sans cesse *lanturlu*; à la *bouillotte*, *brelan carré*; au *piquet*, *quinte et quatorze et le point*; au *bezigue*, le *cing cent*; au *ramse*, au *wist*, au *boston*, au *reversis*, tous les atouts. Tenait-il en main le cornet de *tricitrac*, il battait à chaque coup; aux *dames*, aux *domínos*, aux *échecs*, il jouait les yeux fermés; au *billard*, il faisait *carambolages* sur *carambolages*; bref, son bonheur ne l'abandonnait pas, qu'il pelotât au *bouchon* ou au *tonneau*, à la *bataille* ou au *biribi*, au *siam* ou au *cochonnet*, au *nain jaune*, ou au *loto*. Le grand vainqueur, l'éternel vainqueur, plutôt; son surnom était bien mérité.

.

En quatre mois, Horace ruina tous ses amis, tous ses ennemis, et fit sauter les banques les plus solides. Il gagna des sommes fabuleuses; il lui fallut acheter un hôtel rien que pour loger son argent. Mais, un beau jour, aussi, il advint, tout naturellement, que personne ne voulut plus, nulle part,

jouer avec lui. Nul ne lui chercha dispute ou ne lui fit la moindre offense... on était certain qu'il n'était pas un fripon... — On l'avait assez souvent observé à l'œuvre pour être convaincu que son bonheur ne résultait point de certains moyens où la délicatesse et la police eussent pu trouver maille à partir; — mais on reconnaissait l'inutilité de tout effort pour le battre, et, d'un commun accord, chacun, à la cour, à la ville, jura de ne plus croiser la queue, les cartes ou le cornet contre un adversaire invincible. De son côté, Horace commençait à avoir par-dessus les épaules de ces batailles dont l'issue n'était jamais douteuse. Comme tous les joueurs de race, il aimait le jeu pour les émotions qu'il procure bien plus que pour l'or qu'il est susceptible de procurer. Notre marquis en arriva à maudire Satan et son cadeau. On se le montrait du doigt, en tous lieux, comme un favori reconnu, accepté du sort, et il se riait de la persistance, souvent insolente, de cette admiration jalouse... mais il ne s'amusait plus au jeu, quoique le jeu fût encore son unique passion : là était le sujet de son désespoir.

Pour se distraire, Horace résolut de voyager. Il comptait traverser la France en simple touriste ;

mais, dans toutes les villes qu'il traversa, menant un train de prince, il ne put résister aux mille occasions qui s'offrirent à lui : il joua partout, et, partout, le visage décomposé par la rage, la respiration haletante, les mains crispées, il fit des raffles épouvantables. Les grecs de la province examinaient en grinçant des dents ce monsieur qui leur prenait, en dépit de leur talent, jusqu'à leurs économies. L'un d'eux même s'estima insulté de ce qu'il prétendait être, pour lui et pour les siens, une rivalité par trop périlleuse. Notre escroc, en compagnie de trois de ses acolytes, attendit Horace à la sortie d'un tripot, tout bonnement pour l'assassiner... et le voler ; une façon de revanche. Hélas ! les innocents ne savaient pas à qui ils avaient affaire. C'est encore un jeu que de se battre... un jeu d'adresse dont le prix est du sang. En cinq ou six coups d'épée, Horace étendit les quatre bandits sur le pavé, et, pour la première fois depuis longtemps, ce soir-là, il se coucha sans maudire le don du Diable.

Horace passa à l'étranger ; il débarqua en Italie, précédé de son immense renommée, et laissant derrière lui un parfum d'étonnement tout admiratif

parmi les villes où il avait daigné jouer et, conséquemment, gagner.

Il était à Naples depuis deux jours, et; depuis deux jours, insensible aux instances d'une foule de nobles Italiens, amateurs passionnés de l'extraordinaire, sourd à ses propres desirs, il se refusait à donner publiquement une représentation de son bonheur, lorsqu'un matin, un jeune baron, qui vivait depuis deux mois aux crocs du marquis, et qui, sans avoir reçu une confiance entière de son ami, savait, du moins, la cause de sa mélancolie : le chagrin de ne pas rencontrer un adversaire capable de se défendre...

Lorsqu'un matin, disons-nous, le baron de La Jonquière surprit le marquis au saut du lit pour lui crier :

— Vivat, mon cher ! Il n'est bruit à Naples que de l'arrivée d'une comtesse russe, à votre exemple grande joueuse, et surtout joueuse fortunée. Elle reçoit ce soir. Voici, j'espère, une occasion superbe de vous signaler. La comtesse Driská est une rivale digne de vous, car, je vous le répète, on assure qu'à tous les jeux elle remporte des victoires aussi brillantes que les vôtres.

Mais vous la battrez, n'est-ce pas ? Il y va de votre honneur.

— C'est bon ! répondit négligemment Horace ; puisque vous y tenez, baron, je le veux bien, nous irons chez votre comtesse. Mais ne criez pas d'avance : Hosanna ! à tue-tête, je vous prie. Vous n'ignorez point que je ne tire qu'une vanité très-médiocre de la chance qui s'acharne après moi.

Le soir même, à onze heures, Horace et La Jonquière se présentaient au palais qu'occupait la fameuse comtesse russe. Les salons étaient encombrés ; le jeu, sous ses aspects les plus divers, régnait en despote sur cette foule. La Driska tenait un *pharaon*, et elle avait déjà fait reculer les plus audacieux. Un sourd murmure de joie s'éleva à l'apparition d'Horace. Ceux qui jouaient espérèrent un vengeur ; ceux qui se contentaient de regarder comptèrent sur un spectacle curieux, le spectacle de la lutte de ces deux enfants gâtés de la fortune.

La Jonquière, qui avait déjà présenté ses devoirs, le matin, à la comtesse, s'avança vers elle, et lui déclina les noms et qualités de son ami qu'il tenait par la main. La Driska sourit d'une façon étrange

en regardant Horace, et répondit ces seuls mots au compliment qu'il lui adressa :

— Je vous attendais, seigneur.

Aussitôt, d'un même et rapide mouvement, tous les joueurs s'écartèrent pour faire place au marquis près du tapis vert où trônait la comtesse, et se formèrent en cercle autour des deux ennemis.

— Le creps vous convient-il, monsieur ? fit la Driska, sans autres cérémonies préparatoires.

— Tout ée qu'il vous plaira, madame, répliqua-t-il.

Et, en parlant ainsi, Horace prit, d'un geste gracieux, le cornet qu'elle lui présentait non moins gracieusement. En sa qualité de maîtresse de maison, la Moscovite faisait au Français la courtoisie de la primauté.

Il secoua l'ivoire dans sa prison de cuir...

Toutes les têtes se tendirent vers la table...

Il amena six et cinq.

L'assemblée ne broncha point. La comtesse sourit de nouveau...

Elle ramassa les dés, les battit à son tour, les lança sur l'ébène...

Et elle amena...

Deux dés brisés en huit morceaux.

Cette fois, une exclamation de désappointement courut parmi les assistants. La Driska demeurait interdite.

— De mauvais dés ! fit Horace impassible, en tendant à la dame de nouvelles armes.

Mais, ô surprise, à trois essais consécutifs, l'ivoire se brisa en s'échappant du cornet de la comtesse.

Et, chaque fois, la foule jeta un grand cri... et, chaque fois, le visage de la Driska se couvrit de pourpre et ses yeux étincelèrent de fureur.

Horace lui-même perdit contenance. Il frappa violemment du pied, et saisissant un jeu de cartes :

— Voyons si nous réussirons mieux au lansquenet, madame, dit-il ; ces dés sont ensorcelés, je crois.

Cinq cents louis.

— Tenus, monsieur.

Horace battit les cartes, fit couper, brûla la première...

Il amena, à gauche, un as, à droite, un valet.

La troisième carte, — celle du milieu, — fut un roi : un roi de carreau.

La quatrième, un roi de carreau; la cinquième, un roi de carreau; la sixième, un roi de carreau; la septième...

Les regards de la Moscovite jetaient feu et flamme; Horace était livide. Il lança le jeu sur la table; les cartes, en tombant, se retournèrent...

Et une explosion de stupéfaction s'éleva dans la salle : chacune des quarante-cinq cartes restantes était un roi de carreau.

Cependant la comtesse prit un jeu neuf, le dépouilla de son enveloppe et l'étendit en éventail sur le tapis. Ce jeu était parfaitement en règle, du roi à l'as aucune carte ne manquait dans aucune série.

— Je ne comprends rien à ce qui arrive, dit la Driska au marquis; vous le voyez, et tout le monde ici peut le voir avec vous, ce jeu est bien complet. Espérons qu'il y aura enfin un terme aux mauvaises plaisanteries qui nous poursuivent.

Horace ramassa le jeu en saluant sa rivale. Il y eut à l'entour de la table un tumulte extrême; on se tuait pour voir ce qui allait se passer.

Horace mêla les cartes, fit couper...

Il amena un huit... un dix...

Puis douze dames de trèfle.

— Malédiction! s'écria-t-il.

Et une pluie de dames de trèfle s'abattit sur les spectateurs.

Quelques minutes après cette scène, il ne restait plus, dans la salle de jeu, que la comtesse et le marquis. Tous les assistants avaient disparu comme par enchantement. Les Italiens sont des vieilles femmes pour la superstition. La farce des dés brisés et de la multiplication des rois de carreau et des dames de trèfle les avait fait fuir à toutes jambes.

Horace était tombé atterré sur un fauteuil; là Driska, un peu plus loin, demeurait, à l'exemple du marquis, éperdue, anéantie...

Soudain, un éclat de rire sec, strident, incisif, retentit à leurs oreilles.

Satan sortit d'un cornet de trictrac et s'assit sur l'extrémité d'une bougie... allumée... en face de nos deux personnages.

A sa vue, Horace recula, malgré lui, avec son siège... la comtesse, au contraire, se leva brusquement et bondissant vers le diable :

— Ah! vous arrivez bien, maître! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce à dire? Vous me riez au nez, ce me

—semble ! Cela vous sied joliment ! Votre cadeau est magnifique ; mes compliments sincères !

—Satan, mon bon ami, dit à son tour Horace, revenu d'un premier mouvement de frayeur, vous vous êtes moqué de moi. Vous m'aviez promis que je gagnerais toujours, partout, et à tous les jeux, et je n'ai pas pu gagner madame... Vous vous y êtes opposé. Oui, certes, il n'y a que vous qui ayez pu me jouer un pareil tour ! J'exige une explication.... Je veux...

— Eh quoi ! seigneur Horace, interrompit la Driska, Satan vous aurait, en effet, octroyé la faveur dont vous parlez ?

— Mais sans le moindre doute, madame.

— Mais c'est une indignité alors ! Il s'est moqué non-seulement de vous, mais de moi, puisque, moi aussi, j'ai reçu de lui, sur ma demande, le don d'être constamment heureuse à tous les jeux !

— Vraiment ! Oh ! c'est une infamie !

— C'est un abus de confiance !

— Une petitesse !

— Une lâcheté !

— C'est...

Satan étendit la main, et ce geste arrêta court l'avalanche d'injures qui ne demandait pas mieux que de l'emporter. La Driska et le marquis demeurèrent muets et immobiles comme des bonzes.

— Mes enfants, leur dit-il, ne nous fâchons pas et écoutez-moi. Le Diable n'est pas parfait, que diable ! Je ne puis pas donner l'impossible. Vous m'avez demandé tous les deux la même chose... et j'ai eu la bonté de l'accorder à tous deux... Est-ce ma faute à moi si, non contents de dévaliser l'univers, vous vous amusez à vouloir vous battre mutuellement ! Vous comprenez bien que vous joueriez dix ans de suite ce jeu-là que ce serait tous les jours absolument comme aujourd'hui ! Je ne peux pas me déshonorer aux yeux de l'un en me prêtant aux désirs de l'autre. Croyez-moi donc, ne vous fatiguez plus désormais en des combats inutiles. La part que je vous ai faite est assez belle... gardez-la et ne m'échauffez pas davantage les oreilles. Vous ne vaincrez pas le Diable, mes agneaux, et, foi de Satan, j'ai juré que jamais l'un de vous ne l'emporterait sur l'autre à aucun jeu. Mes civilités.

La-dessus, Satan s'évanouit en fumée et la comtesse et Horace recouvrèrent en même temps la parole et le mouvement. Ils en abusèrent; c'est la loi commune : les gens qui ont le superflu, en fait de jouissances, se plaisent à désirer des futilités sans valeur. Le marquis et la comtesse étaient dans ce cas; exaspérés de la condition imprévue imposée à leur fortune, ils voulaient, à leur tour, duper ce gueux de Lucifer, qui les avait si malicieusement dupés!

Ils firent d'abord maints projets, tous plus niais les uns que les autres; puis, à bout d'imagination, ils crièrent, ils pleurèrent!

Tout en parlant, en criant, en pleurant, Horace s'était rapproché d'Elvire — la comtesse — et Elvire ne s'était pas éloignée d'Horace. Ils se contemplaient réciproquement avec attention... Une pensée bizarre leur traversa l'esprit. Elvire était fort belle; Horace était un très-joli cavalier; il y eut un moment de répit à leurs plaintes, à leurs larmes, et, ce moment durant, la comtesse devint rouge comme une cerise, et le marquis se rengorgea....

Enfin, Horace, prenant la main d'Elvire, lui glissa ces mots à l'oreille :

— Satan nous a assuré qu'à aucun jeu nous ne pourrions nous vaincre, et nous voudrions le faire mentir. Eh bien ! madame, s'il ne vous déplaisait pas d'essayer de.

C'est ici, lecteur, qu'il manque deux feuillets à mon bouquin. Pour ma part je n'ai donc pas bien compris ce dénouement, que je vous livre tel que je le trouve à la suite des lacunes :

« Et, dans la nuit qui suivit la fameuse scène de jeu entre le marquis et la comtesse, on entendit jaillir un cri horrible du fond du palais de la Driska.

« C'était le diable qui poussait ce cri en s'envolant hors du palais par une fenêtre.

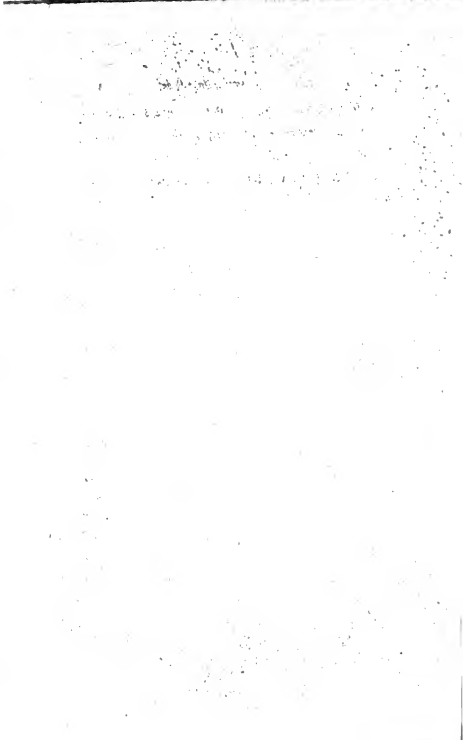
« Et le lendemain, Elvire et Horace montèrent ensemble en chaise de poste. Ils partaient pour la France.

« Horace était un peu pâle, un peu défait; cependant il considérait avec amour sa compagne... sa maîtresse... la veille encore sa rivale...

« Quant à la Driska, elle était rayonnante de joie et d'orgueil

« Il paraîtrait que la Driska avait battu le diable en la personne du marquis Horace de Saint-Sever.

« A quel jeu ? C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir. »



XII

SEPTIÈME NUIT. — L'AMOUR MÉDECIN (Suite).

Robert avait achevé sa lecture.

Et comme je n'avais pas bâillé une seule fois tandis qu'il lisait; comme j'avais souri même, sans m'en cacher, au dénouement assez lesté de ce conte, qui prouvait que le diable, tout fin et fort qu'il est, n'a cependant encore ni la malice, ni la puissance d'une femme...

Robert réclama, d'un regard éloquent, l'exécution de ma promesse.

Je lui tendis la joue.

— Oh ! non ! dit-il, pas ainsi. Ce n'est pas un vrai baiser, cela, Jane, vous le savez bien !

Et sa bouche se posa sur la mienne... sans que je m'y opposasse sérieusement.

J'ai toujours assez volontiers payé mes dettes.

Seulement, au lieu d'un baiser, Robert en prit deux... trois... dix... vingt... cent...

Puis nous ne les comptâmes plus.

Enfin, je ne sais comme, mais quelques instants plus tard, j'écoutais avec un certain plaisir mon jeune médecin me répéter vingt fois à la minute :
« Je t'aime ! »

J'avais complètement oublié qu'il se grisait un jour sur deux...

Et que la dernière grisette avait, comme moi, droit à ses hommages...

Et je sonnais Elisa pour lui dire que je n'y étais pour personne jusqu'au lendemain matin.

Il pouvait être alors onze heures et demie.

Elisa n'arriva qu'à mon troisième appel.

L'impatience commençait à me prendre.

Mais, à la vue de la figure renversée de ma femme de chambre, cette impatience se changea en inquiétude.

— Qu'est-ce donc ? m'écriai-je ; qu'as-tu, Elisa ?

Comme te voilà pâle ! Tu n'étais donc pas dans ta chambre, que tu ne m'entendais pas ?

Elisa secoue affirmativement la tête.

— Pardonnez-moi, madame, j'entendais bien... mais c'est que... Tenez, après tout, madame, vous êtes bonne, vous ne m'en voudrez pas. Eh bien ! imaginez-vous qu'il y a, en ce moment, dans une mansarde, près de la mienne, une pauvre fille qui souffre comme une damnée ! J'étais près d'elle quand vous m'avez sonnée, et, vraiment, cela me faisait tant de peine de la laisser seule dans l'état où elle est...

— Et dans quel état est-elle donc ?

— Sur le point d'accoucher, madame !

— Comment ? Et il n'y a pas un médecin, une sage-femme à ses côtés ?

— Personne, madame, personne ! C'est une ouvrière... elle n'a pas d'argent !... Oh ! si j'avais su cela plus tôt, moi !

— Et elle n'a pas même sa mère... une sœur, une amie... son amant, au moins, pour la soigner ?

— Rien de tout cela non plus, madame. La mère et la sœur sont à cent lieues d'ici.

Quant à l'amant... il paraît que, quoiqu'il soit à

Paris, c'est absolument pour elle comme s'il était en Chine.

— Et elle est près d'accoucher, dis-tu ?

— Dame, mādame, je erois bien que oui. N'ayant jamais passé par là, vous concevez, je ne puis pas être certaine de l'état positif dans lequel elle se trouve .. Seulement, à ses cris redoublés, à ses douleurs fréquentes...

— Il suffit. Robert, que pensez-vous de ce que nous venons d'entendre ?

— Mais que je vais monter accoucher cette pauvre fille, parbleu ! si réellement elle en est là.

Je sautai au cou de Robert.

— Montons ! montons ! m'écriai-je.

Je me munis d'argent ; Éliisa se chargea de linge, de bois, de sucre...

Nous grimpâmes tous trois à la mansarde de l'ouvrière. Oh ! que la misère est une affreuse chose, surtout quand la souffrance s'est installée chez elle !

« Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans ! » a dit Béranger.

A vingt ans... quand on rit... mais non quand on pleure.

Une pauvre fille était là devant nous, sur un grabat, se tordant sous les étreintes du mal, mordant ses draps pour étouffer ses cris...

On n'ose pas même crier dans une mansarde.

À notre aspect, la pudeur l'emporta en elle sur la souffrance; elle se troubla, elle rougit, et son regard craintif sembla nous demander, à défaut de sa parole, ce que nous venions faire dans sa triste demeure.

Élisa courut à elle.

— N'ayez pas peur, mademoiselle Louise, lui dit-elle, c'est madame, c'est ma maîtresse qui, en apprenant votre fâcheuse position, a voulu aussitôt vous voir. Nous vous montons tout ce dont vous pouvez avoir besoin.

— Et la personne qui m'accompagne, ajoutai-je en montrant Robert, qui s'occupait déjà de faire du feu, est un médecin qui ne vous quittera pas que vous ne soyez délivrée.

L'ouvrière voulut nous sourire pour nous remercier; elle ne put que pleurer...

C'était une fille de dix-huit à vingt ans, ni jolie ni laide, mais dont les traits ne manquaient point de douceur et d'intelligence.

— Allons ! allons ! mon enfant, dit Robert en s'avancant gaiement vers la patiente, il ne s'agit donc plus que d'avoir un brin de courage maintenant, puisque vous voilà entourée d'amis.

Voyons si, en effet, ce petit brigand... ou cette petite scélérate va nous chanter bientôt sa chanson.

Louise ferma les yeux en se voilant la figure de ses mains...

Nous nous retirâmes, Éliisa et moi, du côté de la cheminée.

— Oh ! oh ! sapristi, mais il n'est que temps, reprit Robert. Dans une demi-heure, tout au plus, tout sera fini, mademoiselle.

Seulement... causons un peu de nos dispositions, à présent. Vous allez accoucher dans votre lit ; parfait ; mais ensuite ?

— Ensuite, nous porterons mademoiselle à côté, dans le lit d'Éliisa, dis-je.

— A la bonne heure ! Mais l'enfant... l'enfant... il lui faut...

— Oh ! murmura Louise, dans cette armoire... tenez, mademoiselle Éliisa, si vous voulez l'ouvrir... j'ai appêté...

— La layette ! bravo ! En ce cas, nous sommes tout à fait tranquilles.

J'avais ouvert moi-même l'armoire. Des langes, des petits bonnets, des fichus étaient là, en effet, préparés... tout cela bien simple, oh ! plus que simple, mais resplendissant de soin et de propreté.

J'adressai un sourire à Louise pour la féliciter d'avoir si bien songé à son enfant.

— Et maintenant, reprit Robert, qui vaquait à quelques derniers préparatifs, maintenant, ma chère Jane, et vous, ma bonne Élixa, venez ici, vous à droite, vous à gauche de notre amie.

Et Robert ajouta à mon oreille :

— Cela ne vous fera pas mal de rester là, Jane ?

— Non, non, répliquai-je.

— Bravo !

Louise se renversait en arrière, en proie à une douleur poignante.

— Criez, criez, ne vous gênez pas, mon enfant, lui dit le médecin, cela vous soulagera et hâtera le moment de votre délivrance.

Je tenais dans mes mains la main droite de la patiente ; Élixa lui tenait la gauche. En vérité,

Spindler, je vous le dis, de quelque courage qu'on soit armé, de quelque dévouement qu'on se sente rempli, c'est un terrible spectacle à affronter que celui d'une femme qui accouche. Je pleure difficilement quand j'éprouve une forte émotion ; je demeurerai donc calme en apparence auprès de la pauvre Louise, répondant à chacun de ses cris, à chacune de ses convulsions, par un mot d'encouragement ou de pitié...

Élisa pleurait comme une Madeleine, elle.

Quelles souffrances ! Comme les traits se décomposent ! comme les yeux se dilatent ! comme la poitrine se gonfle sous leurs tenaillantes angoisses !

Et la femme, cette créature si faible d'ordinaire, qui s'évanouit pour une légère brûlure, pour une goutte de sang perdue, la femme a la force de supporter de semblables tortures, des heures... que dis-je, souvent des nuits, des jours entiers !

L'accouchement de Louise dura une heure et demie ; durant une heure et demie, Élisa et moi nous ne quittâmes pas notre poste.

Enfin un dernier cri plus effrayant, plus déchirant que les autres, a jailli de la gorge de la pauvre femme.

Puis, rien ; elle se tait... anéantie, brisée, morte.

Ah ! quel est ce bruit qui retentit seul maintenant dans la mansarde ? C'est le vagissement d'un enfant, c'est la plainte du nouveau-né.

On souffre donc pour entrer dans la vie, comme pour en sortir ?

A ce bruit, Louise a rouvert les yeux ; des larmes ruissellent sur son visage. Elle n'est plus morte, elle a entendu son enfant !

— Qu'est-ce que c'est, docteur ? balbutia-t-elle.

— Un garçon... un gros et beau garçon...

Le gros et beau garçon cria encore.

— Oh ! qu'il a une jolie voix, n'est-ce pas, madame ? me dit Louise.

J'imprimai, avec transport, mes lèvres sur le front de la jeune mère. Une jolie voix !... Elle trouvait une jolie voix à son enfant ! Oh ! elle ne pouvait pas mieux me dire qu'elle aimait cet enfant de toute son âme ! Elle ne pouvait pas mieux me récompenser des soins que je lui avais déjà rendus... de ceux que je voulais lui rendre encore !

Sur les trois heures du matin, la mère et l'enfant se portant bien, endormis dans un bon lit, l'un à côté de l'autre, Elisa installée près d'eux dans un

fauteuil, je descendis, suivie de Robert, à mon appartement.

J'étais bien brisée, moi, aussi ; il était pâle de fatigue...

Cependant, je lui tendis les bras... et il s'y précipita avec ivresse...

Une bonne action à deux rapproche plus que vingt plaisirs partagés.

XIII

SUITE ET FIN DU PRÉCÉDENT.

Le lendemain matin, je remontai voir ma protégée de la mansarde.

Je m'occupai de lui procurer une bonne nourrice pour son enfant ; j'exigeai qu'elle puisât dans ma bourse, pour le présent, pour l'avenir. J'étais riche... que m'importaient quelques billets de mille francs de plus ou de moins ! Et puis, c'est si bon de donner sans compter !

Et Louise était si reconnaissante de ce que je faisais pour elle !

L'histoire de la pauvre fille était bien triste ; elle me la conta un soir que je lui demandais — sans

oser la regarder en lui adressant cette question, — comment il était possible que le père de son enfant l'eût abandonnée de la sorte, elle qui me paraissait être si douce, si aimante !

A ces mots, Louise se mit à sangloter.

Je regrettais mon indiscretion ; j'allais m'en excuser ; mais, saisissant ma main :

— Non, non, s'écria la jeune mère, ne vous reprochez pas votre curiosité, madame ; elle est bien naturelle... et je dois la satisfaire.

Vous êtes trop bonne pour que je redoute de rougir devant vous !

Si je suis abandonnée, madame, si mon enfant n'a que moi pour l'aimer en ce monde, c'est par ma faute... ma propre faute !...

Et, cette faute, je veux vous la révéler... dussiez-vous ne point me le pardonner non plus, vous !...

Oh ! je n'aurais là encore que ce que j'ai mérité !

Louise s'exaltait en parlant ; le rouge lui était monté au visage ; ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux...

— Allons ! allons ! lui dis-je, effrayée, désolée d'avoir causé cette surexcitation, ne parlons pas de tout cela, Louise ! J'ai eu tort de renouveler vos

chagrins... et je ne veux pas les connaître ! Jé suis ici pour vous soulager... vous soigner... vous aimer... et non pour voir couler vos larmes.

Mais elle était résolue à parler.

« Je vous en conjure, madame, reprit-elle ; écoutez - moi ! Après tout, je suis plus malheureuse encore que coupable. Et, puis, il me semble que cela me fera du bien de me confesser à vous.

« Oh ! mon récit ne sera pas long, du reste. Il est de ces douleurs éternelles qui peuvent se résumer en quelques mots. Il y a deux ans de cela, j'avais dix-sept ans alors, et je vivais encore dans ma famille. Un jour, je rencontrai un jeune ouvrier bijoutier qui m'aima... et que j'aimai aussi, comme on aime à son premier amour. André m'avait promis de m'épouser, je ne lui refusai rien ; pendant six mois, nous nous quittâmes à peine ; mais au bout de ce temps, il reçut une lettre de son pays ; sa mère se mourait... il était obligé de partir ! Il partit, et quinze jours après, à mon tour, je recevais un billet dans lequel André me disait que je devais renoncer à lui... qu'il lui fallait rester dans son pays... qu'il s'y établirait, qu'il s'y marierait, peut-être !...

« Que sais-je, moi, tout ce qu'il m'écrivait !

« Oh ! l'adieu d'André me porta un terrible coup, allez, madame ! Si terrible, que je crus, d'abord, que j'en mourrais ! Cependant des jours, des semaines, des mois s'écoulèrent ; ma douleur, sans se calmer absolument, s'apaisa peu à peu. Pour des motifs particuliers, je m'étais séparée de ma famille ; j'avais loué cette petite chambre où je passais ma vie à travailler... et à me souvenir. C'était l'année dernière. Sur le même carré que moi, demeurait un jeune homme... un sculpteur sur bois... Un bien joli garçon aussi ; pas autant qu'André ; peut-être... mais plus gai, plus aimable ; plus sincère, je crois.

« En qualité de voisin, Amédée Harband me fit la cour. Je le repoussai longtemps... bien longtemps ; je ne voulais plus d'amoureux ; mais la chair est faible... et il est si ennuyeux d'être seule sans cesse... quand on pourrait être deux souvent ! Je n'oubliai pas André, pourtant, dans les bras d'Amédée... je ne l'oubliai pas tout à fait... mais cela serait venu avec le temps, j'en suis certaine ; Amédée était si gentil, si bon pour moi !

« Il y avait trois semaines que nous étions en-

semble; un matin, je travaillais seule auprès de cette fenêtre... Amédée venait de sortir. On frappe à ma porte; je crie, « entrez. » — Je laissais toujours la clé en dehors. — On entre.

• Et je pousse un cri de surprise... je serai franche : un cri de joie !...

• André était devant moi ! Oui, André, qui, de passage à Paris, n'avait pas voulu s'en retourner sans me serrer une dernière fois la main !

• Ah ! madame, sans doute, c'est bien mal de se donner à un ancien amant, quand on en a un nouveau... Mais, vous me comprendrez, vous qui êtes femme... André pleurait en me revoyant... je pleurais avec lui... sans nous rendre compte, ni l'un ni l'autre, de ce que nous faisions, après avoir bien pleuré tous deux, nous nous trouvâmes, lui, assis là-bas, dans ce fauteuil... moi, sur ses genoux...

• Puis nos lèvres s'unirent... notre raison s'enfuit...

• Oh ! quand je revis Amédée, comme mon cœur se serra ! Cher Amédée ! Dieu me punissait déjà de l'avoir trompé !...

• Ah ! il devait me punir bientôt plus cruellement encore !

« Ne m'en veuillez pas, madame, mais je me suis trop engagée, je le sens ; je n'aurai jamais la force de continuer mon récit jusqu'au bout.

« Cependant, comme il faut, puisque j'ai commencé de vous l'apprendre, que vous sachiez pourquoi je vis seule, maintenant...

« Et pourquoi mon enfant n'a pas de père...

« Ouvrez ce petit coffret, sur la cheminée... vous y trouverez... parmi des fleurs fanées... des rubans... qui me viennent d'eux... une lettre qui vous dira tout ! »

Je voulais résister ; un geste suppliant de Louise me contraignit à lui obéir : j'ouvris le coffret... je pris la lettre...

Elle portait cette suscription : « *A M. Amédée Harband.* »

— il me l'a jetée à la figure en s'enfuyant, murmura Louise, et je l'ai ramassée à genoux... et je la garderai toute ma vie, comme un témoignage de ma honte !

Lisez... lisez, madame ! C'est moi qui ai écrit cela.

Je lus.

« Amédée,

« Depuis que je vous appartiens, je n'ai que des louanges et des remerciements à vous adresser. Vous m'avez rencontrée pauvre et laide, et vous m'avez aimée laide et pauvre ; mieux que cela, en apprenant, peu de temps après notre liaison, que j'étais enceinte, vous vous êtes écrié, transporté de joie, que vous aimeriez notre enfant autant que vous aimiez sa mère... et en effet, durant sept mois, votre tendresse, votre dévouement ne se sont pas refroidis une minute... vous avez tout partagé avec moi ; tout : argent, plaisirs, pensées !...

« Merci, Amédée, merci de votre amour ! Il m'a rendue bien heureuse, tant qu'il m'a été possible d'oublier que je n'avais pas le droit d'être heureuse par vous !

« Mais aujourd'hui, c'est différent : aujourd'hui, je ne puis, je ne veux plus rien oublier ! Reculer davantage, devant l'aveu que j'ai à vous faire, serait même aggraver encore ma faute !

« Ne me maudissez pas, Amédée, par pitié, sinon

pour moi, du moins pour le pauvre petit être que je porte dans mon sein !

« Amédée, je vais être mère... et... et je ne connais pas le père de mon enfant !

« Oh ! je ne vous ai trompé qu'une fois... une seule fois, je vous le jure, depuis que je suis à vous, Amédée ; mais je vous ai trompé, enfin... je le reconnais !...

« Et, quand nous serions condamnés à mourir de faim, mon enfant et moi, dans le doute où j'existe, je n'accepterai jamais que mon enfant reçoive de vous, en naissant, des caresses... que vous ne lui devez peut-être pas ! »

.....
La lettre se terminait là.

Et, en effet, qu'eût pu dire la pauvre fille à son amant, de plus que ce qu'elle lui avait dit !

Il y avait tout un drame dans ces quelques lignes ; un drame où une humble grisette se montrait supérieure à bien des femmes du monde, en fait de grandeur d'âme, de noblesse et de générosité !

Montrez-moi donc dans le monde — et je dis le meilleur monde, — beaucoup de femmes capables de crier à l'homme dont elles ont trahi la confiance :

« N'embrassez pas mon enfant ! Il ne vous appartient pas ! »

Louise avait perdu connaissance, tandis que j'achevais, à haute voix, la lecture de sa lettre.

Chère fille ! J'ignore si les cinq mille francs que je lui ai donnés pour s'établir lui ont porté bonheur, à elle et à son petit Jean... — car ce fut moi qui voulus être la marraine de son fils ; — mais si l'argent mal acquis trouve grâce devant Dieu, en faveur du bon emploi qu'on en a pu faire, et si mes souhaits s'accomplissent, Louise aura cent mille livres de rentes un jour...

Et, s'il n'a pas de père, Jean aimera sa mère, à elle seule, pour deux.



XIV

HUITIÈME NUIT. — UNE LEÇON A UN IMBÉCILE.

Je vous ai dit que le vicomte de Terzé était un sot et ennuyeux personnage.

Je m'étais aperçue, très-vite, trop vite, de ces petits défauts du cher vicomte...

Cependant, comme il était fort riche, assez généreux, et qu'il me laissait la plus complète liberté, je serais peut-être restée assez longtemps avec lui... — Je vous l'ai dit aussi : en général, on se soucie médiocrement de ce que valent ou ne valent point les gens qu'on n'aime pas... — lorsqu'un jour, à propos d'une discussion sur les modes nouvelles, le vicomte, qui était en veine de bêtise, ce jour-là, ayant

trouvé bon de me lancer une grossièreté, sans se préoccuper de la présence de cinq à six personnes de mes amies... — autant que je puis me rappeler, l'aimable homme me dit : « qu'il me payait assez cher pour avoir le droit de m'imposer ses opinions; » — je résolus aussitôt de lui prouver que l'argent, s'il fait quelquefois tolérer la sottise, n'excuse jamais l'insolence.

Un aimable garçon — Ernest Forestier, l'agréé, — me pressait d'ailleurs, depuis un mois, de lui sacrifier de Terzé. Ernest Forestier avait trente mille livres de rentes, sans compter les bénéfices de sa charge; il était, avec cela, aussi jeune et aussi beau que de Terzé était laid... et mûr.

Le jour même où j'avais essuyé la gracieuse boulade du vicomte, j'écrivis à Ernest Forestier que je l'attendais à souper le lendemain. J'invitai également les personnes qui avaient assisté à ma scène avec de Terzé; à son tour, ce dernier — sans se douter du plat de son métier qu'elle lui préparait, reçut un mot de son humble servante, le priant de ne pas manquer de venir souper avec elle le lendemain.

Exact au rendez-vous, le lendemain soir à l'heure

dite, tout mon monde se trouvait réuni dans ma salle à manger.

Pour des raisons que je m'étais réservé de faire connaître plus tard, j'avais interdit à qui que ce fût l'entrée des autres pièces de mon appartement.

Le couvert était dressé ; — un couvert où j'avais accumulé, sans exception, toutes mes richesses comme argenterie et cristaux, — un souper splendide, œuvre de Potel et Chabot, était servi. On se mit à table. Nous étions neuf : de Terzé à ma droite ; Ernest Forestier à ma gauche ; puis Paula Marcel, Pauline Biraut, Simone Bertrand, Max de Brügen, Francis Ganin, le peintre Stéphane Vernier.

Le repas fut très-gai. Ceux qui avaient de l'esprit en dépensèrent un peu ; ceux qui n'en avaient pas, le prodiguèrent. De Terzé, surtout, se montrait charmant près de moi ; soit qu'il voulût se faire pardonner sa faute de la veille ; soit qu'il fût agité de quelque pressentiment, il ne cessait de m'accabler de petits soins et de galanteries. Mes amis n'en revenaient pas. Ils m'ont dit depuis qu'il leur avait semblé voir, ce soir-là, dans le vicomte, un ours s'amusant à singer un singe.

Pour moi, sans le rudoyer, mais aussi sans pré-

ter plus d'attention qu'il n'en fallait à ses gentillesses, je permettais à de Terzède de me verser à boire, de me couper mon pain... — une de ses manies, — et de me répéter, à chaque minute, que j'étais coiffée d'une façon adorable.

Et, pendant ce temps, mon genou répondait aux douces interrogations de mon voisin de gauche; et je laissais, parfois, ma main effleurer la sienne; et je souriais à ses sourires.

Le vicomte avait les tracas du métier d'amoureux, lui; Ernest Forestier en avait les profits.

On venait d'apporter le café; la conversation roulait, à ce moment, sur la fidélité en amour.

Chacun disait, sur ce sujet, son mot... plus ou moins sincère, suivant que le vin de Champagne l'avait plus ou moins disposé à la sincérité.

— Pour moi, fit Max de Brügen, — qui ne se piquait pas d'une pure moralité de cœur, — pour moi, mesdames et messieurs, je ne reconnais pas la fidélité comme une vertu, chez une femme, mais, tout simplement, comme un procédé délicat de sa part, quand elle aime son amant, comme un acte de politesse, lorsqu'elle ne l'aime pas. Qu'est-ce que la vertu? La lutte des bons sentiments contre les mau-

vais; or, faites-moi l'amitié de me dire si, nous autres hommes, tous, tant que nous sommes, nous valons la peine qu'on lutte à la grande gloire de notre bonheur! Je le répète donc : une femme a raison d'être fidèle, tant que l'infidélité ne la tente pas, mais, du moment qu'elle a rêvé une fantaisie, elle aurait grand tort de ne pas la satisfaire, car, en s'obstinant à rester vertueuse malgré elle, malgré celui qui lui plaît, et — souvent, — malgré celui qui ne lui plaît plus, elle fait trois malheureux : l'amant qu'elle refuse, l'amant qu'elle garde... et elle-même.

Un hurrah joyeux accueillit ce discours de Max de Brügen.

De Terzé applaudit plus fort que les autres.

Il n'avait pas compris, mais il applaudissait.

Que de gens, en politique, comme en philosophie, en amour, en littérature, qui ressemblent à mon vicomte !

— Eh bien ! Jane, me dit tout bas Forestier, vous le voyez, de Terzé a signé lui-même son arrêt... il accepte l'infidélité ! Je vous aime ! N'en finirez-vous

donc pas avec ce monsieur ? S'il admet qu'on le trompe, il doit pardonner qu'on le quitte.

— Attendez ! repartis-je en souriant.

— Attendez !... mais voilà un mois que j'attends !

— Par conséquent vous patienterez bien encore cinq minutes ?

— Cinq minutes !

Je comprimai, d'un geste, l'élan de joie de Forestier, puis, ayant versé dans un verre quelques gouttes de chartreuse, je me levai, et élevant le verre :

— Mesdames et messieurs, dis-je, un toast à l'infidélité !

Tous les verres se rapprochèrent du mien.

— A l'infidélité ! répéta-t-on en chœur.

— Et, sur ce, cher vicomte, continuai-je en me tournant vers de Terzé, recevez mes adieux... et mes remerciements. Je vous coûtai cher, sans doute, cependant je ne veux plus de vous ; je vous restitue donc ce que vous m'avez donné...

Un peu détérioré, peut-être..

Mais vous m'avez assez détérioré l'esprit. pendant

six mois, pour que je vous le rende sur vos présents.

Nous sommes quittes. — Au revoir.

En prononçant ces mots, j'imprimai une si violente secousse à la table, qu'elle se renversa à demi et que la plus grande partie des porcelaines et des cristaux qu'elle supportait, tomba avec fracas à terre...

Les femmes poussèrent un cri d'effroi, en se reculant...

Les hommes, un éclat de rire.

Chacun me croyait folle... et Forestier lui-même.

Mais, du moins on trouvait ma folie originale.

De Terzé, seul, ne riait pas.

— Ha ça ! Jane, quelle est cette plaisanterie ? dit-il ; à quel propos le reproche et la menace que vous venez de m'adresser, et pourquoi vous amuser de la sorte à tout casser sur cette table ?

— Mais, tout bonnement parce qu'il me plaît que tout, dans cette pièce, soit à la hauteur du reste !

Voyez plutôt.

J'avais ouvert la porte donnant sur le salon.

De Terzé devint livide de stupeur et de rage....

Et un nouveau cri s'éleva, poussé par mes convives.

Meubles, glaces, tableaux, tentures, objets d'art, je n'avais rien respecté nulle part; tout était brisé, lacéré, ou tout au moins écorné. Ma chambre à coucher, mon cabinet de toilette, mon boudoir, n'avaient pas été plus épargnés; de quelque côté qu'on se tournât, on marchait sur des débris, des lambeaux; sur des bijoux cassés, sur des dentelles, des cachemires en loques...

C'était un désordre, un tohu-bohu, un massacre à rendre jaloux un Vandale, à faire bondir de joie, dans sa tombe, le vaniteux incendiaire du temple d'Éphèse.

Max de Brüngen courait de pièce en pièce en riant à se tordre. Sa nature se complaisait dans le spectacle de ces ravages. Francis Gavin et Stéphane Vernier causaient à part, tout bas, avec Simonc, Paula et Pauline... Peut-être ceux-là blâmaient ma conduite; peut-être ils trouvaient ma vengeance ridicule...

Et peut-être n'avaient-ils pas tort.

J'en conviens, aujourd'hui, que je raisonne de

sang-froid, j'eusse mieux fait de tout donner à de pauvres gens que de l'anéantir ainsi.

Mais alors, tout entière au plaisir que me causaient le dépit et la colère empreints sur les traits du vicomte, je n'éprouvais aucun regret de mon action ; au contraire, les reproches muets des uns, les éclats de rire des autres, étaient autant de palmes de plus ajoutées à ma couronne triomphale.

Cependant, j'avais pris le bras d'Ernest Forestier, demeuré le seul spectateur impassible du tableau que je venais de dérouler devant tous.

Je marchai au vicomte, toujours cloué à la même place, à l'entrée du salon.

— Je vous souhaite une maîtresse qui vous revienne, en effet, moins cher que je ne vous ai coûté, lui dis-je ; car vous ne pourrez pas vendre ce que je vous laisse.

Et je lui tournai le dos.

.
Si je vous ai conté cette nuit-là, Spindler, c'est que je vous ai promis une confession complète...

Et qu'au risque de vous faire lever les épaules de pitié j'ai donc été forcée de vous avouer une des plus grandes extravagances de ma vie.

Mais, que voulez-vous ! Cette extravagance m'a-
musa ; je ne pouvais, par conséquent, la passer sous
silence.

D'ailleurs, le génie, le talent, l'esprit, se permet-
tent bien, quelquefois, de dire ou de commettre des
niaiseries...

Une pauvre courtisane a donc aussi le droit d'être
bête exprès, par hasard.

XV

NEUVIÈME NUIT. — MONSIEUR APOLLON.

Me voici la maîtresse d'Ernest Forestier.

Pour le coup, je m'imaginai qu'il était plus facile que je ne l'avais jamais cru, et plus agréable aussi... d'être fidèle à un amant.

Ernest m'adorait; il me plaisait beaucoup; pendant cinq mois tout entiers, nous ne pûmes nous passer l'un de l'autre!

C'était beau... C'était trop beau... ça ne pouvait pas durer...

Et ça ne dura pas.

Un matin, vers les premiers jours de juin, Ernest m'apprit qu'il allait s'absenter, pour une semaine,

de Paris, attendu qu'il était en province près d'une vieille tante qui se mourait.

Cette séparation chagrinait infiniment Ernest...

J'étais toute triste aussi de le voir partir...

— Tu seras sage, au moins, pendant mon absence, n'est-ce pas, ma Jane ? me dit-il !

— Tâchez seulement de l'être autant que moi, monsieur ! lui répliquai-je avec la fierté d'une vertu établie par cinq mois d'exercice.

Et il s'éloigna bien tranquille, après que je lui eus donné le baiser d'adieu, bien décidée à lui conserver pur le baiser de retour.

Hélas ! j'ignorais que lorsqu'une fois le diable a pris possession d'une âme il ne la lâche plus...

Et que, l'occasion et l'*herbe tendre* nous tentant, il nous est bien difficile, à nous autres, de résister.

Vous saurez, Spindler, que j'ai été élevée à Saint-Denis-les-Carrières ; — un assez vilain petit village, situé près de Chatou, sur les bords de la Seine. — Or, la brave paysanne qui m'avait nourrie de son lait, ayant appris, vingt ans plus tard, — en rencontrant ma mère à Paris, — que j'étais devenue une grande et belle dame... qui portait cachemire et qui roulait

carrosse, ma brave nourrice, dis-je, guidée par un sentiment de tendresse, je crois, et, je crois aussi, par son propre intérêt, se présenta un jour chez moi,

Je l'accablai de caresses et de présents...

Je l'engageai à revenir le plus souvent qu'il lui serait possible...

Et elle revint — discrètement — trois fois, dans l'espace de dix-huit mois.

Et, chaque fois qu'elle me quittait, emportant, en souvenir de sa visite, soit une belle robe de soie, soit un châle, soit une bourse pleine de brillantes pièces d'or, ma chère Catherine Dory, ma nourrice, me faisait promettre de venir à mon tour, au plus tôt, à Saint-Denis-les-Carrières...

Manger la soupe aux choux avec elle et son homme...

Et son *feux*... qui avait le même âge que moi... et qui était aussi *plaisant* que j'étais *plaisante*... — C'était, du moins, l'opinion de Catherine Dory.

Et, cependant, en dépit de mes promesses, peu curieuse des charmes de la soupe aux choux villageoise et des grosses joues de mon frère de lait, je ne m'empressais guère de me rendre chez maman-nourrice...

Lorsqu'enfin, un beau jour de printemps, au grand émoi de tout le village, une belle dame se présenta chez Catherine Dory, où elle fut accueillie avec des trépignements de joie, des hurlements de félicité.

Cette belle dame, c'était moi, moi qui, voulant employer honnêtement mes jours de séparation d'Ernest, avais cru accomplir l'acte le plus méritant du monde, en allant user un ou deux de ces jours chez des paysans.

Franchement, n'est-ce pas, Spindler, j'avais de bonnes intentions, au moins ?

Monsieur et Madame Dory étaient seuls, dans leur maisonnette, lorsque j'y arrivai ; le *fioux*, mon frère de lait, travaillait aux champs...

Mari et femme m'inondèrent d'abord de vigoureux baisers, puis il me fallut avaler un verre de vin vieux... du pays. — Un vin vieux qui ressemble, comme deux gouttes d'eau, à du vinaigre jeune.

J'étais venue seule ; — j'avais laissé Élixa un peu indisposée à Paris ; — je dus conter à mes hôtes mes impressions de voyage en chemin de fer ..

Ensuite, le père courut quérir Apollon... — Apollon, c'était mon frère de lait; où diable s'était-on avisé de dénicher, pour lui, ce nom païen, c'est ce que je n'ai jamais su; — et, pendant ce temps, pour ne pas désobliger Catherine, je mangeai une côtelette de porc frais, qu'elle me fit sauter à la poêle, plus une petite salade de chicorée... dont j'eus une peine infinie à retirer la plume de ciboulettes que la bonne femme avait voulu absolument y jeter en guise d'assaisonnement.

J'achevais mon repas quand Apollon parut.

Catherine ne m'avait pas trompée; son *fieux* était un magnifique gars, aux grands yeux noirs, aux dents blanches, aux larges épaules.

Le père le poussa vers moi.

— Mais embrasse donc ta sœur de lait, nigaud ! lui criait-il. Est-ce qu'elle te fait peur ?

Apollon rougit en balbutiant un : « *Oh ! non, p'pa !* » et m'embrassa.

— Et, maintenant, reprit le père Dory, tu vas mener promener Jane sur l'eau... dans les champs... aux carrières... où elle voudra.

— Oui, p'pa.

— Seulement, n'oublie pas que nous dinons à

sept heures ! A sept heures, il faut donc que vous soyez revenus, vous entendez, Jane ? La soupe aux choux sera prête.

— Mais, je sors de table ; je n'aurai pas faim à sept heures.

— Bah ! A la campagne, on boit et on mange toujours, reprit Catherine ; et vous ne nous ferez pas la malhonnêteté de vous en aller sans dîner, j'espère, Jane !

Au revoir, donc, mes enfants... et une bonne promenade !

— Et n'aie pas l'air godiche comme ça près de Jane, ajouta Dory ; mon Dieu ! va, vous vous connaissez bien !... Oh ! oui... et, si vous pouviez vous en souvenir, vous vous êtes vus tous deux, autrefois, souvent, dans un costume qui ne coûte point cher d'étoffe ! Eh ! eh !

— Oh ! oh ! que t'es bête, va, notre homme !

— Bête !... C'est-i pas vrai, ce que je dis là ?

— Ça peut être vrai, mais ce n'est pas une raison pour que ça soit convenable à répéter, pas vrai, Jane ?

Je ne répondis que par un sourire à ma bonne nourrice. Pouvais-je me formaliser, après tout, de

ce qu'un père me rappelât que j'avais partagé le berceau de son enfant ?

J'avais pris, sans façon, le bras d'Apollon. Nous descendîmes la grande rue du village : sur notre passage chacun se retournait ; et Apollon semblait fier de l'admiration que ma toilette, assez simple pourtant, provoquait de toutes parts.

— Et où allons-nous, au fait, comme ça, madame ? dit-il. Aux carrières, ça ne vous divertirait guère ! Papa se figure, lui, parce qu'il passe sa vie dans ces grands vilains trous, que tout le monde doit être curieux de les visiter ; mais...

— Votre père est donc carrier, Apollon ?

— Nous sommes tous carriers, de père en fils, à Saint-Denis, madame. Il y a des pays où l'on gagne naturellement sa vie sur terre, .. nous, nous la gagnons sous terre ; c'est moins gai, mais on est bien obligé de se contenter de ce que le bon Dieu vous donne, hein ? Et le bon Dieu ne nous a donné que des pierres, à nous autres !

Tenez, m'est avis qu'un tour en bachot ne vous chagrinerait pas. Il n'y a point trop de soleil... nous filerions doucement jusqu'à Bougival... et, si vous

ne connaissez pas les environs, vous verriez qu'ils ne sont déjà pas si laids !

— Mais je n'en doute pas, mon ami. Allons en bateau... ou en bachot, comme il vous plaira. Mais si vous faudra ramer, je suppose, et cela vous fatiguera.

Apollon partit d'un éclat de rire.

— Me fatiguer ! répliqua-t-il ; ah bien, oui ! Est-ce que quelque chose me fatigue, moi !

D'ailleurs, je ne ramèrai pas toujours ; nous irons un peu au croc, aussi... laissez-moi faire !

Je ne demandais pas mieux que de laisser faire M. Apollon.. qui était très-beau, décidément, et que rien ne fatiguait. Arrivés au bord de la Seine, en bas du village, nous trouvâmes ce qu'il appelait son bachot, c'est-à-dire une barque plate, fort peu élégante, mais dans laquelle on devait être à l'abri de toute crainte de chavirer.

Je m'assis à l'arrière ; Apollon, son croc en main, se mit à gouverner savamment l'esquif ; en quelques secondes nous eûmes gagné la pleine rivière.

Mon compagnon, saisissant les rames, s'assit alors en face de moi.

— Vous n'avez pas peur, madame ? dit-il.

— Peur ?... Non ; j'aime beaucoup l'eau. Et puis, j'espère que si j'y tombais vous m'en retireriez ?

— Oh ça !... soyez tranquille ! je nage comme un brochet. C'est égal, enfin... on dit... on dit que les Parisiennes... s'effrayent un peu... Et ça se conçoit, quand on n'a pas l'habitude !

— Est-ce que j'ai l'air d'être effrayée ?

— Pas trop, c'est vrai !... Oh ! vous avez toujours bon teint.

Mais c'est-i drôle, comme ça, que vous soyez ma sœur de lait !

— Drôle ! Pourquoi ? Est-ce que cela vous est désagréable ?

— Désagréable ?... Allons donc !... au contraire !

— Cependant, notre parenté n'est pas très-solennelle, et, si vous aviez dans le village... quelqu'un que vous aimiez ou qui vous aime... vous auriez tort peut-être d'aller vous promener ainsi avec moi.

Apollon secoua la tête.

— J'ai une amoureuse, en effet, reprit-il ; mais,

d'abord, elle n'est point au pays pour le quart d'heure... et elle y serait, que ça ne l'inquiéterait guère de nous voir ensemble. Tiens ! est-ce qu'un frère et une sœur de lait n'ont pas le droit de se promener sur la terre ou sur l'eau ?

— Vous avez raison. Et... est-elle jolie, votre amoureuse ?

Apollon me regarda.

— Pas tant que vous ! dit-il en souriant ; mais c'est une bonne fille ; je lui ai promis de l'épouser, quoiqu'elle n'ait pas un sou vaillant ; et je l'épouserai...

Et je reconnaitrai, en même temps, notre mioche.

— Votre mioche ! Comment ! vous avez déjà un enfant avec elle ?

Apollon sourit de ma surprise.

— Mais sans doute ! reprit-il ; et un gentil encore, qui aura ses quinze mois aux cerneaux !

Ah ! dame, que voulez-vous !... On est jeune... et, le dimanche, on revient, quelquefois, si tard de la danse !...

— Mais, dans le village, que dit-on de cela ?

— De cela quoi ? Ah ! de ce que nous avons un enfant ?... Mais on ne dit rien... rien du tout !... Oh ! nous ne sommes pas les seuls, d'ailleurs, ici, qui n'ayons pas attendu le *conjungo* pour... Et quand on est bien sûr qu'un garçon et une fille se marieront un jour ou l'autre, on ne s'inquiète point de leurs actions !

— Ah ! bah !

La confiance de mon frère de lait bouleversait de fond en comble toutes mes idées à propos de l'innocence des mœurs champêtres.

— Ça vous étonne, ce que je vous conte là, je le vois bien, poursuit Apollon. A Paris, on ne se comporte pas de la même manière, peut-être ? On n'y fait pas d'enfants à sa future, hein ?

Ce fut à mon tour de sourire.

— On lui en fait... quelquefois... mais on s'en cache.

— Ah ! cette farce ! A quoi bon se cacher, si l'on n'a pas de mauvaises intentions !

Alors, si vous aimiez quelqu'un, vous, madame, vous ne lui permettriez pas ?...

— Oh ! moi, mon opinion sur ce sujet ne fait pas loi, mon cher Apollon.

— Ah !... Et à cause ?

— Ceci serait trop long à vous expliquer, et je préfère causer de votre future. Comment s'appelle-t-elle ?

— Blanche.

— Blanche... Apollon !... Savez-vous que vous avez des noms choisis, ici ! Et vous aime-t-elle beaucoup, mademoiselle Blanche ?

— Je pense que oui ; elle ne danse qu'avec moi au bal, et elle a bien soin du petit Vincent.

— Vincent ?

— Notre mioche.

— Ah ! Bien ! Et vous, êtes-vous chagrin quand vous ne voyez pas Blanche ?

— Chagrin... Oh ! ce n'est pas le mot ! Seulement, je suis accoutumé à elle... elle est accoutumée à moi... s'il lui arrivait malheur, ça me désobligerait.

Ça me désobligerait. Quelle expression pour un amant ! « Où sont donc les paysans de George Sand ? » me disais-je en écoutant mon frère de lait.

« Et qu'il y a loin d'Apollon à *François le Chantpi*, ou à l'amoureux de *La petite Fadette* ! »

Après cela, il y a loin aussi de Saint-Denis-les-Carrières aux campagnes du Berri.

Le bateau descendait lentement ; nous avions passé le pont de Chatou ; nous étions près de Bougival.

Un site délicieux se déroulait à mes regards, mais je m'inquiétais peu pour le moment de la fraîcheur du paysage... Mon imagination, captivée par la nouveauté de la situation, s'était prise, tout d'un coup, à broder sur le canevas que lui avaient fourni les confidences d'Apollon :

Mon œil restait fixé sur ce grand jeune homme... qui aimait si singulièrement...

Et qui était si singulièrement aimé.

Ah ! Spindler, j'ai honte de vous l'avouer, mais combien ce pauvre Ernest Forestier me semblait mesquin et ridicule, à cette heure... avec ses pantalons demi-collants, sa raie au milieu de la tête, ses cols droits, son teint nuageux, ses ongles pointus, son pied imperceptible, et son lorgnon à demeure sur le nez...

Comparé à ce beau garçon... trop beau, je le répète; trop beau, avec son teint vif, sa chevelure ondoiyante, ses membres musculeux, sa voix sonore et ses gestes accentués!

Enfin! Ce n'est peut-être pas absolument ma faute! On a dit que celui qui se servirait de l'épée périrait par l'épée... il est peut-être écrit que l'amour, comme l'épée, doit être fatal à ceux qui en font un trop fréquent usage!

Sur les sept heures du soir, fidèles à notre promesse, nous rentrions, Apollon et moi, à la maison paternelle.

Mais la promenade en bachot avait porté ses fruits.

Apollon ne m'appelait plus : *madame*... mais Jane... Jane, tout court.

Ce fut lui qui eut soin de moi à table, et, après le dîner, ce fut encore lui qui me proposa une autre promenade — à pied, cette fois, — dans le parc d'un château voisin où, grâce au jardinier, en l'absence des maîtres, Apollon avait ses entrées à toute heure du jour.

J'acceptai cette nouvelle proposition.

Le père et la mère Dory devaient nous accompagner; mais, sur le point de partir, je ne sais quoi les retint...

Et, une demi-heure plus tard, seuls encore, Apollon et moi, nous marchions, en causant, bras dessus bras dessous, — quel était le sujet de notre entretien... Je ne me le rappelle pas, — sous l'ombrage d'une allée de tilleuls, dans un superbe parc, à un quart de lieue du village.

.

Néanmoins, n'allez pas vous imaginer que ma promenade au parc, avec Apollon, se termina, comme se terminent, dans les romans, en pareille occurrence, toutes les promenades d'amoureux et d'amoureuses !

Ce n'est pas qu'Apollon ne fût devenu bien tendre et bien pressant !

Ce n'est pas que la nuit ne se fût faite bien obscure et bien silencieuse !

Mais j'avais peur... — non pas d'Apollon ni de la nuit, — j'avais peur... j'ai toujours eu peur... des bêtes mystérieuses du soir, les bêtes dans les ar-

bres... des bêtes dans les gazons... des bêtes dans l'air !

C'est naïf, mais c'est comme cela.

Autre raison... moins naïve : l'amour mal à son aise m'a toujours paru une pitoyable espèce d'amour.

Neuf heures sonnaient quand nous retournâmes au village; le village dormait déjà... et le père Dory avec le village; la mère Dory, seule, veillait en nous attendant.

— Ha ça ! dis-je en arrivant, il est tard... je ne puis partir ce soir; avez-vous un lit à me donner, nourrice ?

La bonne femme m'embrassa.

— Chez nous autres, pauvres gens de la campagne, répliqua-t-elle, il n'y a guère, jamais, que le compte juste de lits, vous concevez, ma chère Jane ? Nous n'en possédons donc que deux, ici : le mien... qui est aussi celui de mon homme...

Et celui d'Apollon.

Or, ne vous voyant pas revenir, et prévoyant qu'en effet vous ne nous quitteriez pas ce soir, voilà

ce dont je me suis avisée...—Venez voir un peu ça.

Parlant ainsi, Catherine m'emmenait dans la chambre d'Apollon.

— J'ai couché, par le milieu, les draps du lit de votre frère, poursuivit-elle; vous vous coucherez la première... du côté de la ruelle...

Apollon se couchera après...

De cette façon, vous serez chacun chez vous.

Et, comme personne que nous ne le saura, personne ne jabotera sur mon invention...

Et vous n'en dormirez pas moins bien, tous les deux, comme au temps où je vous berçais tous les deux dans la même bercelonnette.

Eh bien ! ça vous va-t-il, Jane ? Oh ! ne craignez rien ! Apollon est un honnête garçon, incapable de vous offenser.

Pas vrai, Apollon ?

— Sans doute, maman ; d'ailleurs, si madame Jane l'exige, je resterai toute la nuit sur une chaise, et...

— Bah ! bah ! ma petite Jane ne sera pas si méchante que ça ! Au reste, arrangez-vous à présent

l'un et l'autre, ça vous regarde. J'ai trouvé un moyen de tirer tout le monde d'embarras, je ne me mêle plus de rien. Bonne nuit!

Et Catherine disparut.

Je considérais le drap cousu par le milieu... oh! cousu très-solidement! Cette pauvre nourrice n'y avait vraiment pas mis de malice!

— Eh bien! Jane, que décidez-vous? me dit Apollon d'une voix émue.

— Mais je décide... que vous allez sortir pour me laisser me coucher dans mon compartiment, répliquai-je sans rire.

Quand je serai au lit, je vous appellerai...

Et nous dormirons tranquillement tous les deux... côte à côte... comme doivent faire un frère et une sœur de lait.

Apollon s'éloigna sans répondre un mot... Cinq minutes après, je lui criais... assez émue à mon tour :

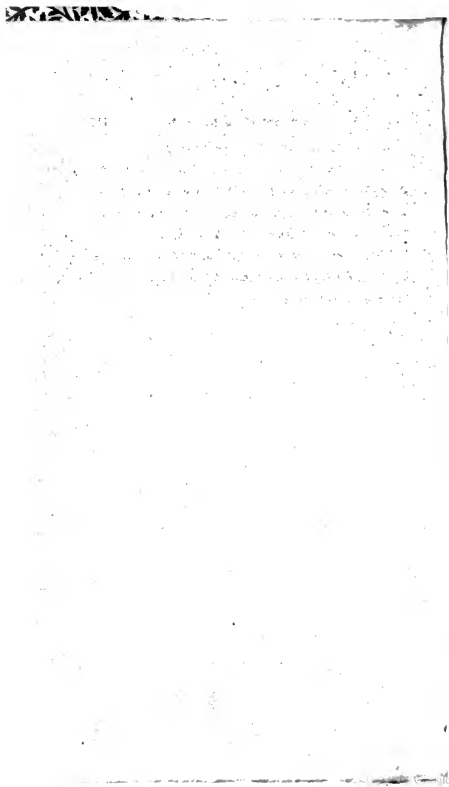
« C'est fait ! je suis couchée... je dors. »

Le lendemain matin, à cinq heures, assistée de mon jeune amant, je me piquais les doigts à recoudre le drap...

Que je l'avais aidé à découdre la veille.

Le père et la mère Dory étaient libres de penser ce qu'ils voudraient de la manière dont leur *fieu* et sa sœur de lait avaient passé la nuit dans le même lit... séparés par quelques brins de fil...

Pour moi, je ne voyais pas la nécessité de leur donner absolument à comprendre qu'Apollon méritait son nom de dieu.



XVI.

DIXIÈME NUIT. — QUI PROUVE QUE TOUS LES AMANTS...
SÉRIEUX NE SONT POINT DES SOTS.

La fidélité n'est autre chose, à proprement dire, qu'une habitude prise; or, vous savez que lorsqu'on a rompu, une fois seulement, avec une habitude, c'est l'enfer pour s'y remettre.

Mieux vaut donc ne pas lutter et ne pas s'y remettre du tout.

C'est aussi ce que je fis à la suite de mon aventure avec Apollon.

Ernest Forestier revint de province; mais il n'avait plus, à mes yeux, ce rayonnement de l'amant respecté que mon imagination seule, peut-être, lui prêtait auparavant. Il n'était plus pour moi qu'un

Pourquoi se nommait-il Borsari? On l'ignorait, car il n'était pas plus Italien qu'Auvergnat.

Comment vivait-il? On n'en savait rien, car il ne possédait pas de fortune.

Mais il avait voyagé par toute l'Europe; il avait fait tous les métiers; il tutoyait tout le monde...

Et il était spirituel et amusant au possible, assurait-on partout.

Chacun s'arrachait Adrien Borsari. Les hommes lui payaient à diner, les femmes lui offraient — presque, — leur cœur; de quelque côté qu'il se tournât, il n'avait que l'embarras du choix pour aimer ou se mettre à table...

C'était une passion... une fureur... une rage.

Une de mes amies me parla, un jour, de ce héros d'alcôves et de cabarets. Elle m'offrit de me le présenter.

Je donnais un grand diner le lendemain; on m'amena Adrien Borsari.

Au premier aspect, ce monsieur me déplut souverainement. C'est, en général, l'effet que vous produisent les gens qu'on vous a vantés outre mesure. Son air sans façon, son éternel sourire, sa figure, aux traits assez réguliers, mais sans dis-

tion aucune, tout enfin, chez Adrien Borsari, me parut au-dessous même de l'ordinaire. Je ne sais s'il lut ma pensée dans l'expression de ma physionomie; quoi qu'il en fût, il n'en laissa rien voir. Loin de là, après les compliments d'usage, il se mit à son aise dans ma maison, comme s'il en eût été, depuis des années, le commensal favori. Nous étions une douzaine à table, il accapara la conversation; il nous conta ses voyages, ses aventures...

Au début, il chanta des chansonnettes...

Il fit des imitations de comédiens...

Et chacun de l'écouter dans une attention religieuse... et de rire de ses moindres mots... d'applaudir à ses moindres gestes!

Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que j'avais fini, au bout de quelque temps, par faire comme tout le monde... par écouter, rire et applaudir...

Et qu'Adrien Borsari ne me semblait plus ni commun, ni désagréable!...

Et que je lui permettais, en quittant la table, de m'offrir son bras pour passer au salon!...

Et que je souriais alors, aux déclarations qu'il m'adressait à bout portant!...

Et que je ne trouvais pas mauvais qu'il ne s'occupât, officiellement, que de moi pendant toute la soirée !...

Bref, et que je répondais par un gracieux : « Au revoir ! » à son adieu familial, lorsqu'il se retira, l'un des derniers, à minuit.

De même que certains auteurs écrivent des drames et des vaudevilles qui se jouent... mais qui ne s'analysent pas...

De même on commet dans la vie des fautes dont on ne saurait expliquer le mobile.

Adrien Borsari était un chevalier d'industrie, vivant de tout, partout... et par tous les moyens; je l'avais deviné à première vue; bientôt j'acquis la certitude que mes pressentiments ne m'avaient pas abusée !...

Et pourtant, Adrien Borsari fut mon amant !

Et cette liaison sans excuse dura un mois... un mois entier, pendant lequel je m'affichai, au théâtre, au bois, dans les concerts, avec Adrien Borsari !... Pendant lequel ma maison devint à peu près la sienne... ma pensée, souvent la sienne... ma bourse, toujours la sienne !

Comment cet homme était-il parvenu à prendre un tel ascendant sur moi ? Encore une fois, je l'ignore. Mais il s'était fait mon maître, mon tyran, et je souffrais sa tyrannie, je subissais son despotisme sans me plaindre... sans me révolter même, jamais, aux effusions intimes de mépris que soulevait parfois en moi la conscience instinctive de l'indignité de mon amant... et de ma honteuse faiblesse.

Comme il arrive toujours en pareille circonstance, Ernest Forestier avait été le dernier à connaître mes relations avec Adrien Borsari.

Le jour où un ami charitable lui prouva que je lui donnais un si infime rival, Ernest se sentit douloureusement frappé. En homme d'esprit qu'il était, il m'eût volontiers pardonné une erreur... il ne me pardonna pas une sottise, — ou du moins il se promit de ne point me la pardonner.

Cependant, il dissimula son ressentiment.

Il y avait trois jours déjà qu'il était instruit de tout, et je me croyais encore à l'abri d'un soupçon de sa part...

Lorsqu'un soir, au retour du spectacle, comme nous nous disposions à nous mettre à table, Adrien

et moi, pour souper, Ernest Forestier parut subitement devant nous.

— Je sais que madame est avec du monde, avait-il dit à Éliisa qui essayait de l'empêcher d'entrer, mais peu importe!... il faut absolument que je lui parle.

Je pâlis à la vue d'Ernest. Lui, calme, souriant comme d'habitude, me tendit la main qu'il porta à ses lèvres, puis, ayant salué Adrien Borsari, qui se tenait, assez embarrassé de sa personne, dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Pardon, ma chère Jane, dit-il; je vous dérange peut-être, vous ne m'attendiez pas. Mais je désirais vous voir... la présence de monsieur ne me gêne point... vous alliez souper tous deux... nous souperons tous trois...

Il n'y aura qu'un convive et un peu de gaieté de plus.

N'est-ce pas votre avis, monsieur ?

Ces derniers mots s'adressaient à Adrien Borsari, qui balbutia :

— Mais à coup sûr... certainement... je serai très-honoré...

— Un couvert, Éliisa, cria Ernest.

Quelques minutes après, nous étions, en effet, tous trois, à table.

Ernest toujours impassible...

Adrien, un peu rassuré. — L'impudence tient souvent lieu de courage.

Et moi, tremblante encore, et pourtant vaguement désireuse de voir ce qui allait se passer.

Car, je présûmais que quelque dessein secret guidait à ce moment Ernest Forestier... et, en vraie fille d'Ève que je suis, chez moi la curiosité l'emportait sur la peur.

— On vous dit gros mangeur et grand buveur, monsieur Borsari ? fit Ernest en découpant une volaille.

— Ah ! monsieur me connaît ? repartit Adrien qui grimaça un sourire.

— Parbleu ! si je vous connais ! reprit Ernest, sans donner à sa voix un autre caractère que celui d'une joyeuse cordialité ; et qui est-ce qui ne connaît pas monsieur Adrien Borsari, le viveur par excellence ! Aussi, quand je vous ai aperçu chez Jane, ai-je été enchanté de cette occasion d'apprécier votre réputation !

Mais vous ne m'avez pas répondu, cher monsieur ?

Voyons, soupez-vous donc aussi superbement qu'on le proclame ?

— Monsieur saura bientôt à quoi s'en tenir là-dessus ! dit Adrien avec une fausse modestie.

— Bravo ! Vous êtes en appétit... moi aussi !... Eh bien, nous allons vous voir à l'œuvre, noble fourchette !

Ce disant, Ernest servait du poulet truffé à son rival... et il lui en servait comme pour quatre...

Il est vrai qu'il en prit autant pour sa part.

J'acceptai quelques blancs et quelques truffes.

Une sorte de lutte gastronomique s'établit aussitôt entre mes deux amants ; après le poulet, ils attaquèrent un pâté de foie gras ; après le pâté, une magnonnaise de poisson ; après la magnonnaise, les entremets ; après les entremets, le dessert. Chacun d'eux se surpassait. Les assiettes étaient à peine chargées, qu'elles devenaient nettes comme par enchantement.

Je n'avais jamais vu Ernest manger de cette force-là ! Pour Adrien, je le savais capable de tout.

Mais quel était le but de mon agréé en provoquant cette sorte de duel... qui ne manquait pas de dangers ?

Ils en étaient aux compotes, aux conserves. Ils

avaient mangé de tout, et mangé de tout beaucoup, tous les deux...

Seulement, Adrien était rouge comme un coq, à présent; il soufflait... il haletait.

Ernest, au contraire, semblait aussi dispos, aussi à l'aise qu'au début du repas.

— Une tranche d'ananas, cher monsieur Borsari ? fit-il.

Adrien secoua la tête.

— Mille grâces, monsieur, mais j'avoue que je ne puis plus aller !... Un simple macaron, à cette heure, serait le mal reçu de mon estomac.

— Ah bah ! reprit Ernest d'un air étonné. En effet, vous paraissez à bout de forces... Ah ! c'est drôle... vous qu'on dit si solide !

Mais, moi, je recommencerais à souper, je vous jure, pour peu qu'on m'en priât !

Adrien poussa un soupir.

— Je m'incline devant mon vainqueur, murmura-t-il.

— Au moins, vous me ferez raison en m'aidant à achever cette bouteille de vin de Beaune ?

— Oh ! quant à boire... je bois toujours !

— Toujours ! vraiment ? Eh ! eh ! à la bonne heure !

Voilà un mot qui vous rend un peu de mon estime ! Mais, voyons, combien avons-nous vidé de bouteilles ! Cinq... quelle misère !... Et des vins de France, encore... des vins de nouveaux-nés ! Jane, ayez donc la complaisance de nous faire servir de ce johannisberg dont je vous ai envoyé un panier, il y a trois jours...

A ce nom de Johannisberg, Adrien sauta sur sa chaise.

Il connaissait bien le johannisberg en question.

— Du vin du Rhin ! s'écria-t-il ; non, non, merci, monsieur Forestier ! Du beaune, encore, ou du champagne si vous voulez... mais du vin du Rhin... impossible !

— Impossible ! répéta Ernest ; impossible ! Quoi, monsieur Borsari, vous avez de ces mots-là dans la bouche, à table ! Peuh !

Ernest déboucha la bouteille de johannisberg, la transvasa, aux trois quarts, dans un vidercome de Bohême :

— A votre santé, Jane ! fit-il.

Et il vida, d'un seul trait, son verre.

Puis il se leva de table en haussant les épaules.

— Décidément, vous n'êtes qu'un soupeur de la

petite espèce, mon cher monsieur Borsari, continuait-il ; je me reproche de m'être abaissé jusqu'à vous.

Je tressaillis. J'avais peur que le jeu ne tournât à l'aigre.

— Ah ! que diantre aussi, monsieur, repartit Adrien en se levant à son tour, non sans peine, c'est fort beau, sans doute, de manger et de boire ferme... mais si vous avez les capacités d'un Gargantua, vous...

— Ce n'est pas une raison pour que vous ayez celles d'un Pantagruël !... Vous êtes dans le vrai.

Ne mangeons et ne buvons donc plus... puisqu'il le faut... hélas ! Jane, veuillez demander le café...

— Monsieur prendra du café, cependant, je pense ?

— Et, entre le moka et un verre de chartreuse... —

Oh ! la chartreuse est une liqueur purement digestive, rassurez-vous ! — monsieur aura la gracieuseté de nous chanter quelques couplets.

Je suis d'humeur joviale, cette nuit, moi ! J'ai envie, j'ai besoin d'entendre chanter.

Et l'on assure que monsieur possède une voix charmante, et un répertoire des plus variés d'amusantes chansons.

Un cigare, monsieur Borsari... si, toutefois, cela

ne vous incommode pas de fumer après vos repas.

Adrien regarda Ernest : évidemment, ce dernier se moquait de lui... mais il se moquait avec tant de bonhomie qu'il eût été maladroit de se fâcher. Adrien commençait à se piquer, pourtant.

Il prit le cigare qu'on lui offrait, mais il répliqua d'un ton sec :

— Vous m'excuserez, monsieur, si je vous refuse, mais je ne suis pas en train de chanter, maintenant.

— Bah!... Ah! ah!... Ha ça, mais vous n'êtes donc en train de rien, maintenant ! Vous mangez comme un oiseau, vous buvez comme une nonne... et vous n'avez pas même un couplet à la disposition de vos amis quand ils vous le demandent !... Qui est-ce qui m'a bâti un piteux viveur comme ça !...

Avouez, mon cher, que vous ne valez pas votre réputation.

Eh bien ! je chanterai, moi, puisque vous ne voulez... ou ne pouvez pas chanter ! Connaissez-vous *les Cerises*, de Nadaud, monsieur Borsari ? Tenez, écoutez ; ça vaut du Désaugiers.

Et Ernest entonna gaiement cette jolie chanson, dont je n'ai retenu que les trois derniers couplets :

Ma grand'mère vous dira :
Que tout dégénère ;
Si le siècle qui viendra
Ne vaut pas son père,
Nos descendants, Dieu merci !
En verront de grises !...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

Tout devient petit, petit,
Hommes, comme femmes,
Chez nous, rien ne s'agrandit,
Excepté les drames...
Nous avons tout raccourci,
Même les chemises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

De Saint-Cloud à Charenton,
Le flot monte et fume,
Où diable logera-t-on
Toute cette écume ?
On dit qu'à Bicêtre aussi
Les places sont prises...
Allons à Montmorency
Cueillir des cerises.

Je n'avais jamais entendu Ernest chanter... je ne
me doutais même pas qu'il eût une voix aussi
agréable que juste.

Comme, malgré moi, quand il eut achevé, je battais des mains :

— Oui, oui, bravo ! oh ! bravo ! s'écria Adrien ; ces *Cerises* sont délicieuses... mais, pour mon compte, je les préférerais à l'eau de vie.

— Ah ! cela, c'est un mot, monsieur Adrien ! reprit Ernest ; vous me raillez parce que je n'ai pas votre talent, sans doute !

Que voulez-vous ! je n'en fais pas mon métier, moi, du chant !

Et puis, votre mot est mauvais. Vous demandez des cerises à l'eau-de-vie, et je parie que vous n'en mangeriez pas six sans être malade.

Encore un verre de chartreuse ?

— Non, j'ai fini.

— Ah ! ah ! Fini ! Déjà !

— Oui, fini déjà ! Et je vais présenter mes respects à madame, si elle le permet.

— Vos respects... déjà !

— Il me semble qu'il est l'heure de se retirer.

— L'heure... déjà !

Adrien changea de couleur. Cette fois, il n'y avait plus à s'y méprendre : de railleur joyeux, Ernest Forestier tournait à l'impertinent.

Je crus qu'il était temps de m'interposer.

— En effet, dis-je, deux heures sont sonnées; il serait temps, messieurs...

— Messieurs !... Comment, vous voulez nous renvoyer tous les deux, Jane ? reprit Ernest en se tournant vers moi ; eh bien ! j'en suis fâché pour vous, ma chère... et pour monsieur.., mais je me sens disposé à ne point vous quitter...

Et je ne vous quitterai pas.

Monsieur s'en ira seul.

Après tout, si monsieur n'est pas plus fort. . en amour... qu'il ne l'est à table...

Et si sa voix s'enroue à dire : « Je t'aime ! » comme elle s'éteint quand il s'agit de chanter un couplet...

Je présume que je suis bien capable de le remplacer dans vos bras...

Qu'en pensez-vous, Jane ?

La glace était rompue. Nous savions, dès cet instant, positivement, à quoi nous en tenir sur la pensée d'Ernest Forestier.

Il ne pouvait pas mieux m'apprendre qu'il connaissait ma trahison...

Il ne pouvait pas mieux dire à Adrien qu'il le méprisait... Oh ! qu'il le méprisait bien ! puisqu'il

avait dédaigné de s'emporter contre lui, en le trouvant seul avec moi... et qu'il le chassait, maintenant... comme on chasse du pied le chien dont on s'est divertí un instant...

Et qui vous gêne ensuite.

J'attendais, sans la désirer, une réplique d'Adrien. Quelque forcé qu'on soit, parfois, de se plier devant certaines exigences, au moins a-t-on le droit de s'incliner sans toucher la terre du front.

Adrien se tut; son oeil n'eut même pas un éclair. Comme tous les lâches, cet homme était bronzé contre les insultes qui frisent le sang.

Il prit son chapeau et nous saluant :

— Au revoir donc, madame et monsieur, fit-il ; je vous souhaite une nuit... délicieuse.

Il s'éloignait.

— Attendez donc, monsieur Borsari, lui cria Ernest, attendez donc ! Tout n'est pas terminé encore entre nous ! J'ai quelque chose à vous remettre... ne vous en doutez-vous pas ?

Tenez, — Ernest avait tiré de sa poche son porte-monnaie ; il y prit une dizaine de louis ; — tenez, mon cher, continua-t-il, comme vous pouvez avoir besoin d'argent demain matin, et comme madame

n'a pu vous en donner ce soir, il est juste que, si je vous prive de la maîtresse, je ne vous prive pas des profits.

Voici deux cents francs, c'est cela de moins que vous coûterez à cette pauvre Jane.

Adrien poussa un rugissement ; à défaut de courage, la fureur lui était montée à l'âme. Il se rua sur Ernest...

Éperdue, j'allais me jeter entre les deux hommes..

Mais, avant qu'Adrien n'eût porté un doigt sur lui, Ernest l'avait déjà saisi par le bras, et le serrant d'une main comme dans un étau :

— Qu'est-ce à dire ! fit-il, le bouffon veut se révolter contre son maître ! le misérable contre l'homme de cœur !

Allons, allons, partez, monsieur Adrien Borsari ! J'ai montré à Jane qu'il y avait infamie à elle à me donner un rival de votre espèce ! Sauvez-vous, si vous ne voulez pas que je lui montre aussi comment on corrige un homme comme vous !

En prononçant ces paroles, Ernest poussait Adrien devant lui...

Adrien ne se débattait pas.

Toujours tenu par la main de fer de son rival, il

traversa ainsi toutes les pièces de mon appartement.

Une fois à la porte, Ernest le jeta, — c'est le mot, — dans l'escalier...

Et tout fut dit.

Ernest était pâle en revenant à moi...

Moi, je me cachais la figure pour cacher ma honte...

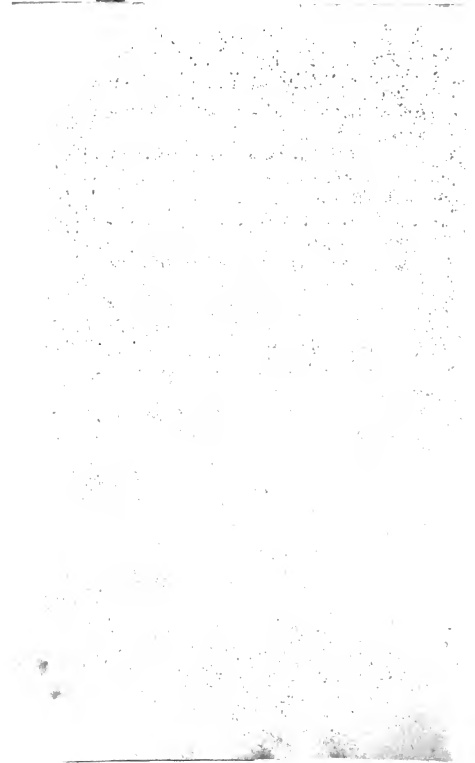
— Jane, dit Ernest, un jour vous me remercirez du service que je viens de vous rendre en vous délivrant de M. Adrien Borsari.

Une femme qui se respecte ne garde pas de ces amants-là.

Et maintenant, adieu ! Vous m'aviez promis de m'être fidèle... tant que vous m'aimeriez.

Vous ne m'aimez plus, puisque vous m'avez trompé.

Adieu !



XVII.

ONZIÈME NUIT. — L'AMOUR QUI SE CACHE.

Adieu ! En prononçant ce mot, Ernest avait fait quelques pas vers la porte...

Mais, sur le point d'en franchir le seuil, il se retourna... sans doute pour juger de l'effet qu'avait produit sur moi son mot suprême...

J'étais émue, je vous l'ai dit... oh ! Je pleurais de vraies larmes !...

Peut-on s'éloigner froidement... pour toujours... d'une femme qui pleure... qui pleure... *pour de vrai !* Je vous le demande ?

Ernest revint ; il revint lentement, mais il revint. Il se rassit à mes côtés...

Et il passa toute cette nuit-là dans mes bras...

Et trois cent soixante-cinq autres nuits encore.

Allons donc ! est-ce que, lorsque nous voulons qu'on nous pardonne, nous ne savons pas nous faire pardonner, nous !

Je dois constater néanmoins, qu'à dater de cette nuit fâcheuse où il me prit en flagrant délit d'infidélité indigne, les manières d'être d'Ernest à mon égard subirent, en partie, un changement notable.

Il se montrait toujours généreux comme par le passé. Oh ! sous le rapport de la générosité surtout, vingt fois sur trente, ce simple homme de loi eût donné des leçons de savoir-vivre à des princes ! Je n'ai jamais tant gaspillé d'argent, tant jeté d'or par les fenêtres que du temps de mon agrée !

Mais il ne suffit pas de donner toujours, de donner sans cesse à une femme pour se faire bien venir d'elle ! Il faut aussi être aimable, galant... amoureux.

Or, depuis la fatale nuit, si Ernest Forestier était encore amoureux... — et s'il ne l'eût été, fût-il resté mon amant ? — par contre, il avait, de temps à

autre, des accès d'imperfuence, de taquinerie impossibles.

Ne voulant pas, ou ne pouvant pas rompre avec moi, en punition d'une faute — qu'il n'avait pas oubliée — Ernest Forestier me châtiât en me rendant la vie commune insupportable.

Dans les derniers mois, nous en étions arrivés à nous disputer même la nuit ! — Même la nuit !

Un exemple, à la suite duquel viendra le récit d'une singulière aventure nocturne :

C'était à la campagne, à Montmorency, au mois de septembre. J'habitais, dans ce village parisien, une assez jolie petite villa qu'Ernest Forestier — jaloux peut-être de m'écarter quelque peu du monde — avait louée, à mon intention, pour la fin de la saison.

Je passais mes jours d'une façon assez monotone à Montmorency ; mais d'une monotonie qui ne me déplaisait pas.

Le jour, j'allais me promener avec Éliisa dans la forêt, ou bien je rendais visite à quelques-unes de

mes amies, notamment à Paula Marcel et à Simonne Bertrand, logées comme moi dans le pays.

Le soir, je dinais à la maison avec Ernest Forestier. — Oh ! il venait régulièrement me retrouver tous les soirs ! — Après le diner, quand il ne m'avait pas amené quelques amis, nous faisons ensemble un tour de jardin...

Une partie de cartes...

Puis, vers les dix heures, habituellement, nous montions nous mettre au lit.

Et, une fois au lit — oh ! c'était réglé comme du papier de musique, — lorsque mon cher amant se trouvait en veine de mauvais souvenirs, il entamait, à brûle-pourpoint, le chapitre des piqûres d'épingles...

Auquel je ripostais, jusqu'à ce que, de guerre lasse, tous deux, nous nous fussions mutuellement tourné le dos.

Un soir, nous venions de nous coucher, de nous coucher en silence, comme il convient à des gens qui, près de se combattre, prennent des forces pour la lutte.

A ce moment onze heures sonnèrent.

— Tiens ! dis-je, surprise, — j'avais regardé, quelques minutes auparavant, à la pendule, et j'avais vu qu'elle marquait dix heures ; — est-ce que tu n'as pas entendu sonner onze coups, Ernest ?

— Si, vraiment.

— Eh bien ! mais il n'est que dix heures.

— Sans doute.

— Sans doute... S'il n'est que dix heures, pourquoi la pendule en sonne-t-elle onze ?

— Parce qu'elle est dérangée, je suppose.

— Dérangée... dérangée... et qui est-ce qui l'a dérangée ?

— Est-ce que je le sais, moi ! Ta femme de chambre, peut-être.

— Éliisa ! A quel propos aurait-elle touché à la pendule, je vous prie ?

— Tu le lui demanderas.

— Non, je ne le lui demanderai pas, parce que je suis bien sûre que ce n'est pas sa faute si la pendule sonne de travers.

— Alors, c'est la mienne ?

— La vôtre ou non, cette pendule ne s'est pas dérangée toute seule.

— Cela coule de source.

— Et, ce qu'il y a de certain, c'est que les gens qui y ont touché sont bien bêtes.

— Je suis complètement de ton avis.

Comme vous voyez, Spindler, il ne nous fallait pas un sujet bien grave, à Ernest et à moi, pour commencer les hostilités. Ce soir-là c'était la pendule, troublée dans l'exercice de ses fonctions; un autre soir c'était... une mouche qui volait... un papier qui tombait...

Cependant je croyais éteinte la discussion entamée au sujet de la sonnerie dérangée, lorsque, soudain, sautant à bas du lit, Ernest s'écria :

— Au fait, tu as raison, Jane; qui que ce soit qui ait touché à la pendule, il vaut mieux la remettre en ordre... C'est stupide d'entendre sonner une heure pour une autre!...

Et puis elle a besoin d'être remontée, cette pendule. Je ferai d'une pierre deux coups.

Le monstre! Sous les dehors de la bonhomie,

vous ne sauriez vous imaginer quelle infernale torture me préparait Ernest Forestier à ce moment ! On inventerait ces choses - là qu'on n'y croirait pas ! Ah ! quand un homme se met à être méchant... petitement, mesquinement... il rendrait des points à dix femmes réunies.

Devinez ce que fit Ernest Forestier pour m'être désagréable, pour m'obliger à le supplier de cesser une plaisanterie énervante.

Après avoir remonté la pendule, il se prit à lui faire sonner toutes les heures, en tournant les aiguilles sur le cadran.

Et cela pendant cinq minutes au moins ; vous entendez ? Cinq minutes !

La première minute, je demeurai insensible ; j'écoutais machinalement le tintement répété du marteau sur le timbre, sans comprendre encore l'intention de mon bourreau.

A la seconde minute, je frissonnai... j'avais compris, enfin...

A la troisième, je me relevai sur mon séant... la bouche ouverte pour apostropher Ernest.

Mais l'aspect de sa physionomie insolemment satisfaite glaça la parole sur mes lèvres.

Il eût été trop content de m'entendre éclater, je me tus.

Je me tus une minute encore.

Mais, à la cinquième, bondissant vers la cheminée :

— Vous êtes mauvais horloger, mon cher, m'écriai-je. Je vais vous montrer comment on règle une sonnerie.

Et, saisissant à deux mains la pendule, — une délicieuse petite pendule rocaille, qui avait bien coûté quinze cents francs, — je la lançai sur le plancher.

.....
C'était de la démence, n'est-ce pas, Spindler?... De la démence de ma part comme de celle d'Ernest Forestier.

Plus de la sienne encore que de la mienne, je crois.

La sonnerie maudite s'était arrêtée pourtant.

Et Ernest, — avec un flegme qui redoubla ma

rage, — était allé se refourrer dans le lit en disant :

— Ma foi, vous avez raison, Jane. Je crois que votre moyen est supérieur au mien.

Ah ! si mes yeux eussent été des pistolets en ce moment ! Ce pauvre Ernest !

Mais, si je ne pouvais le tuer, il m'était permis du moins de me venger.

Et voici quelle fut ma vengeance :

Je passai en toute hâte une robe de chambre... je chaussai des pantoufles...

Puis, m'élançant hors de la chambre à coucher, dont je fermai la porte à double tour :

— Bonne nuit, mon cher, m'écriai-je. A demain.

Et je descendis quatre à quatre l'escalier, sans attendre la réponse d'Ernest, et je courus au jardin.

La nuit était sombre, le ciel sans étoiles, l'air froid. Une nuit qui annonce l'automne. Mais dans les dispositions de mon esprit, de mes nerfs, peu m'importaient le froid et l'obscurité. Je me plongeai dans une allée de marronniers et je gagnai une

lonnelle, couverte de chèvrefeuilles et de clématites, où je déjeunais tous les matins. Combien de temps restai-je là à me demander si je remonterais ou si je ne remonterais pas me coucher? Je l'ignore. Tout à coup, un bruit de pas, qui retentit sur le sable, tout près de moi, glaça mon sang. Ce ne pouvait être Ernest qui marchait dans l'allée, puisque je l'avais enfermé... qui était-ce donc?

J'allais pousser un cri d'effroi.

— Ne craignez rien! fit une voix... en même temps qu'une main saisissait la mienne.

— Qui êtes-vous?

— Un adorateur de vos charmes, belle Jane, le comte Diago da Souza.

.

Ici, deux mots d'éclaircissements nécessaires.

Huit jours avant la nuit en question, Simonne Bertrand, déjeunant avec moi, m'avait parlé, d'un ton singulier, d'un air plus singulier encore, d'un comte portugais, le comte Diago da Souza, tellement épris, disait-elle, de mes charmes, qu'il était venu se loger dans un hôtel de Montmorency, rien que

pour avoir le plaisir de me rencontrer quelquefois.

Seulement, comme il était fort timide, oh ! d'une timidité sans égale, le comte s'arrangeait toujours en sorte, chaque fois qu'il me voyait, que je ne pusse le voir, moi.

— Timide ! avais-je répondu en riant à Simonne, timide et laid aussi sans doute. C'est pour cela que ce monsieur ne veut pas se montrer.

— Mais non, il n'est pas laid.

— Alors, il est bête.

— Il n'est pas bête non plus.

— Pauvre ?

— Il a cent mille livres de rentes.

— Et, s'il n'est ni pauvre, ni bête, ni laid, pourquoi se cache-t-il ?

— Il te confessa cela probablement lui-même une de ces nuits !

— Comment, une de ces nuits.

— Oui, car il a juré... puisqu'il n'a pas le courage d'affronter ta présence au grand soleil, de l'affronter dans l'ombre.

— Dans l'ombre... je ne comprends pas.

— Tu comprendras plus tard. En attendant, tiens-toi pour avertie.

— Avertie de quoi ?

— Qu'on t'aime... et qu'on te le prouvera.

.
On t'aime, et on te le prouvera ! Ces mots de Simonne, ces mots que j'avais complètement oubliés depuis huit jours, étaient revenus à ma mémoire, en entendant prononcer le nom du comte Diago da Souza.

Cependant, si je n'avais pas affaire à un voleur, à un malfaiteur, mais à un amoureux, il m'était bien permis, du moins, de m'étonner que cet amoureux se trouvât la nuit dans mon jardin... et cela juste au moment, où, à l'issue d'une querelle fortuite, je venais de fuir la société de mon amant !

— Pardon, monsieur le comte, dis-je, mais avant tout, me direz-vous comment vous vous êtes introduit ici ?

— Tout simplement en passant par-dessus une muraille, madame.

— Ah ! tout simplement ! Mais c'est un hasard si

je suis dans mon jardin à cette heure, monsieur !...
à cette heure je suis couchée, d'ordinaire...

— Et vous n'êtes pas couchée seule, oh ! je le sais, madame !... je sais que M. Ernest Forestier a le bonheur d'être votre amant.

— Eh bien, alors, monsieur, sachant tout cela, comment se fait-il...

— Que je me sois permis de pénétrer dans votre demeure ? Mon Dieu, madame, l'explication de ma conduite est fort simple encore. On vous a dit que je vous aime, n'est-il pas vrai ? Et l'on vous a dit aussi que... ma timidité naturelle m'empêchait de me présenter... ouvertement à vous. Rappelé par des devoirs rigoureux dans ma patrie, je ne voulais pas partir, cependant... sans vous avoir parlé, ne fût-ce qu'une minute !... sans avoir, ne fût-ce qu'une seconde, collé mes lèvres sur cette petite main... que je donnerais vingt ans de ma vie pour posséder à tout jamais ! A cette fin, madame, voici ce que j'imaginai. Il y a six jours déjà que j'ai reçu l'ordre de retourner à Lisbonne... Or, depuis six jours, tous les soirs, à la nuit tombante, je saute par-dessus un

mur de votre jardin, et caché dans un taillis touffu, vis-à-vis de vos fenêtres... Je prie Dieu qu'il vous inspire la bienheureuse idée... bienheureuse pour moi... de quitter votre chambre pour descendre respirer l'air sous ces ombrages. Sans doute, mon espoir reposait sur des chances bien incertaines... car l'air du soir est frais, maintenant... et d'ailleurs, quand on a près de soi un homme aimé, si, guidée par un caprice, on songe à sortir de sa chambre pour aller se promener... il n'est pas probable qu'on aille se promener seule.

Mais, si la raison me disait que je ne tirerais nul profit de mon audacieuse tentative... une voix secrète... celle de mon amour... me disait, elle, qu'on a vu souvent le succès couronner les actions réputées les plus téméraires... les plus insensées !

Et vous reconnaitrez, madame, que mon amour ne m'abusait pas... puisque vous voilà près de moi... malgré le froid... malgré l'heure avancée... malgré M. Ernest Forestier !...

En achevant cette tirade, le comte Diago était tombé à mes genoux ; ses lèvres couvraient mes mains de baisers.

L'aventure était au moins originale. Surprise par cette originalité même, captivée par l'accent ému de mon mystérieux adorateur, un moment je demeurai muette... immobile...

Mais revenant enfin à moi :

— Monsieur, dis-je, en me levant, votre conduite a certainement un côté romanesque très-capable de séduire une femme... romanesque...

Mais j'ai le malheur d'être positive, moi ; il ne me plait pas de me trouver... ne fût-ce qu'une seconde, avec un inconnu.

— Un inconnu?... Ne vous ai-je pas dit mon nom, madame?

— Vous m'avez dit ce qu'il vous a plu de me dire... oui.

— Mais madame Simonne Bertrand vous avait fait part de mon amour, Jane !

— Madame Simonne Bertrand m'a conté ce qu'elle a voulu... et, ne m'eût-elle pas menti, que ce ne serait pas un motif encore pour moi de tolérer votre démarche.

Enfin, monsieur... quand même vous seriez réel-

lement le comte Diago da Souza... le comte Diago da Souza, éperdument épris de moi, et désireux, avant de retourner dans son pays, de m'avouer son amour... au moins faudrait-il encore, pour prendre quelque intérêt à cet aveu, que je susse de quelle couleur sont les yeux du comte Diago da Souza !...

Ce qu'il m'est absolument impossible de distinguer par cette nuit obscure.

Vous me permettez donc de me retirer, monsieur, et de vous engager... si réellement vous m'aimez... à surmonter votre timidité... naturelle, pour me faire une visite... moins excentrique, sous tous les rapports, que celle-ci.

Le comte poussa un soupir.

— Vous ne savez pas ce que vous demandez, Jane, murmura-t-il.

Je ne pus retenir un éclat de rire.

— Comment ! je ne sais pas ce que je demande ? répétais-je. Mais je demande à vous voir... à vous voir... comme on voit tout le monde... au jour... comme on tient à voir surtout ceux qui vous manifestent quelque sympathie !

Un second soupir s'exhala de la poitrine de mon compagnon.

— Et... si c'était justement parce que je vous aime que je veux pas que vous me voyiez, Jane ! dit-il.

— Hein ? répliquai-je vivement, vous auriez donc bien à perdre à cette expérience, monsieur ?

Cependant Simonne, puisque Simonne il y a, m'a assuré que vous n'étiez pas... plus laid qu'un autre.

Le comte garda un moment le silence, puis, d'une voix dont l'intonation avait pris un caractère singulièrement triste, douloureux :

— Écoutez-moi, Jane, dit-il, il dépend de vous que je me présente demain, au grand jour, à vos yeux.

Vous allez en décider.

Mais avant d'en venir là... comme je puis craindre que, lorsque vous m'aurez vu en face, vous ne souhaitiez pas de me revoir... ne m'accorderez-vous pas un don ?

— Un don ?

— Oui, une faveur dont je garderai à jamais le souvenir dans mon âme.

Le comte s'était rapproché de moi... ses bras entouraient ma taille.

Avant que j'eusse pu m'en défendre, sa bouche s'imprimait sur ma bouche.

Quel baiser ! Je crus sentir un fer rouge sur mes lèvres !

— Monsieur ! monsieur ! balbutiai-je, c'est infâme !...

— Non, dit-il en se reculant, c'est justice. Avant de rentrer dans son enfer, le damné a pu goûter les joies du paradis !

Et, à présent, soyez satisfaite, Jane ; regardez-moi !

Une flamme jaillit d'un de ces petits instruments de fumeur que le comte venait de tirer de son gousset.

A la lueur de cette flamme, je distinguai les traits de mon adorateur.

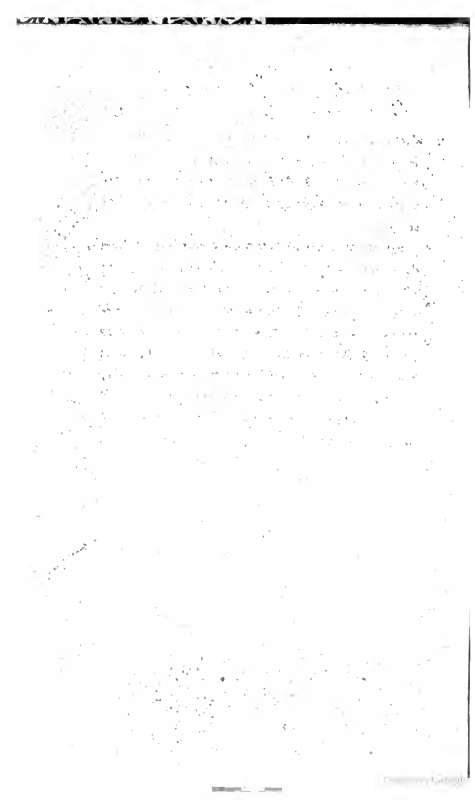
Et, poussant un cri auquel il répondit par un dernier gémissement, je m'enfuis à toutes jambes vers ma maison.

Ce pauvre comte Diago da Souza ! je le crois bien qu'il redoutait de se montrer !

Pour mon compte, quand il m'eût couverte de

diamants des pieds à la tête, je jure que jamais je n'eusse voulu répondre à son amour!... Fi ! l'horreur ! Une tête pareille à côté de soi sur un oreiller, mais ce serait à croire qu'on est la maltresse d'un singe !

Le comte Diago da Souza était un nègre, entendez-vous, Spindler ? Un nègre de la plus belle espèce... c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus noir comme nègre!... Un nègre, avec des cheveux qui semblaient avoir été volés à un matelas; avec de grosses lèvres, un nez large et épaté, des yeux ronds et à fleur de tête ! Un nègre pur sang, enfin, un vrai nègre!... Brrr ! je frissonne encore quand je me rappelle que je me suis laissé embrasser par un pareil magot.



XVIII

DOUZIÈME NUIT. — SUR LAQUELLE JANE NE COMPTAIT
GUÈRE.

Jane en était là de son récit et, riant encore au souvenir de cette dernière nuit, — l'une des plus singulières vraiment, sinon des plus agréables, — elle s'était levée et était allée s'accouder au balcon de sa fenêtre.

Je me levai à mon tour et me plaçai à ses côtés.

Le jour commençait à poindre.

Nous demeurâmes quelques instants silencieux, à respirer à pleins poumons l'air frais du matin.

— Et puis, repris-je enfin, vous avez encore une nuit à me raconter, Jane; la douzième.

La jeune femme secoua négativement la tête.

— Non, dit-elle; si vous le permettez, mon ami, nous en resterons là pour cette fois.

Je suis fatiguée...

— En effet, vous devez l'être, et je vous demande pardon...

— Oh ! ce n'est point parce que j'ai bavardé un peu beaucoup que je suis fatiguée... mais...

— Mais ?...

— Eh bien !... toutes ces histoires qu'il m'a plu de vous raconter m'ont étrangement remué l'esprit et l'âme. Ne vous moquez pas de moi, mon ami, mais je riais tout à l'heure, n'est-ce pas, je riais comme une folle... et voilà qu'à présent j'ai envie de pleurer... comme une folle encore peut-être... en me demandant si je n'ai pas eu tort d'évoquer le passé, moi qui n'ai pas d'avenir !

Dame ! je me fais vieille, voyez-vous, Spindler... bientôt je serai laide...

Que deviendrai-je alors ? dites. Le savez-vous, vous ?

Je me taisais.

— Vous ne me répondez pas ? fit Jane. — Et elle reprit en souriant :

— Après cela, mes confessions vous ont peut-être ennuyé ?

— Oh ! non.

— Vrai ! vous n'auriez pas préféré passer cette nuit autrement qu'en causeries ?

— Non.

— Ah ! tant mieux !

— Et pourtant vous êtes bien belle, Jane... bien belle !... et tout autre à ma place vous eût interrompue mille fois, sans doute. Mais je ne ressemble pas à tout le monde, moi.

— Je le crois.

— Ces confidences que vous avez daigné me faire... je suis plus heureux de les avoir reçues que si j'avais passé cette nuit dans vos bras ! J'ai appris à vous connaître... je suis convaincu maintenant que vous êtes aussi bonne et intelligente que jolie et joyeuse...

Et, puisque vous me parlez de votre avenir... pour vous récompenser de votre confiance... pour

vous prouver combien je vous aime, — quoique je ne me comporte guère en amoureux près de vous, — je veux vous donner un conseil.

Un conseil dont vous me remercerez à votre tour.

Jane fixa sur moi ses grands yeux étonnés :

— Quel air grave !

— Ce que j'ai à vous dire est grave aussi. Venez.

Je l'avais prise par la main ; je la conduisis vers un canapé où je m'assis près d'elle.

J'avais soufflé les bougies ; la douce lueur de l'aube nous éclairait seule alors.

— Écoutez, Jane, dis-je, je n'ignore point qu'il est de ces sujets très-difficiles à aborder. A une époque comme la nôtre, où l'on rit de tout, où l'on trouve bon et sage de tout nier, croire à quelque chose et tenter d'y faire croire son prochain, c'est se donner un double ridicule aux yeux de beaucoup de gens.

Mais, de votre part, ce ridicule, je ne le redoute pas ; je suis intimement persuadé, au contraire, que vous prêterez une oreille attentive à mes paroles...

Et que, si elles ne vous touchent pas, du moins elles ne vous feront pas sourire.

Jane, je ne suis ni un bigot ni un tartufe, mais je vous avoue, et je suis fier de vous avouer, que j'aime Dieu et que je lui adresse chaque soir une fervente prière.

Priez-vous quelquefois, vous, Jane?

La vierge-folle me considéra tout ébahie.

— Si je prie Dieu? reprit-elle. Voilà une étrange question! Mais, sans doute, je le prie... quand j'ai du chagrin.

— C'est bien cela. Vous vous adressez à Dieu... comme vous vous adresseriez à un ami... seulement quand vous avez besoin de lui.

Et lorsque vous êtes heureuse, vous l'oubliez.

Eh bien! il faut me promettre d'agir autrement, ma Jane.

Il faut que cette nuit ait un résultat salubre pour vous.

Il faut que vous ayez gagné à m'avoir dévoilé le fond de votre cœur.

Jane, si vous ressembliez à la plupart de vos pareilles, qui se laissent vivre sans penser, je serais un sot de vous tenir ce langage.

Mais vous m'avez prouvé, encore une fois, que

vous savez aimer et pleurer... plaindre et consoler...

Vous m'avez prouvé que vous avez une âme, enfin.

Je ne vois que vos qualités...

Elles appartiennent à une nature d'élite.

Je ne me souviens plus de vos fautes...

Elles sont inhérentes à votre existence, à vos habitudes, à vos mœurs.

Les blâmer serait un acte de pudibonderie stupide de ma part.

Vous conseiller de n'en plus commettre serait renoncer à la joie de les partager avec vous.

Et je ne renonce à rien, entendez-vous, ma Jane?

Mais, ce que je veux, le voici :

Je veux que vous croyiez fermement en Dieu et que vous éleviez vers lui, chaque soir, votre âme par la prière...

Parce que la prière, c'est le baume souverain pour toute blessure, c'est le parfum par excellence entre tous les parfums...

C'est l'intime et cher entretien avec les gens qu'on a aimés et qu'on ne doit plus revoir...

C'est le complément du bonheur, quand la vie est douce ; c'est l'apaisement des larmes, quand la vie est amère...

C'est le courage, c'est la résignation, c'est la reconnaissance, c'est la force...

C'est tout, enfin !

Allons, Jane ; du sein de ce récit de vos nuits rieuses ou amoureuses, bien des noms ont jailli.

Le nom de Dieu, seul, n'est pas sorti de vos lèvres dans l'histoire de votre vie.

De Dieu, qui vous a faite belle et bonne, pourtant.

Apprenez à adorer Dieu, chère enfant ; et que, si le sort ordonne que nous ne passions pas d'autres heures ensemble, du moins cette nuit vous laisse un souvenir heureux de moi...

De moi, qui vous aime... oui, qui vous aime assez pour vous avoir dit ce que je n'ai jamais dit à aucune autre femme.

Jane pleurait.

— Merci, Spindler, s'écria-t-elle, merci ! Oh !

vous avez raison, je ne vous oublierai jamais; vous, quoi qu'il arrive!

Oui, je prierai chaque jour, maintenant!

Et cette nuit sera la meilleure de ma vie.

Dans cette nuit, j'aurai appris à aimer Dieu...

Et à ne pas trembler quand il lui plaira de m'appeler à lui.

ÉPILOGUE

TREIZIÈME NUIT. — SUR LAQUELLE JANE NE COMPTAIT PAS.

Spindler se taisait... et nous l'écoutions encore.

— Ha ça ! tu crois donc à quelque chose, vraiment, toi, Théodore ? s'écria Raoul Lemercier.

— Je crois... — repartit Spindler, — que vous êtes tous de charmants garçons, messieurs... des auditeurs modèles !

Et que ton rhum est exquis, Raoul.

— Et Jane, en fin de compte, as-tu été son amant, à, vrai ? dit Auguste Birault.

— Là, vrai... Je ne m'en souviens plus.

— Et comment la pauvre fille est-elle morte, Spindler ? demandai-je à mon tour.

Spindler me tendit la main.

— A la bonne heure, fit-il, voilà du moins une question à laquelle je puis répondre.

Écoutez :

C'était sur la fin de l'automne dernier. Revêtue d'un costume d'amazone qui lui seyait à ravir, Jane chevauchait, en compagnie de Prosper de Tourville, alors son amant, et de quelques amis, dans la grande avenue de Madrid, au bois de Boulogne.

Elle se trouvait, par hasard, en avant, lorsque soudain son cheval fit un écart qui fallit la jeter à terre !

Cependant, comme elle était élève de Baucher, elle se remit promptement en selle, et après avoir puni d'un coup de cravache — cinglé d'importance, — la faute de Tomy, elle regarda autour d'elle pour connaître ce qui avait provoqué cette faute.

Car Tomy était un vaillant cheval et il fallait que quelque chose qui en valait la peine l'eût effrayé, pour qu'il eût oublié ses devoirs.

Au même instant, un hurlement, parti d'un buisson sur la droite, fit tressaillir Jane.

C'était là que se trouvait l'objet dont l'aspect avait si désagréablement offusqué l'œil de Tomy...

Un chien, de l'espèce dite des *chiens-loups* ; un chien de petite taille, maigre, orotté, triste...

Et qui, dans son langage de bête, se plaignait d'avoir perdu son maître, sans doute...

Couché tout haletant sur le gazon, le poil hérissé, le museau en l'air, l'œil atone.

Jane considérait, toute pâle, le pauvre animal.

— Qu'est-ce donc ? dit Prosper de Tourville, qui la rejoignit en ce moment. Ah ! un chien qui pleure ! Mazette ! Il n'a pas la mine guillerette, non plus, le gaillard, et je ne me soucierais pas de le rencontrer à pied sur ma route !

Le chien hurla de nouveau.

— Mais veux-tu bien te taire, gremlin ! poursuivit Prosper. — Allons-nous en ! Ce cri m'agace les nerfs !

— Et l'on assure qu'il porte malheur à ceux qui l'entendent ! dit Jane.

— Godiche ! Alors, nous voilà cinq qui n'aurions plus qu'à nous pendre, parce qu'il a convenu à ce mauvais caniche de se lamenter sur notre passage !

Allons ! allons ! j'ai soif, et Madrid n'est pas loin ! Filons !

La cavalcade se remit en marche.

Jane allait au pas, à côté de son amant... qui lui parlait mais qu'elle n'entendait pas, obsédée qu'elle était par une pensée sinistre.

— Un temps de galop, veux-tu, Jane ? dit Prosper.
Et il lança son cheval.

Jane le suivit...

Mais elle n'avait pas fait cent pas que Tomy s'abattait, et que la jeune femme, lancée dans l'espace, allait tomber, en se heurtant en pleine poitrine contre un arbre, dans une des contre-allées qui bordent l'avenue.

Quand on la releva, Jane rendait le sang à flots par la bouche et par les oreilles...

On la porta à bras jusqu'à Madrid...

Au bout de six heures seulement, — vers minuit, — elle rouvrit les yeux...

Ce devait être pour les refermer bientôt.

Elle était frappée à mort.

Elle sourit à Prosper de Tourville, qui pleurait comme un enfant, lui, penché vers elle...

Elle promena un doux regard sur ceux qui l'entouraient...

— Oh ! ce vilain chien ! murmura-t-elle, je le savais bien qu'il nous porterait malheur !

— Jane ! ma Jane ! s'écria Prosper avec désespoir, ne crains rien... le médecin a juré qu'il te sauverait !

La vierge folle secoua la tête.

— C'est mon âme qu'il faut sauver, dit-elle.

Et, d'une voix attendrie, profonde, convaincue, elle prononça ces mots... les derniers qu'elle devait prononcer :

« Mon Dieu, je vous donne mon cœur, prenez-le, s'il vous plaît, afin que nulle créature ne le puisse posséder en ce monde ! Ainsi soit-il ! »

.

Cette prière, c'était celle que Jane avait apprise, enfant, de sa mère...

Et qu'elle s'était rappelée, pour ne plus l'oublier, le jour où elle m'avait parlé de ses amours...

Et où je lui avais parlé de Dieu.

FIN.



17793

TABLE.

Prologue.	5
CHAPITRE I. Jane.	9
II. Ce qui prouve qu'on ne eroque pas toutes les pommes.	25
III. Première nuit. — Premières amours. . .	35
IV. Suite du précédent.	35
V. Deuxième nuit. — Riche!!!	67
VI. Troisième nuit. — L'amonreux au balcon. .	83
VII. Quatrième nuit. — Les galanteries d'un chevalier du lansquenet.	104
VIII. Cinquième nuit. — L'amour au souvenir. .	127
IX. Sixième nuit. — Une vengeance	135
X. Septième nuit. — L'amour médecin. . .	155
XI. Le bonheur au jeu, conte fantastique . .	165
XII. Septième nuit. — L'amour médecin (suite). .	185
XIII. Suite et fin du précédent.	195
XIV. Huitième nuit. — Une leçon à un imbécile. .	205
XV. Neuvième nuit. — Monsieur Apollon. . .	215
XVI. Dixième nuit. — Qui prouve que tous les amants sérieux ne sont pas des sots. . .	235
XVII. Onzième nuit. — L'amour qui se cache. .	255
XVIII. Douzième nuit. — Sur laquelle Jane ne comptait guère.	275
Épilogue : — Treizième nuit. — Sur laquelle Jane ne comptait pas.	283

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.







